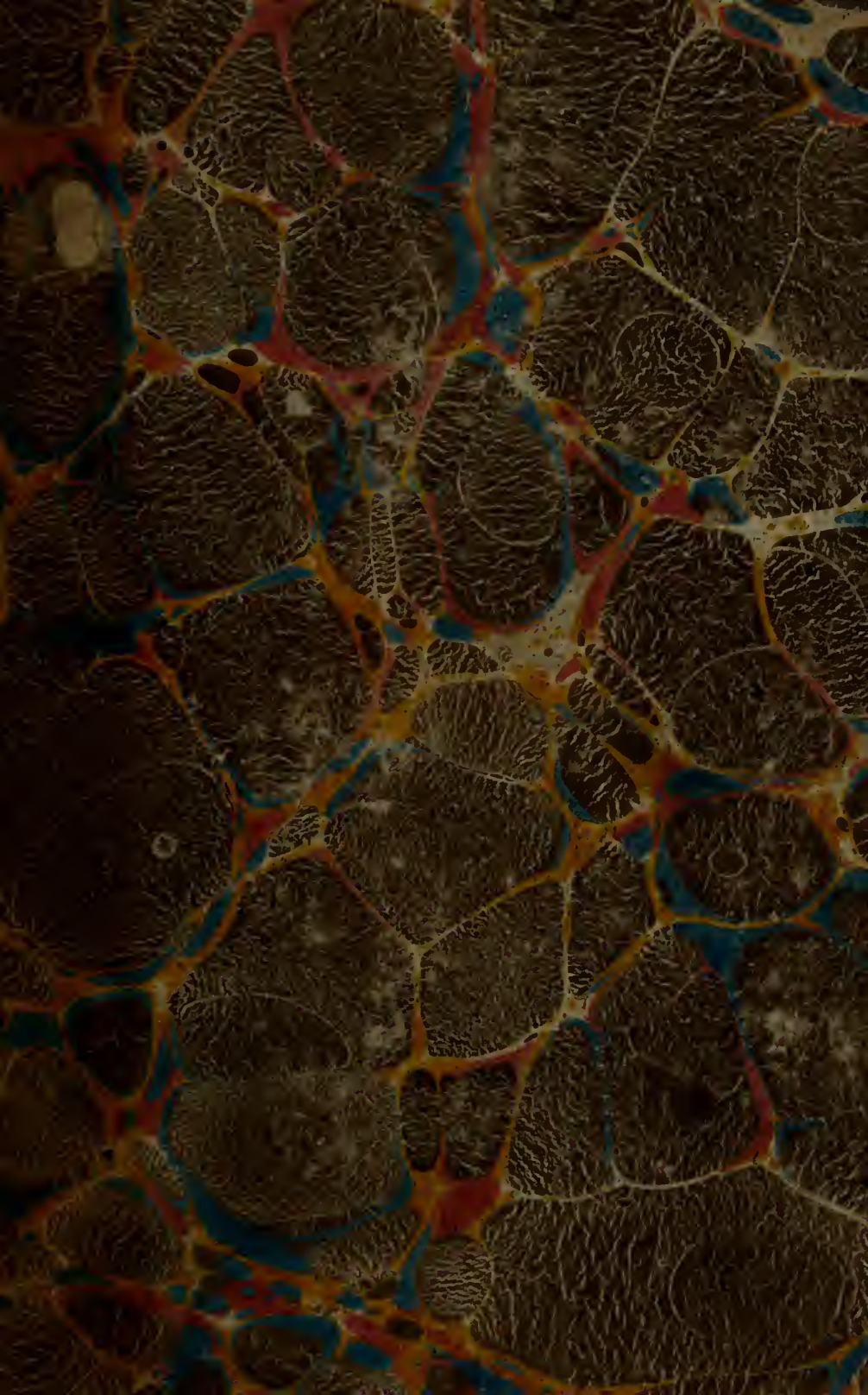


2 Vol.

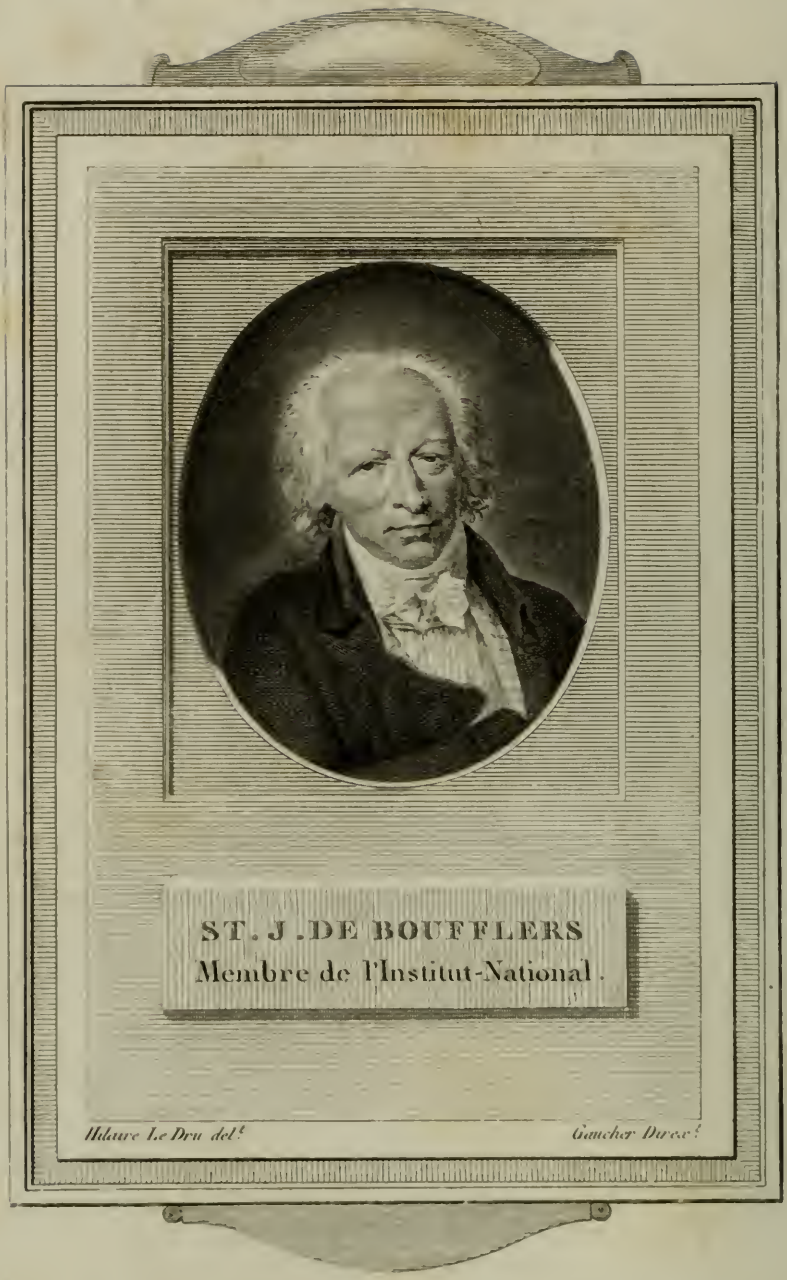
1 Pt.
8 Pt.

ŒUVRES

DU CHEVALIER

DE BOUFFLERS.

PARIS. — DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,
rue des Francs-Bourgeois S.-Michel, n° 8.


ST. J. DE BOUFFLERS
Membre de l'Institut-National.
Hilaire Le Dru del.t
Gaucher Direx.t

ŒUVRES

DE

DE BOUFFLERS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Nouvelle Édition

REVUE ET MISE EN ORDRE.

PARIS,

L. N. BARBA, ÉDITEUR,

1828.

OEUVRES

DU CHEVALIER

DE BOUFFLERS,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Nouvelle Edition

ORNÉE DE NEUF FIGURES.

TOME PREMIER.

PARIS.

J. N. BARBA, ÉDITEUR,

COUR DES FONTAINES, N° 7.

1828.

PQ
1957
B7
1828
V.1
Coll. of Spec

NOTICE

SUR

LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Stanislas de Boufflers, né à Nancy vers le milieu du siècle dernier, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais il quitta bientôt le petit collet pour prendre l'uniforme, et se livra entièrement au goût de la dissipation, presque inséparable de son âge et de son nouvel état. Il eut la passion des femmes, celle des chevaux, et plus encore celle des voyages. Cette variété de goûts, qui semble devoir consumer beaucoup de temps, ne l'empêcha pas d'en trouver encore assez pour cultiver son esprit, tant il est vrai que le bon emploi du temps en prolonge la durée. C'est ainsi que M. de Boufflers s'est fait, sans y penser peut-être, une réputation à laquelle la plupart des écrivains de nos jours aspireront en vain.

Le nom de M. de Boufflers rappelle aussitôt un des hommes qui, dans presque toute la moitié du dernier siècle et jusqu'à nos jours, ont le plus brillé par l'éclat, la finesse et l'originalité de l'esprit. Successeur des Richelieu, des Saint-Simon, des Canillac, des chevalier de Grammont, des

Vardes, des Bellegarde, et de plusieurs autres seigneurs éminemment français, M. de Boufflers les a incontestablement surpassés par un esprit plus cultivé et des talens plus réels. Aucun d'eux n'a laissé une réputation mieux établie, acquise sur des théâtres plus illustres, et confirmée par des suffrages plus unanimes et moins suspects.

La cour de Lunéville fut témoin de ses succès, comme celle de Versailles. Là, autour d'un monarque bienfaisant, vertueux et spirituel, se réunissait avec une liberté décente et une respectueuse familiarité, un choix de femmes aimables et d'hommes d'un mérite distingué : madame la marquise de Boufflers, mère de M. de Boufflers, madame la marquise du Châtelet, madame de Lenoncourt ; MM. de Tressan, de Saint-Lambert, Voltaire même pendant quelque temps, et quelques autres moins célèbres, mais dignes toutefois d'être admis dans une pareille société. A la cour du prince Henri, frère du grand Frédéric, M. de Boufflers eut un autre patron et d'autres juges, et ne leur plut pas moins à tous. Les suffrages de sa société, de ses *amis*, de ses pairs, de ses rivaux, ou de ceux qui croient l'être, ne lui ont pas plus manqué que ceux des rois, des princes et des étrangers.

Les mémoires du temps, dont les jugemens ont froissé tant d'amours-propres, dont les révélations ont été si fatales à tant de frêles réputations, par-

lent tous avec un concert d'éloges et d'applaudissemens des saillies originales et de la verve d'esprit et de gaîté qui animaient ses discours, ses aimables madrigaux, ses épigrammes doucement malignes, ses poésies badines et ses jolis contes, productions légères inspirées le plus souvent par les circonstances du moment, et bien plus destinées par leur auteur à sa société qu'à la postérité, quoique plusieurs soient dignes de l'une et de l'autre.

Parmi ces témoignages flatteurs, il suffira d'en citer deux; mais ces deux en valent plus de mille, tant les esprits auxquels ils ont été pour ainsi dire arrachés sont sévères et difficiles! Qui jamais en effet loua plus sobrement que La Harpe et madame du Deffant? La Harpe, excellent juge des ouvrages d'esprit, mais jugeant un peu *pédantesquement* les gens du monde lorsqu'ils voulaient réunir les succès littéraires aux succès de la société; madame du Deffant, plus dédaigneuse encore, plus inflexible dans ses arrêts. Cependant toute la morgue du premier cède aux graces badines et à l'enjouement de M. de Boufflers, dont, en vingt endroits de sa correspondance, il loue l'esprit et le talent, et en fournit des preuves; et madame du Deffant, qui s'ennuie de tout le monde, et qui, dans son humeur de trouver si peu de gens aimables, s'écrie qu'elle n'est pas surprise

que *le nombre des élus soit si petit*, admet constamment M. de Boufflers dans ce *petit nombre*, qu'elle voudrait restreindre encore.

Ces suffrages si unanimes n'étonneront point ceux qui ont connu M. de Boufflers, et l'ont vu conserver encore dans un âge fort avancé cette vivacité d'esprit qu'éteignent trop souvent les glaces de l'âge, et égayer comme dans sa jeunesse la conversation par des traits heureux et piquans, et des saillies inattendues; ils ne paraîtront point exagérés non plus à ceux qui liront ses ouvrages; ils brillent en effet de ces agrémens de l'esprit qui plaît le plus dans la société et dans les conversations. Quelques censeurs en ont fait un sujet de critique, et l'ont blâmé d'avoir mis trop d'esprit dans ses productions. Mais si Voltaire, le meilleur juge sans contredit en matière de goût, dans un chapitre où il se montre sévère contre l'esprit, et où il traite des abus de l'esprit, s'exprime ainsi : « Ayez autant d'esprit que vous vou-« drez ou que vous pourrez dans un madrigal, « dans des vers légers, dans un compliment, dans « un petit roman, dans une lettre où vous vous « égayez pour égayer vos amis; » M. de Boufflers avait le droit de mettre autant d'esprit qu'il pouvait, c'est-à-dire prodigieusement d'esprit, dans ses lettres charmantes qu'il écrivait de la Suisse à madame la marquise de Boufflers; dans ces

petits voyages en vers et en prose; dans ce petit roman si gai d'*Aline, reine de Golconde;* dans ces pièces légères et dans ces madrigaux qu'il adressait aux princes à qui il faisait un peu la cour, et aux femmes aimables à qui il la faisait bien davantage.

Avec autant d'esprit qu'en avait M. de Boufflers, il pouvait se promettre des succès dans quelque branche de littérature qu'il embrassât. Aussi nous avons de lui des fables dans lesquelles on retrouve toute la bonhomie de La Fontaine, et que celui-ci n'eût pas désavouées; des traductions en vers d'auteurs anciens, dont l'élégance ne saurait être contestée, et qui souvent ont encore le mérite de la difficulté vaincue; des discours académiques qui contiennent des morceaux très brillans, des pensées très ingénieuses, quelquefois même plus étendues et plus profondes que ne le soupçonneraient ceux qui n'ont connu M. de Boufflers que comme homme du monde, ou comme auteur de quelques vers légers, de quelques jolis contes en vers, et de quelques lettres et chansons charmantes; enfin des contes en prose qui, publiés dans un âge plus avancé, sont moins gais sans doute qu'*Aline*, mais beaucoup plus philosophiques, et fort agréables aussi. On y remarque la différence des deux âges où ils ont été composés, l'un celui de la gaîté et de l'imagination, l'autre

l'âge de la réflexion et des sages observations qui en sont la suite dans les esprits bien faits.

M. de Boufflers est mort dans le mois de janvier de l'an 1815, également regretté de sa famille et de ses amis.

ÉPITRE DE DELILLE

AU

CHEVALIER DE BOUFFLERS.

Honneur des chevaliers, la fleur des troubadours,
Ornement du beau monde et délice des cours,
Tu veux donc, dans le sein de ton champêtre asile,
Vivre oublié; la chose est difficile,
Pour toi que le bon goût recherchera toujours.
En vain, dans un réduit agreste,
Le campagnard mondain, le poëte modeste,
L'aimable paresseux veut être enseveli;
Toujours pour toi coulera le Permesse,
Et jamais le fleuve d'oubli.

Ces vers pleins de délicatesse,
Où ta muse présente au lecteur enchanté
La grace et la raison, l'esprit et la bonté,
La bonhomie et la finesse,
L'élégance avec la justesse,
La profondeur et la légèreté;
Souvent, avec un art extrême,
Prête au bon sens l'accent de la gaîté,
Et se calomnie elle-même
Par un air de frivolité :
Ces titres heureux de ta gloire
Seront toujours présens à ta mémoire.

Digne à la fois des palais et des champs,
Ton Aline toujours aura ces traits touchans

Qu'elle reçut de ta muse facile.
Lorsque ton pinceau séducteur,
Toujours brillant, toujours fertile,
Gai comme ton esprit, et pur comme ton cœur,
Entre le dais et la coudrette,
Entre le sceptre et la houlette,
Nous peint cet objet enchanteur,
Moitié princesse et moitié bergerette,
Malgré toi tout Paris répétera tes chants;
Et toujours tu joindras, dans ton aimable style,
A la simplicité des champs
Toutes les graces de la ville.

Puis, quand il serait vrai que tes modestes vœux
Puissent s'accommoder de ces rustiques lieux,
Pourrais-tu bien, au fond d'une campagne,
Enterrer l'aimable compagne
A qui de tes beaux jours nous devons les douceurs?
Si tu n'avais de ton doux hyménée,
Reçu pour dot qu'un immense trésor,
Je te dirais : Va dans la solitude
Cacher tes jours, et ta femme et ton or,
Et d'un triste richard l'avare inquiétude.
Mais l'esprit, la beauté sont faits pour le grand jour;
La ville est leur empire, et le monde leur cour.
Le sage créateur du monde
Ensevelit les métaux corrupteurs
Au sein d'une mine profonde;
Il cache l'or, et nous montre les fleurs.

Si toutefois, dans ton humeur austère,
Las du monde et de ses travers,
Tu veux dans le fond des déserts

Cacher ton loisir solitaire,
Avec tes goûts nouveaux permets-nous de traiter;
Prenons un temps : pour nous quitter,
Attends que tu cesses de plaire,
Et tes vers de nous enchanter.
Alors, puisqu'il le faut, sois agricole, range
Tes fruits nouveaux dans tes celliers,
Tes blés battus dans tes greniers,
Tes blés en gerbe dans ta grange,
Dans tes caveaux tes choux rouges ou verts.
Mais que m'importe la vendange,
A moi qui m'enivrai du nectar de tes vers,
Et quelquefois de ta louange?
Plus d'un contrefacteur du vin le plus parfait,
Des pressoirs de Pomard et des cuves du Rhône,
Des crûs de Jurançon, de Tavelle et de Beaune,
Sait assez bien imiter le fumet;
Même d'un faux Aï la mousse mensongère,
En petillant dans la fougère
Trompe souvent plus d'un gourmet;
Mais tes écrits ont un bouquet
Que nul art ne peut contrefaire.

ÉPITRE DU CHEVALIER DE BONNARD

A M. DE BOUFFLERS.

Tes voyages et tes bons mots,
Tes jolis vers et tes chevaux
Sont cités par toute la France;
On sait par cœur ces riens charmans
Que tu produits avec aisance;
Tes pastels frais et ressemblans
Peuvent se passer d'indulgence.
Les beaux-esprits de notre temps,
Quoique s'aimant avec outrance,
Troqueraient volontiers, je pense,
Tous leurs drames et leurs romans
Pour ton heureuse négligence
Et la moitié de tes talens.
Mais, pardonne-moi ma franchise,
Ni tes tableaux ni tes écrits
N'équivalent, à mon avis,
Le tour que tu fis à l'église.
Nos guerriers, la ville et la cour,
Admirant ta métamorphose,
Battirent des mains tour à tour:
La Gloire en sourit, et l'Amour
Crut seul y perdre quelque chose.
On a tant célébré Grammont,
Son esprit, sa gaîté, ses graces!

Il revit en toi; tu remplaces
Le héros de Saint-Évremont.
Les ris le suivirent sans cesse;
Et, dans son arrière-saison,
Semèrent des fleurs à foison
Comme aujourd'hui sur ta jeunesse.
En vain le Temps, de son poison,
Voudrait amortir ta saillie,
Tu donnerais à la raison
Tous les grelots de la Folie.
Jouis bien d'un destin si beau,
Brille dans nos camps, à Cythère :
Sûr de plaire, et toujours nouveau,
Chante les plaisirs et Voltaire;
Lis Végèce, Ovide et Follard,
Et vois les lauriers du Parnasse,
Unis aux palmes de la Thrace,
Couvrir ton bonnet de hussard.
Garde ton goût pour les voyages,
Tous les pays en sont jaloux;
Et le plus aimable des fous
Sera partout chéri des sages.
Sois plus amoureux que jamais;
Peins en courant toutes les belles,
Et sois payé de tes portraits
Entre les bras de tes modèles.

RÉPONSE DE M. DE BOUFFLERS.

On me l'avait bien dit, tout flatteur est pervers,
Et le miel qu'il distille est un poison caustique;
En feignant d'admirer mes vers
Les vôtres en font la critique.

Vos éloges ne m'offrent rien
Dont ma vanité ne s'attriste ;
Vous me louez beaucoup, mais vous louez trop bien,
Et je me sens battu par mon panégyriste.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

VERS

SUR LA PAIX DOMESTIQUE.

Un toit de jonc suffit à la divinité;
Son haleine attiédit l'air que l'on y respire,
Et des plus durs frimas émousse l'âpreté;
Les esprits qu'elle éclaire et les cœurs qu'elle inspire,
Aussi d'accord entre eux que les sons d'une lyre,
Conservent l'harmonie en leur diversité;
Riche de tous les biens que le sage désire,
Prêtant un charme à tout, même à la pauvreté,
Du secret d'être heureux seule elle sait instruire:
Mortels qui n'êtes point contens sous son empire,
Renoncez pour jamais à la félicité.

VERS FAITS EN POLOGNE.

A MADAME LA PRINCESSE DE RATZIVILLE,

SUR UN CHARMANT JARDIN ANGLAIS QU'ELLE APPELAIT

L'ARCADIE.

Séjour chéri d'Hélène, où son riant génie
De la Divinité remplit si bien l'emploi,
Où le marbre et les fleurs se rangent sous sa loi,
Où la nature à l'art par le goût est unie;

Où, si j'en puis juger par moi,
Tout mortel au dehors voit régner l'harmonie,
Et la sent au dedans de soi.

Quand les beaux yeux d'Hélène échauffent cette terre,
La rose a plus d'éclat, l'oiseau de plus doux chants;
Tout rit, tout s'embellit, tout apprend d'elle à plaire;
Moi-même j'y retrouve à la fois deux printemps,
Celui de la nature et celui de mes ans.
Que le temps destructeur porte ailleurs ses ravages;
L'on ne craint rien ici de l'arrière-saison,
Et sur les pas d'Hélène on foule, en ces bocages,
Les plantes qui jadis rajeunirent Éson.

Ainsi vous faites luire, ô nymphe d'Arcadie!
Un rayon de bonheur sur le soir de ma vie;
Chez vous, loin des horreurs de ce siècle pervers,
Mon ame rajeunie en doux pensers abonde.
Chez vous l'esprit se sent libre comme les airs,
Chez vous le cœur se sent aussi pur que votre onde;
Auprès de vous on croit, dans ces murs toujours verts,
Avoir enfin changé de monde,
Et voir l'échantillon d'un meilleur univers.

ÉPITAPHE

TRADUITE DE L'ANTHOLOGIE.

Mortels, sous cet abri, je ne suis plus des vôtres;
Fortune, espoir, amour, vous en tromperez d'autres.

QUESTION

PROPOSÉE DANS UN JEU DE SOCIÉTÉ :

LEQUEL REND PLUS HEUREUX, DE L'ESPRIT OU DU COEUR ?

Ne demandez-vous pas qui des deux au bonheur
Mène plus sûrement de l'esprit ou du cœur?
En qualité de bon apôtre,
Je réponds : Ni l'un ni l'autre.
Dans ce chemin glissant, qu'à toute heure, avec soin,
Pour nous faire tomber, sous nos pas le temps fauche,
C'est la seule raison dont nous avons besoin ;
Car l'esprit mènerait trop loin,
Et le cœur mènerait à gauche.

LOGOGRIPHE.

Quoique muet, je parle, et qui me voit m'entend ;
Je trompe quelquefois, mais je trompe gaîment.
Aux amans je sers d'interprète;
Je suis une monnaie assez en cours chez eux:
La prude en est avare, au lieu que la coquette
En fait des charités à plus d'un malheureux.
Ce fut peut-être à moi que Vénus dut la pomme;
Mais, lecteur, en détail si tu veux me saisir,
Ma première partie est une faible somme,
Et ma seconde un grand plaisir.

ÉPIGRAMME.

Désirez-vous savoir comment
Je parviens à forcer mes censeurs au silence?
Je les endors profondément;
C'est un moyen bien doux, je pense :
Tel qui s'apprêtait à siffler,
Est bientôt réduit à ronfler.

QUESTION

PROPOSÉE ET RÉSOLUE DANS UN JEU DE SOCIÉTÉ.

Dem. Que préféreriez-vous, d'un bonheur paisible et constant, ou d'une suite de plaisirs.

Rép. Quand j'étais jeune, je me serais bien gardé de demander le bonheur, je ne lui trouvais pas assez de physionomie; mais à présent, je me garderais bien de m'attacher au plaisir, je lui trouve la physionomie un peu fausse.

On passe par différens goûts
En passant par différens âges :
Plaisir est le bonheur des fous,
Bonheur est le plaisir des sages.

VERS

PRÉSENTÉS PAR UN PETIT ENFANT DE QUATRE ANS

AU PRINCE HENRI DE PRUSSE,

LE JOUR DE SA NAISSANCE,

A PROPOS DE CE QU'IL DISAIT NE PAS AIMER LES ENFANS.

Vous voyez nos papas avec des yeux de père,
Pour les petits enfans serez-vous plus sévère,
Grand prince, et n'ont-ils pas des droits à votre amour?
Mais bien qu'à mes pareils votre air froid en impose,
Faible enfant, je choisis, pour défendre leur cause,
Le jour où vous n'étiez qu'un faible enfant d'un jour.
Médire des enfans, n'est-ce point un blasphème,
Et ne seriez-vous pas contre votre système
L'argument le plus triomphant?
Car enfin jugez-vous vous-même,
Et voyez ce que peut devenir un enfant.
Si vous nous dédaignez tout petits que nous sommes,
Que n'en faites-vous donc autant des autres hommes?
Car, si j'en crois papa, tous les hommes, oui, tous,
De tout rang et de tout âge,
Et le plus fin, et le plus sage,
Sont des enfans auprès de vous.

VERS

POUR M. DE MOULINES,

DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

En vous voyant de suite, à la longue on s'éclaire
Sur les plus sûrs moyens de plaire;
C'est la forme et le fond sagement ménagés :
Broderie élégante avec solide étoffe;
En vous le gai Français, le sage philosophe,
L'un par l'autre sont corrigés.

ÉPIGRAMME

TRADUITE DE MARTIAL.

Ami, quel noir chagrin semble absorber ton âme?
—Ai-je tort? je reviens du convoi de ma femme.
—Quoi! le ciel a permis que la mort l'enlevât!
Quoi! tu ne verras plus cette femme charmante
Qui te laisse en mourant dix mille écus de rente!
Ah! tu méritais peu que cela t'arrivât.

INSCRIPTION

SUR UN CÉNOTAPHE ÉLEVÉ PAR UNE PRINCESSE D'ALLEMAGNE A UN DE SES FILS, MORT A LA PREMIÈRE FLEUR DE SON AGE.

Jeune et touchant objet d'un deuil trop légitime,
Le ciel de tous ses dons se plut à te combler;
Il semblait se presser d'orner une victime
Que la mort à nos yeux se pressa d'immoler.
Nous t'avons vu briller un moment sur la terre:
Espoir de ton pays, orgueil de tes parens;
Ta force et ta raison, mûres avant le temps,
Promettaient un héros... Promesse mensongère!
Jeunesse, ardeur, talens, beauté,
De tant de biens qu'est-il resté?..
Une cendre insensible et les pleurs d'une mère.
Cette mère aujourd'hui porte envie à ton sort;
Les maux qu'elle a soufferts, tu ne pus les connaître:
C'est mourir doublement, c'est vivre dans la mort,
Que de survivre à ceux en qui l'on crut renaître.

INSCRIPTION

AU DESSUS D'UN BUSTE DE M. MALACOKI, ANCIEN MARÉCHAL DE LA DIÈTE DE POLOGNE.

A ce vrai citoyen sachez vous conformer;
Et retenez de lui, nation généreuse,
Que moins une mère est heureuse,
Plus ses enfans doivent l'aimer.

POUR M. DE NIVERNOIS,

EN LUI DONNANT DES MOUTONS POUR LES PARQUER DANS UNE PIÈCE DE TERRE DE SON PARC.

Petits moutons, votre fortune est faite;
Pour vous ce pré vaut le sacré vallon:
N'enviez pas l'heureux troupeau d'Admète,
Car vous paissez sous les yeux d'Apollon.

VERS A UNE DAME

NÉE SOUS LE SOLSTICE D'ÉTÉ.

On vous ébauchait en automne,
On vous finit pendant l'été;
Vous pourriez ressembler à Cérès, à Pomone;
Mais, à dire la vérité,
Vous tenez de plus près à Flore qu'à personne.
Tout l'univers fit son devoir
Au moment où vous êtes née;
Le soleil s'arrêta pour vous mieux recevoir;
Et depuis, la terre étonnée
A trouvé que les jours les plus longs de l'année
Sont encor trop courts pour vous voir.

A MADAME ***,

A QUI L'ON DONNAIT DES BOUQUETS.

Parmi tous ces tributs flatteurs,
Verrai-je ma fleur accueillie
De celle qui répand des fleurs
Sur chacun des jours de ma vie?

VERS A MADAME D***,

EN LUI ENVOYANT LE CONTE D'ALINE.

O vous que nous adorons tous,
Sans vous avoir appris combien vous êtes belle;
Qui pouvez dans vos fers voir maint amant fidèle,
Sans vouloir en souffrir un seul à vos genoux;
Sous prétexte d'être parfaite,
Vous n'êtes pas sensible et pas même coquette.
Vous avez toute la candeur
d'Aline sortant du village;
D'Aline reléguée en un désert sauvage,
Votre esprit a la profondeur.
Je serais peu surpris que le sceptre du monde
A vos attraits un jour en tribut fût donné;
Mais je serais bien étonné
Que vous fussiez jamais la reine de Golconde.

MADRIGAL.

Le premier jour que je la vis,
J'aperçus sa beauté, mais je n'aperçus qu'elle;
Et le jour que je l'entendis,
Je la trouvai bien plus que belle.
J'admirai son esprit, je louai ses attraits,
Sans penser que mon âme en serait enflammée;
Si j'avais su d'abord combien je l'aimerais,
Je ne l'aurais jamais aimée.

IMPROMPTU

DONNÉ AU PRINCE HENRI PENDANT L'OPÉRA,

PAR UN ENFANT A QUI CE PRINCE VENAIT DE DEMANDER S'IL ÉTAIT NÉ D'UN OEUF, COMME CASTOR ET POLLUX.

Ma naissance n'a rien de neuf;
J'ai suivi la commune règle.
C'est vous qui vîntes dans un œuf,
Car vous êtes un aigle.

ENVOI

AU ROI DE DANEMARCK,

ALORS A PARIS.

Ainsi, loin des grandeurs et de la volupté,
Le bonheur m'attendait au bout de ma carrière;
Et l'amitié d'Aline, en sa caducité,
Fit plus que notre amour et plus que sa beauté
Dans mon printemps n'avaient pu faire.
O prince! qui du trône où le ciel vous a mis,
D'un regard fraternel voyez l'espèce humaine,
Votre cœur est bien fait pour la plus douce chaîne,
Et malgré votre rang vous aurez des amis:
Vous ferez des heureux, vous le serez vous-même.
Les peuples que le sort a soumis à vos lois
Du sort à chaque instant confirmeront le choix:
On élit tous les jours un maître que l'on aime.

VERS A MADAME DE LA F***,

RÉCITÉS LE JOUR DE SON MARIAGE,

PAR UNE DE SES SOEURS DÉGUISÉE EN FÉE, AU MILIEU D'UNE ILLUMINATION ET D'UN FEU D'ARTIFICE.

Au milieu de ces feux, que vos yeux étonnés
Reconnaissent la fée à qui vous êtes chère;

Pour veiller de plus près sur vos jours fortunés,
J'ai pris les traits chéris de la plus tendre mère;
Et, pour premier bienfait, je vous les ai donnés.
Tout ce que chez vous on admire,
Esprit, talens, grâces, raison,
Sont-ils venus d'eux-mêmes? oseriez-vous le dire?
Ne les eûtes-vous pas bien avant leur saison?
Pour vous combler de biens, j'épuisai mon empire,
Et je joignis aux dons que je versai sur vous
Un don qui les surpasse et les renferme tous,
Celui d'être toujours telle qu'on vous désire.
Mais, hélas! je sais dès long-temps
Qu'à suivre d'autres lois vous êtes réservée,
Et qu'une fille de vingt ans
N'est pas du ressort d'une fée.
A l'amour, à l'Hymen je vous cède en pleurant.
Que pour votre bonheur l'un à l'autre se lie;
Car l'amour sans l'hymen serait une folie,
Et l'hymen sans l'amour deviendrait un tourment.

VERS

DE LA PART D'UNE DAME QUI ENVOYAIT DES CHEVEUX BLANCS A UN DE SES AMIS.

Les voilà ces cheveux que le temps a blanchis;
D'une longue union ils sont aussi le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge,
Il m'a laissé devrais amis.
On m'aime presque autant, j'ose aimer davantage.
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans;

Elle est le fruit du goût, de l'estime, du temps ;
On ne s'y méprend plus, on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs,
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

LE COEUR.

Le cœur est tout, disent les femmes ;
Sans le cœur point d'amour, sans lui point de bonheur:
Le cœur seul est vaincu, le cœur seul est vainqueur.
Mais qu'est-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du cœur ?
En y pensant beaucoup, je me suis mis en tête
Que du sens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on est convenu de prendre un mot honnête
Au lieu d'un mot qui ne l'est pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raisonne,
Platon se perd tout seul et n'égare personne.
Raisonner sur l'amour, c'est perdre la raison;
Et dans cet art charmant, la meilleure leçon,
C'est la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénissons,
Pour nous avoir formé les cœurs de deux façons ;
Car que deviendraient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Etaient faits comme ceux des filles ?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à sa guise :
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquise,
Celui qui dit *sanctus*, celui qui crie *alla !*
Le bonze, le rabbin, le carme, la sœur grise,

Tous reçurent un cœur, aucun ne s'en tint là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.
Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes,
Mesdames et messieurs, comment les voulez-vous?
On fait partout d'un cœur tout ce qu'on en veut faire;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre,
C'est un merveilleux instrument:
J'en jouais bien dans ma jeunesse;
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous, qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, partout on s'en amuse;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque temps il s'use,
Et chacune et chacun finissent, en tout lieu,
Par en avoir trop ou trop peu.
Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais du Dieu de la terre et du ciel.
En amour j'étais tout physique;
C'est bien un point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique.
Il est mille façons d'aimer;
Et ce qui prouve mon système,
C'est que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

MADRIGAL

A MADAME DE C***.

Quelque plaisirqu'on sente
A pouvoir tourmenter,
Je plains celle qui tente
Sans se laisser tenter.
Auprès de vous, ma tante,
Il faudrait emprunter
Votre ame indifférente
Pour vous bien résister,
Ou votre voix touchante
Pour se faire écouter.

SUR UN BEL-ESPRIT.

Peste! quel orateur! peste! quel beau génie!
Tous les sujets divers, comme il vous les manie!
Il vous entretiendrait, ce grand Mirobolan,
Depuis le premier jour jusqu'au dernier de l'an;
De tout ce qu'il a dit je sens que je suis ivre.
Jusqu'à présent personne à tel point ne m'a plu.
Vous-même, convenez qu'il parle comme un livre.
—Oui, comme un livre qu'on a lu.

VERS A UNE DAME.

Tu disais que l'amour même
Ne pourrait m'ôter ton cœur :
Tu trouvais le bien suprême
Dans l'excès de mon ardeur :
Tu me peignais la tendresse :
Hélas! c'est moi qui la sens ;
Tu jurais d'aimer sans cesse,
Et je tiens tous tes sermens.

VERS A MADAME D***,

EN LUI ENVOYANT UN EXEMPLAIRE D'UNE NOUVELLE ÉDITION DES FABLES DE LA FONTAINE.

Voici le bonhomme qui fit
Cent prodiges qui nous enchantent,
Des fables qui jamais ne mentent,
Et des bêtes pleines d'esprit.
La morale a besoin, pour être bien reçue,
Du masque de la fable et du charme des vers ;
Et c'est la seule vierge, en ce vaste univers,
Qu'on aime à voir un peu vêtue.
Si Minerve même ici-bas
Venait enseigner la sagesse,
Il faudrait bien que la déesse
A son profond savoir joignît quelques appas ;
Le genre humain est sourd quand on ne lui plaît pas.

Pour nous éclairer tous, sans offenser personne,
La charmante Minerve a pris vos traits charmans.
En vous voyant je le soupçonne,
J'en suis sûr quand je vous entends.

VERS A MADAME D***.

Quand on veut être sage, on ne peut sans effroi
Ni vous voir un moment, ni souvent vous entendre.
A quel titre aujourd'hui suivrai-je votre loi ?
L'amour est trop jeune pour moi,
L'amitié n'est pas assez tendre.
Du frère et de la sœur, l'un à l'autre enchaînés,
Lise, acceptez le double hommage.
Souriez à la sœur, au frère pardonnez,
Et j'abjure à vos pieds le projet d'être sage.

VERS

SUR LE SINGE DU FEU ROI DE POLOGNE.

Ces climats ne l'ont point vu naître,
Et par un coup du sort il tomba dans nos mains ;
Mais, par son amour pour son maître,
Jacot est devenu le singe des Lorrains.

MADRIGAL.

Le tendre amour se blesse
De sermens indiscrets;
Ne l'enchaînons jamais,
Pour le garder sans cesse.
Avec nos feux,
Avec nos vœux,
Qu'il finisse ou qu'il dure;
Qu'il renaisse à chaque moment;
Mais qu'il renaisse librement;
Car, dès qu'on songe à son serment,
On est déjà parjure.

QUATRAIN

POUR LE PORTRAIT DE M. L'ABBÉ ***.

Austère comme un cénobite,
Il vécut toujours chastement;
Mais il dut sa bonne conduite
A son mauvais tempérament.

VERS

A M. LE PRINCE DE B***,

POUR L'INVITER A VENIR DANS UNE CAMPAGNE QUE SA SOEUR AVAIT MEUBLÉE POUR LE RECEVOIR.

Prince, venez ici passer des jours sereins;
Ne dédaignez point un asile
Que l'amitié para de ses modestes mains.
L'intrigue de la cour, le fracas de la ville,
Font pour vous enchaîner des efforts superflus;
Des goûts plus innocens, un bonheur plus tranquille,
Conviennent mieux à vos vertus.
Les fleurs et les moutons qu'on trouve en nos retraites,
Valent vos dames, vos seigneurs:
Bien de ces messieurs sont des bêtes,
Peu de ces dames sont des fleurs.

VERS A MADAME DE ***.

La sagesse est sublime; on le dit; mais, hélas!
Tous ses adorateurs souvent ne l'aiment guère;
Et sans vous je ne saurais pas
Combien la sagesse peut plaire.
Il fallait qu'à mes yeux elle eût tous vos appas.
Devant vous toujours en alarmes,
L'Amour se cache et rend les armes.
Il eût vaincu par vous, par vous il est vaincu;

Jamais il n'aura tous les charmes
Que vous prêtez à la vertu.
On la voit dans vos yeux. Et qu'elle y paraît belle!
Lorsque vous nous parlez, c'est elle qu'on entend;
Vous lui prêtez toujours une forme nouvelle;
Tantôt c'est de l'esprit, tantôt du sentiment;
Enfin elle est si naturelle,
Elle a si bien vos traits, que nous ignorons tous
Si c'est vous que l'on aime en elle,
Ou bien elle qu'on aime en vous.

VERS DE MADAME DE M***,

A MADAME DE R...,

EN LUI ENVOYANT SON PORTRAIT FAIT DANS SA JEUNESSE.

Ces traits furent les miens, quand, presqu'en votre enfance,
A vous chérir toujours mon cœur s'est engagé;
En vous les rappelant, jugez de ma constance :
Mes traits ont disparu, mon cœur n'est point changé.
Que dis-je? il change aussi, mais dans un sens contraire :
Car, au lieu de s'éteindre, il se sent animer.
Sur quelque nouveau charme à toute heure il s'éclaire,
Et toujours votre amie apprend à mieux aimer.

ÉPITAPHE DE M. DE BOUFFLERS,

FAITE PAR LUI-MÊME.

Ci-gît un chevalier qui sans cesse courut;
Qui sur les grands chemins naquit, vécut, mourut,
Pour prouver ce qu'a dit le sage,
Que notre vie est un voyage.

A MONSIEUR A***.

Plus on est gai, plus vous êtes sévère;
On vous déplaît quand on veut plaire.
Vous éteignez tout notre feu;
Tout ce qu'on dit sans votre aveu,
Vous le trouvez insupportable;
Prince, en empêchant d'être aimable,
Que ne l'êtes-vous donc un peu!

A BRILLANT,

CHATTE DE MADAME D***.

Jusques aux deux bouts de la terre,
Brillant, vos attraits sont connus :
D'Amourette vous êtes mère,
Des chats vous êtes la Vénus.

De votre grace enchanteresse
Tout est charmé, tout parle ci :
Luxembourg est votre maîtresse;
Que n'est-elle la mienne aussi!

AU PRINCE DE L***.

Mon prince est à la fois Turenne et Timaret.
Favori de Palès et de la Renommée,
Il a tous les talens : je crois qu'il ménerait
Un troupeau de moutons aussi bien qu'une armée.

Aux bergers, aux soldats il donne des leçons;
Il aime également la guerre et la nature;
Et, pour mieux varier les genres de verdure,
Il cueille des lauriers et sème des gazons.

Dans ces bosquets rians un jour je m'égarais,
Étonné de leur maître et de son art suprême :
C'est le dieu des jardins! disais-je hors de moi-même :
Oui, me dit sa maîtresse, à quelque chose près.

AU MÊME,

EN RÉPONSE A DES VERS.

Je vous ai lu, beau prince, et je suis enchanté;
Je ferais après vous des efforts inutiles :
Pour répondre à vos vers faciles

Il faut votre facilité.
Trop bonnes pour les uns, pour d'autres trop sévères,
Les Muses ne m'ont point gâté :
Elles me vendent cher des vers trop ordinaires,
Tandis que de bons vers ne vous ont rien coûté.
Aussi, dans mon dépit, je vais pendre ma lyre
A la place d'un sabre, au fond d'un cabinet;
Et cette plume, au lieu d'écrire,
Sera mise sur mon bonnet [1].

A UNE DAME

QUI LUI AVAIT DEMANDÉ TOUS LES CACHETS DES LETTRES QU'IL RECEVAIT, POUR EN FAIRE DES BATONS DE CIRE A CACHETER.

Chacun est épris de vos charmes,
De vos talens, de votre esprit;
Moi-même je vous rends les armes...
De tous les gens qui m'ont écrit.

BOUQUET A UNE DAME

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE.

Votre patrone, au lieu de répandre des larmes
Le jour qu'elle souffrit pour le nom de Jésus,
Parla comme Caton, mourut comme Brutus.
Elle obtint le ciel; et vos charmes

[1] Il était alors colonel de hussards.

L'obtiendront comme ses vertus.
Reniez Dieu, brûlez Jérusalem et Rome,
Pour docteurs et pour saints n'ayez que les amours :
S'il est vrai que le Christ soit homme,
Il vous pardonnera toujours.

VERS

POUR LE BUSTE DU PRINCE HENRI.

Dans cette image auguste et chère
Tout héros verra son rival,
Tout sage verra son égal,
Et tout homme verra son frère.

RÉPONSE A M. DE CH***,

QUI AVAIT REPROCHÉ A L'AUTEUR, AU NOM DE QUELQUES DAMES, DE N'AVOIR JAMAIS AIMÉ.

Je le connais trop bien ce dangereux amour;
Dès mes plus jeunes ans il reçut mon hommage;
Il n'est le plus souvent que l'ouvrage d'un jour,
Mais un jour ne peut pas détruire son ouvrage.

J'ai goûté ses douceurs et j'ai senti ses coups;
Je sais qu'il se nourrit de plaisirs et de larmes.
Vous ne connaissez que ses charmes;
Ah! je le connais mieux que vous.

Las des mépris, des inconstances,
Dont furent payés tous mes soins,
Je cherchai d'autres jouissances,
Moins pures, il est vrai, mais qui me coûtaient moins.

J'eus recours, je l'avoue, à ces beautés faciles
Qui veulent de l'argent, et non pas des soupirs :
Elles ont essuyé, courtisanes habiles,
Les larmes de l'amour par la main des plaisirs.

A l'amant qui leur plaît ces belles,
Pour n'en point violer, ne font pas de sermens :
Que de femmes, hélas! devraient faire comme elles,
Pour ne point tromper leurs amans!

Voilà les vingt beautés que j'ai si bien trahies,
Et qui me l'ont si bien rendu;
Voilà les Iris, les Silvies,
Au nom de qui, Ch..., vous m'avez répondu.

Soyez leur chevalier; elles doivent vous rendre
Bien des faveurs pour ce bienfait;
Mais elles trouveront que vous auriez mieux fait
De les bien attaquer que de mal les défendre.

INSCRIPTION

D'UN MONUMENT ÉLEVÉ EN BRANDEBOURG A L'HONNEUR DE M. DE MALESHERBE.

Il reposait tranquille au milieu de l'orage,
Distrait de ses malheurs par ceux de son pays :

Tout-à-coup il se lève, et son pieux courage
Ose encor présenter une égide à Louis.
Ce n'est plus pour son roi qu'il signale son zèle,
Mais il connut le cœur de ce roi malheureux;
C'est l'homme qu'il défend, et de sujet fidèle
Il devient ami généreux.

IMPROMPTU A MADAME DE L***,

QUI DEMANDAIT DEUX VERS A L'AUTEUR.

Deux vers sont trop pour dire que l'on aime,
Un mot peut le dire de même;
Mais cent chiffres jamais ne peuvent exprimer
Le nombre des raisons qu'on a pour vous aimer.

SUR M. DE LA PLACE,

TRADUCTEUR DU THÉATRE ANGLAIS, ETC.

Allez voir la fleur des Picards;
Allez voir la fleur des vieillards :
Vous verrez que le temps n'apporte aucun dommage
A la grâce naïve, à la franche gaîté,
Et qu'il fait à lui seul plus d'honneur à son âge
Que tous ces vieux barbons dont le nom est cité
Au livre *de Senectute*.

ÉPIGRAMME.

La Roche et Mons'Rouhé, liés d'amitié tendre,
D'un peu de haine un jour ne purent se défendre;
Chacun d'eux dit alors que l'autre était un gueux.
Voyez, nous disions-nous, comme ils se calomnient!
Point du tout, les voilà qui se réconcilient,
Afin de nous prouvèr qu'ils disaient vrai tous deux.

A UNE TRÈS BELLE DAME

DONT LES YEUX ÉTAIENT DIFFÉRENS L'UN DE L'AUTRE.

Du monde vous seriez la huitèime merveille;
Sur ses doigts Briarée eût compté vos appas,
Et trouvé que ses doigts ne lui suffisaient pas.
Vous n'avez point votre pareille,
Et chacun de vos yeux si doux
N'a pas plus son pareil que vous.

VERS.

AMOUR ET JALOUSIE.

L'amour, par ses douceurs et ses fureurs étranges,
Offre aux amans le ciel et l'enfer tour à tour:

La jalousie est la sœur de l'amour,
Comme le diable est le frère des anges.

VERS

AU BAS D'UN GROUPE OU LE TEMPS EST REPRÉSENTÉ SERRANT LES NOEUDS DE L'AMITIÉ.

O divine Amitié! ce temps qui nous outrage,
Loin de briser tes nœuds, les serre chaque jour;
Veux-tu donc toute seule avoir cet avantage?
Et ne diras-tu point ton secret à l'Amour?

VERS POUR MADAME DE ***.

Sur l'amitié, sans toi, peut-être,
Mon cœur en aurait plus appris :
En t'aimant j'ai cru la connaître,
En t'aimant mieux, j'ai vu que je m'étais mépris.

INSCRIPTIONS DIVERSES

DANS UN TEMPLE A L'AMITIÉ.

Aux lois du changement elle seule résiste,
Soumise à nos destins, sans varier comme eux;

Si nous souffrons, elle s'attriste,
Et jouit avec nous, si nous sommes heureux.

Du temps qui nous éteint son feu brave l'outrage,
Ses yeux, plus indulgens que les yeux des amours,
Pardonnent à des traits défigurés par l'âge,
Et sa main nous soutient au déclin de nos jours.

Pourquoi l'amour est-il donc le poison,
Et l'amitié le charme de la vie?
C'est que l'amour est fils de la folie,
Et l'amitié fille de la raison.

Quel appui trouvons-nous au sortir du berceau?
Qui sait nous consoler sur le bord du tombeau?
C'est toi, douce amitié, délice de tout âge,
Volupté de notre ame et passion du sage!
Amitié! te faut-il des temples ici-bas?
Et pourquoi tous les cœurs ne t'en servent-ils pas?

*Bonheur de chaque état, volupté de tout âge,
Tu doubles nos plaisirs et tu charmes nos maux:
On te doit l'intérêt dans le sein du repos,
Et ton temple est voisin de l'humble toit du sage.

* Les inscriptions marquées d'une étoile ne sont pas de l'auteur.

Réfléchissons, et nous conviendrons tous
Que notre cœur ne fut point fait pour nous.

O toi d'un cœur sensible espoir ou récompense,
Bonheur de tous nos jours, soutien de tous nos pas,
Sainte amitié! ne souffre pas
Que des ingrats nuisent à ta puissance.

En vain pour la matière un esprit fort réclame,
L'amitié nous apprend que nous avons une ame.

*Au bonheur l'amitié sait joindre le repos;
Sa main de nos vieux ans pare encor les ruines;
Des roses de l'amour arrachant les épines,
Elle épure ses biens et répare nos maux.

Contre les coups du sort te faut-il une égide,
Veux-tu voir dans tes maux ton courage affermi,
Ouvre ton cœur à ton ami,
Ferme les yeux pour qu'il te guide.

Les dieux, voulant nous rendre tous heureux,
Ont envoyé l'amitié sur la terre;
Les passions lui prêtèrent leurs feux,
Et la raison lui prêta sa lumière.

Pour avoir ici-bas le calme au lieu du trouble,
Pour voir nos biens portés au double,
Et nos maux réduits à moitié,
Au lieu de la fortune adorons l'amitié.

CHANSONS.

COUPLETS

EN ENVOYANT DES VOLANS A MADAME DE S...

AIR de Gabrielle de Vergy.

Vous les verrez d'un vol docile
A chaque instant fuir loin de vous ;
Ils reviendront d'un vol agile
A chaque instant chercher vos coups.
Mais je crains bien que votre adresse
Ne leur prépare un sort affreux ;
Vous les repousserez sans cesse :
Ah ! ne me traitez pas comme eux.

POUR M. DE S...

AIR : Des fraises, des fraises.

Aimez-vous les vérités
Je vous dirai les vôtres :
C'est que vous nous rebutez,
Et que vous nous dégoûtez
Des autres, des autres, des autres.

COUPLET DE L'AUTEUR

SUR SA MAISON EN POLOGNE.

AIR : Des fraises, des fraises.

L'on croit qu'il m'en coûte cher;
Mais sans dépense aucune,
Ma maison a fort bon air,
Et partout il y fait clair
De lune, de lune, de lune.

VERS

DEMANDÉS PAR LE PRINCE HENRI DE PRUSSE,

QUI VOULAIT FÊTER LA NAISSANCE DE SA SOEUR,

LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE DE BRUNSWICK, MÈRE DU DUC RÉGNANT

AIR : Je suis Lindor, etc.

Ce jour vit naître une sœur qui m'est chère :
Célébrez-la, chantez-la tous en chœur;
Que vos accens partent du fond du cœur,
Pour mieux vous mettre à l'unisson d'un frère.

Si l'amitié me tenait lieu de verve,
Je tenterais quelque chose de plus,

Et de beaux vers, brillans de ses vertus,
Mettraient ma sœur au dessus de Minerve.

Au sentiment Minerve inaccessible
Fit préférer son esprit à son cœur;
En raisonnant tout aussi bien, ma sœur
A la raison sut joindre un cœur sensible.

Minerve n'eut que son père pour mère,
Et le traita parfois avec humeur;
Ma sœur encor sent tressaillir son cœur
Aux noms si doux d'une mère et d'un père.

Dans sa sagesse et trop froide et trop fière,
Minerve a fui l'hymen avec dédain;
De sa sagesse il ne nous reste rien;
Ma sœur fut sage, et, qui plus est, fut mère.

Minerve prit d'Ulysse un soin extrême;
Mais son héros fut moins brave que fin;
Ma sœur a mieux réussi dans le sien: [1]
On est plus sûr de ce qu'on fait soi-même.

Ah! remplissez notre âme tout entière;
Heureux accords, fraternels sentimens!
Doux souvenirs du matin de nos ans,
Charmez la sœur pour mieux charmer le frère.

[1] Le duc régnant de Brunswick.

CHANSON

POUR LA FÊTE DU ROI DE POLOGNE STANISLAS, DUC DE LORRAINE.

RONDE.

Si l'on cherche un roi qu'on aime, (*bis.*)
On peut le trouver ici ;
Et qui nous aime de même,
On peut l'y trouver aussi.
Si l'on cherche un roi qu'on aime,
On peut le trouver ici.

Tous nos cœurs sont sa conquête; (*bis.*)
C'est sur eux qu'il règne ici ;
On fait aujourd'hui sa fête,
N'est-ce pas la nôtre aussi?
Tous nos cœurs, etc.

A nos respects il préfère (*bis.*)
L'amour qu'on lui porte ici;
De sa cour il est le père,
De son peuple il l'est aussi.
A nos respects, etc.

Partout on pourrait en dire (*bis.*)
Tout ce qu'on en dit ici ;
Car, si de près on l'admire,

De loin on l'admire aussi.
Partout, etc.

Que parmi nous il s'arrête, (*bis.*)
Qu'il règne cent ans ici ;
Nos vrais biens sont sur sa tête,
Nos beaux jours y sont aussi.
Que parmi nous, etc.

COUPLET.

Air : Ne v'la-t-il pas que j'aime !

De l'amour nous suivons les lois,
Chacun à sa manière ;
Iris pour la première fois,
Et moi pour la dernière.

RONDE.

Être jolie, être belle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela;
Il faut être comme celle,
Comme celle que voilà.
Être jolie, etc.

L'œillet, la rose nouvelle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela,

Pour en parler près de celle,
Près de celle que voilà.
L'œillet, la rose, etc.

L'honneur, la gloire immortelle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela;
Il vaut mieux vivre avec celle,
Avec celle que voilà.
L'honneur, la gloire, etc.

Un cœur tendre, un cœur fidèle, (*bis.*)
Ce n'est rien que tout cela,
Si je ne puis plaire à celle,
Plaire à celle que voilà.
Un cœur tendre, etc.

CHANSON.

AIR : A quoi s'occupe Madelon?

Tu m'aimas pendant un instant,
Je t'aimai toute ma vie;
Et le prix d'un amour constant,
Fut un amour d'un instant.

Pourrais-je cesser un instant
De t'adorer, ma Silvie,
Quand le prix d'un amour constant
Serait l'amour d'un instant?

Je feignis de ne plus t'aimer,
Je ne pouvais que le feindre :
Et pourrait-on cesser d'aimer
Qui ne cesse de charmer?

COUPLETS

POUR LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

AIR : Des femmes vengées.

Guerriers qui dans un grand renom
Voulez chercher un nouvel être,
Voyez, suivez Henri-le-Bon,
Vous n'aurez pas un plus grand maître.

« Par la clémence et les bienfaits
Réparez les torts de la gloire,
Et joignez un hymne à la paix,
A tous vos chants de la victoire. »

Sachez de lui qu'un conquérant,
Jugé par tous tant que nous sommes,
Ne saurait être le plus grand,
S'il n'est point le meilleur des hommes.
« Par la clémence, etc.

Dans ses triomphes les plus beaux,
Ainsi qu'au plus fort de l'orage,
Comme lui montrez le héros

Sous les dehors calmes du sage.
« Par la clémence, etc.

N'allez point mettre au premier rang
Le trop funeste honneur des armes;
Lorsqu'Henri fait couler du sang,
Songez qu'il y mêle ses larmes.
« Par la clémence, etc.

Vainqueurs, joignez, ainsi que lui,
A l'art de battre l'art de plaire :
Qui bat, soumet son ennemi;
Qui plaît, soumet toute la terre.
« Par la clémence, etc.

CHANSON.

LES MOEURS A LA MODE.

AIR : Bonsoir, la jeune fille.

Le sexe enfin s'éclaire,
Il permet de changer;
On peut être léger,
Sans risquer de déplaire.
Les tendres feux
Sont ennuyeux
Quand ils sont trop fidèles.
La constance est de mauvais ton :
Nous n'avons plus de Céladon;

Et les dames trouvent fort bon
Que l'on change comme elles.

Il n'est si douce chaîne
Qui ne blesse à la fin :
Ce qui plaît au matin
Souvent le soir nous gêne.
Sans liberté
La volupté
N'est bientôt qu'une peine.
Que parmi nous tout soit commun :
Plus de tyran, plus d'importun;
Et que chacune et que chacun
En aime une douzaine.

COUPLET

ÉCRIT SUR UNE COCARDE DE PAPIER ATTACHÉE AU CHAPEAU DU BARON DE BUSENVAL.

Amour, si tu vois la figure
De ce chapeau,
Tu vas conformer ta coiffure
A ce chapeau;
Mais en vain mon talent s'éprouve
Sur ce chapeau,
Je n'ai pas tout l'esprit qu'on trouve
Sous ce chapeau.

CHANSON.

Air : Un Troubadour béarnais.

Allons tous deux vivre ailleurs,
Fuyons la cour et la ville;
Loin du bruit et des grandeurs
Choisissons un humble asile :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'Amour?

Entre ces sauvages monts,
Dans ce vallon solitaire,
Tous deux nous habiterons
Où tu vois cette chaumière :
Qu'importe notre séjour,
Si nous y menons l'Amour?

Nous entendrons les concerts
Des oiseaux du voisinage;
Et des sapins toujours verts
Nous offriront leur ombrage :
Tout charme dans un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Oublions, avec Paris,
Luxe, élégance et dorure;
Si pour nous l'art a son prix,
Il ne vaut pas la nature;
Et rien ne vaut un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Nos cœurs, dans des nœuds si doux,
Béniront notre fortune;
Elle suffira pour nous,
Puisqu'elle sera commune :
Rien ne manque en un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ceux qui d'abord nous plaindront
De fuir vers ces lieux sauvages,
Peut-être eux-mêmes envîront
Notre chaume et nos bocages;
Ils envîront un séjour
Où l'on est avec l'Amour.

Ton bel âge sans mépris
Voit approcher ma vieillesse,
Et mes cheveux bientôt gris
N'effraient point ta tendresse;
Non, jamais de ce séjour
Nous ne verrons fuir l'Amour.

COUPLET.

Air : Dans un bois solitaire.

Dans les jours de la folie,
On jouit sans rien prévoir;
En avançant dans la vie,
Le bonheur n'est qu'un espoir :
La vieillesse encor projette;
Mais, avant d'exécuter,

L'heure sonne, et l'on regrette
Sans avoir à regretter.

COUPLET.

AIR : Du haut en bas.

Je suis aimé
De la bergère que j'adore;
Je suis aimé
De l'objet dont je suis charmé :
Fortune, que chacun implore,
Que peux-tu me donner encore?
Je suis aimé.

A MADAME DE C***,

POUR SA FÊTE, LE JOUR DE SAINT-LOUIS.

AIR : Je ne veux plus aimer Annette.

Chantons versets, hymnes et proses,
Avec Louise, à tous refrains;
Pour qui connaît le prix des choses
Les bons Louis sont de bons saints :
Devant eux, le vieillard, l'adulte,
A deux genoux sont en tout lieu;
Aux vrais Louis on rend un culte
Bien plus sincère qu'au vrai Dieu.

Mais bien qu'une image adorée
Trouve partout tant de dévots;
Bien que la légende dorée
N'ait point de plus brillans héros,
Tous les fidèles de l'Église
De tant d'éclat moins éblouis,
De bien bon cœur, pour ma Louise,
Laisseraient là tous les Louis.

Voyez comme elle est belle, celle
Que célèbre ici notre amour;
Le soleil se cache, et c'est elle
Qui devient l'astre de ce jour;
Qu'importe que le temps se couvre?
Fût-il cent fois plus nébuleux,
On croit toujours que le ciel s'ouvre
Lorsqu'il offre un ange à nos yeux.

O ma Louise! heureux qui touche
De tes bras l'ivoire poli;
Qui d'un sourire de ta bouche
Croit voir son destin embelli!
Le doux son de ta voix s'accorde
Au doux feu qui luit dans tes yeux,
Et tes cheveux servent de corde
A l'arc du plus malin des dieux.

En vain Gérard qui l'aurait peinte
L'offrirait à l'œil éperdu;
Qui n'aura fait que voir ma sainte
Peut dire encor qu'il n'a rien vu;
Louise tendre, et douce, et fière,

Cache sous des dehors si beaux
Un cœur de fille, un cœur de mère,
Un cœur d'ange, un cœur de héros.

D'une touchante bienfaisance
Elle aime et fait aimer les lois;
La gaîté moins que la souffrance
Sur cette belle âme a des droits;
L'Amour seul en secret l'accuse
D'être insensible à la pitié,
Et se plaint qu'elle lui refuse
Pour donner plus à l'amitié.

Fille des Muses, leur commerce
Lui plaît, elle aime leurs travaux:
Ses maîtres, dans l'art qu'elle exerce,
Déjà ne sont que ses rivaux;
Bonne à voir, meilleure à connaître,
Parfaite en tout, hors en un point,
Louise a peu de goût peut-être,
Car elle ne s'admire point.

COUPLETS

CHANTÉS A SAINT-GERMAIN

POUR LA CONVALESCENCE DE M. DUBREUIL, MÉDECIN,

PAR MADAME DE TOTT,

QU'IL AVAIT TIRÉE D'UNE MALADIE MORTELLE.

AIR : Avec les jeux dans le village.

En sortant d'une nuit profonde,
Je reprends un être nouveau :
Quand on revient de l'autre monde,
On trouve celui-ci bien beau ;
Tout rit à la faible Sophie,
Tout conspire à la ranimer,
Et celui qui lui rend la vie
La lui fait encor mieux aimer.

Sans le nommer, rendons hommage
Aux vertus de mon bienfaiteur ;
C'est lui dont l'art fait vivre un sage [1]
Cher au monde et cher à son cœur ;
C'est lui de qui l'esprit modeste
Se connaît à peine à moitié ;
Enfin c'est celui dont Oreste [2]
Eût pris des leçons d'amitié.

[1] M. le maréchal de Beauveau.

[2] Il était l'ami intime de M. Peeméja.

Immolant à la sombre étude
Et ses loisirs et sa santé,
Il veille dans la solitude
Au bien de la société;
Froid misanthrope en apparence,
Il aime les humains qu'il fuit;
Mais il craint la reconnaissance,
Et le bien qu'il fait lui suffit.

Combien je lui causai d'alarmes,
Et combien j'en eus à mon tour!
Que j'ai versé pour lui de larmes
Quand mes yeux se rouvraient au jour!
Déja la mort vindicative,
En le frappant, nous frappait tous:
Dieux! criait-on, faites qu'il vive;
Soyez-lui ce qu'il fut pour nous.

A nos vœux la Parque docile
Retire son fatal ciseau;
Le fil de cette vie utile
Doit être filé de nouveau.
L'espoir à la crainte succède,
Des dieux on reconnaît la main:
Ils avaient besoin de son aide
Pour conserver le genre humain.

LE BON AVIS.

COUPLET.

Faisons l'amour, faisons la guerre,
Ces deux métiers sont pleins d'attraits :
La guerre au monde est un peu chère ;
L'amour en rembourse les frais.
Que l'ennemi, que la bergère,
Soient tour-à-tour serrés de près....
Eh! mes amis, peut-on mieux faire,
Quand on a dépeuplé la terre,
Que de la repeupler après?

COUPLETS

A UNE DAME NOMMÉE FRANÇOISE,

LE JOUR DE SA FÊTE,

CHEZ LE PRINCE HENRI DE PRUSSE.

AIR du Vaudeville de Tom-Jones.

Le bon François, moine par excellence,
Depuis long-temps est bien déchu ;
Mais il est moine, et veut en conséquence
Regagner plus qu'il n'a perdu.
« La foi, dit-il, cesse d'être efficace
Depuis que l'homme ouvre les yeux ;

Remplaçons la foi par la grâce,
Les choses n'en iront que mieux.

« Ne vois-je pas dans ces lieux une belle
Qu'un sage adore sous mon nom?
Dieu me la montre, il faut me servir d'elle,
Tout moyen pour mon ordre est bon.
Céleste objet des plus flatteurs hommages,
Soyez propice à mes desseins;
Lorsque l'on peut tant sur les sages,
Ne pourrait-on rien sur les saints?

« Vous savez comme à la terre asservie
J'imposai mes très humbles lois;
Mon pouvoir tombe, et François vous confie
Ses intérêts avec ses droits:
Pour ces temps-ci ma règle est trop austère;
Les cœurs sont durs, soyons plus doux;
L'art de régner, c'est l'art de plaire,
Françoise, et c'est affaire à vous.

« Le monde aveugle, en son erreur profonde,
Prend mes enfans pour des cafards;
En bon chemin vous remettrez le monde,
En l'éclairant de vos regards;
Un mot de vous fera tomber les armes,
Et du sophiste et du moqueur;
L'esprit, à l'aspect de vos charmes,
Passe dans le parti du cœur.

« Sous mon vieux froc, il faut, quoi que l'on fasse,
Que le bon sens reste étouffé;
Votre coiffure a bien meilleure grâce;

Aussi de vous tout est coiffé.
Montrer Françoise est une sainte ruse
Pour forcer à d'éternels vœux;
De mon cordon la trame s'use,
Tout, jusqu'au temps, serre vos nœuds.

« Mais quand mon cœur à cet espoir se livre,
Le premier point reste en oubli;
Il faut songer que tout moine doit vivre,
Et surtout vivre aux frais d'autrui.
Nous vivions tous du beau droit de la quête;
Ce droit aussi nous est ôté;
Exercez le droit de conquête,
Amour fait plus que charité.

« A nos besoins c'est Dieu même qui veille;
En vous voyant, oui, je le vois;
Pour opérer chez nous une merveille,
D'une merveille il a fait choix.
Voilà mes vœux, le ciel les trouve étranges;
Et Françoise y fait des jaloux:
Mais si je vous préfère aux anges,
C'est qu'ils ont moins d'esprit que vous. »

COUPLETS.

M. de Boufflers, ayant été envoyé à *** pour complimenter madame de ***, fit à son retour les couplets suivans.

Air : Et j'y pris bien du plaisir.

Enivré du brillant poste
Que j'occupe en ce moment,

Dans une chaise de poste,
Je me campe fièrement;
Et je vais en ambassade,
Au nom de mon souverain,
Dire que je suis malade [1],
Et que lui se porte bien.

Avec une joue enflée,
Je débarque tout honteux :
La princesse boursouflée,
Au lieu d'une en avait deux;
Et son altesse sauvage,
Sans doute a trouvé mauvais
Que j'eusse sur mon visage
La moitié de ses attraits.

AIR : Que ne suis-je la fougère!

Princesse, le roi mon maître
Pour ambassadeur m'a pris :
Je viens vous faire connaître
L'amour dont il est épris.
Quand vous seriez sous le chaume,
Il donnerait, m'a-t-il dit,
La moitié de son royaume,
Pour celle de votre lit.

AIR : Et j'y pris bien du plaisir.

La princesse à son pupitre
Compose un remercîment,

[1] Il avait une fluxion sur la joue.

Elle me donne une épître
Que j'emporte lestement;
Et je m'en vais dans la rue,
Fort satisfait d'ajouter
A l'honneur de l'avoir vue,
Le plaisir de la quitter.

AIR : Ne v'la-t-il pas que j'aime.

De ces beaux lieux en revenant
Je quitte l'excellence,
Et je reçois pour traitement
Cent vingt livres de France [1].

COUPLETS

POUR LA CONVALESCENCE DE MADAME LA MARQUISE DE MIREPOIX,

Qui s'était cassé la jambe à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et qui, au bout de deux mois, vint à une fête que sa famille lui donnait pour célébrer son rétablissement.

AIR de Gabrielle de Vergy.

Venez à nous, venez vous-même
Combler tous nos vœux aujourd'hui;
Montrez que tout ce qui vous aime
Conserve son plus cher appui;
Nos ennuis, nos peines cruelles,

[1] Le prix de la poste.

Prompts à fuir quand vous paraîtrez,
S'envoleront à tire d'ailes,
Au premier pas que vous ferez.

Avez-vous bien senti l'atteinte
Du coup qui nous a tous frappés?
A votre calme, à notre crainte,
Tous les yeux se seraient trompés;
Notre douleur, votre constance,
Nos larmes et votre amitié,
Nous donnaient l'air de la souffrance,
A vous celui de la pitié.

La bonté du ciel vous réserve
Pour le bonheur de nos neveux;
La nature avec soin conserve
Ce qu'elle fit jamais de mieux.
Le temps, pressé de tout détruire,
Vous traite avec ménagement;
Le hasard seul pourrait vous nuire,
On sait qu'il ne voit ni n'entend.

COUPLET

SUR UN DÉFI DE RIMER EN *ONCLE*.

AIR : Que ne suis-je la fougère !

On veut que je rime en *oncle*,
Plaignez ma condition;
Rime en *oncle* ne fut *onc le*

Refrain d'aucune chanson.
Pour finir je prendrai d*onc le*
Parti de dire que l'on
Trouve encor plus à mon *oncle*,
De rime que de raison.

COUPLETS.

Air du Vaudeville de Tom-Jones.

LA COMTESSE DU *** A MADAME LA DUCHESSE DOUAIRIÈRE D'A***.

Enfin le sort, pour combler notre envie,
Nous réunit à vos genoux;
Il est bien doux de vous devoir la vie,
Plus doux de vivre auprès de vous.
Mieux que le sang votre bonté nous lie;
Et nous doutons en vous voyant
Si c'est la mère ou bien l'amie
Qu'on chérit le plus tendrement.

LE DUC DE***.

En vous l'esprit, la douceur et la grace,
Sont d'accord pour charmer les cœurs;
Sur chaque instant que près de vous on passe,
Vous semez de nouvelles fleurs.
Selon nos vœux, notre amitié touchante
Se répand sur chacun de nous:
Chacun de sa part se contente,
Et jouit de celle de tous.

MADAME DE G***.

Nous ignorons, dans notre trouble extrême,

Si nos efforts vous auront plu;
Par grâce, au moins, n'accusez que vous-même,
Du peu de succès qu'ils ont eu.
Chacun de nous avait perdu la tête;
Sur vous tous les yeux sont tournés.
On vous préparait une fête,
Et c'est vous qui nous la donnez.

MADAME DU ***.

Vous avez l'art d'effacer les plus belles,
Et de fixer les moins constans;
Pour vous le Temps et l'Amour n'ont point d'ailes,
Pour vous l'Envie est sans serpens.
A tant d'attraits, à de si douces armes,
Quels hommages ne sont pas dus?
C'est un tribut que tous les charmes
Font rendre à toutes les vertus.

LA COMTESSE DU***.

A madame d'Aremberg, qu'elle appelait sa sœur dans son enfance.

Vous que pour sœur j'avais si bien choisie
Avant l'âge de faire un choix;
Vous, qu'à ces lieux toute la France envie,
Dès long-temps sur vous j'ai des droits.
Sachez aimer comme vous savez plaire;
Votre cœur se doit à nos cœurs;
Et, par tendresse pour le frère
N'allez pas oublier les sœurs [1].

[1] Ces couplets ont été faits chez le duc d'U***, à l'occasion d'une fête donnée chez lui pour le mariage du duc d'A*** avec mademoiselle de L***.

COUPLET SUR LE MEME SUJET.

Air des Folies d'Espagne.

Dieux qui voyez comme elle nous est chère,
Dieux qui voyez des transports si touchans,
Prenez tous soin de la plus tendre mère,
Pour le bonheur des plus tendres enfans.
Elle eut de vous un don bien digne d'elle,
Celui de plaire autant qu'elle vivra;
Accordez-lui, pour la rendre immortelle,
Celui de vivre autant qu'elle plaira.

LA FEMME ET LE PHILOSOPHE.

CHANSON.

Air : L'avez-vous vu, mon bien-aimé?

LE PHILOSOPHE.

Pour la raison,
C'est un poison
Que d'avoir l'ame tendre.

LA FEMME.

De ce poison
N'a pas raison
Qui cherche à se défendre.

LE PHILOSOPHE.

Douce raison!
Triste poison!

LA FEMME.

Charmant poison!
Triste raison!

LE PHILOSOPHE.

Point de poison,
A la raison
Il faut bien qu'on se rende.

LA FEMME.

Point de raison,
C'est du poison,
Monsieur, qu'on vous demande.

COUPLET.

AIR : Du haut en bas.

A critiquer
Vous mettez un soin inutile,
A critiquer
Un auteur qui peut s'en piquer;
Car s'il n'est pas des plus habiles,
Au moins ses vers sont-ils faciles
A critiquer.

COUPLETS.

Mademoiselle de B***, pour qui ils ont été faits, conservait la fraîcheur de son teint avec des blancs d'œufs.

AIR : O ma tendre musette!

Gens de Paris, vous êtes
Sans esprit, sans attraits;
Jamais sur vos toilettes
Nous n'avez mis d'œufs frais :
Voyez mademoiselle
Qui ne manqua jamais
D'ôter, pour être belle,
La vie à six poulets.

Tous les jours ses gros charmes
Sont armés d'un couteau;
Le poulailler en larmes
La prend pour son bourreau :
La fille, d'un air ferme,
Met les œufs en éclats;
Elle y trouve le germe
De cent nouveaux appas.

D'une action si dure,
La poule en vain se plaint;
Le coq en vain murmure
Du besoin de son teint;
Plus fraîche que l'aurore,
La vierge s'embellit;

La poule gronde encore,
Mais le coq applaudit.

A UNE DAME

QUI DEMANDAIT A L'AUTEUR UN MADRIGAL OU UNE SATIRE.

Vous vous montrez, Iris, à vous-même contraire
Dans les dons que vous unissez :
Vous êtes philosophe, et vous savez nous plaire;
Vous êtes femme, et vous pensez.
Le madrigal et la satire
Trouveront à vous peindre un embarras égal;
Et qui parle de vous a même peine à dire
Assez de bien qu'un peu de mal.

LE FILS NATUREL.

AIR : Dans cette aimable solitude.

O toi qui n'eus jamais du naître,
Gage trop cher d'un fol amour,
Puisses-tu ne jamais connaître
L'erreur qui te donna le jour!
Que ton enfance
Goûte en silence
Le bonheur qui pour elle est fait;
Et que l'envie,
Toute la vie,
Ignore ou taise son secret.

La nature, au nom de ta mère,
Va t'offrir ses premiers bienfaits;
Un air pur, un lait salutaire,
De doux fruits, un ombrage frais.
Que ton enfance, etc.

Renonce au rang, à l'opulence,
L'honneur t'en fait la dure loi;
Ne crains pourtant pas l'indigence,
L'amour l'écartera de toi.
Que ton enfance, etc.

Souvent une main inconnue
T'offrira quelque don nouveau :
En secret une mère émue
Viendra pleurer sur ton berceau.
Connais ta mère;
L'honneur sévère
Lui défend de se découvrir :
Mais par tendresse,
Mais par faiblesse,
Une mère aime à se trahir.

D'un air plus touchant et plus tendre,
Peut-être un jour tu la verras
Tour à tour dans ses bras te prendre
Et te remettre entre mes bras.
Connais ta mère, etc.

RONDE DIALOGUÉE,

POUR LA GUÉRISON DE MADAME MONC***,

CHANTÉE ENTRE MADAME DUGASON ET M. MICHU,

AIR : N'allez pas mordre à la grappe.

MADAME DUGASON.

Queux ennuis! mais j'en somm'quitte;
Adieu crainte, adieu chagrin :
La voilà qui ressuscite,
Je r'verrons des jours sereins.

M. MICHU.

Mais c'te chienn' de maladie,
Dit' nous donc ce que c'était.

MADAME DUGASON.

C'était une épidémie,
Car chacun s'en ressentait.

M. MICHU.

Oi, j'avions tous queuq' vertige,
J'nons jamais vu tant d'tracas.

MADAME DUGASON.

Dam', frappez l'arb' sur la tige,
Toutes les branch' tomb't à bas.

M. MICHU.

C'est un mond' que c'te famille.

MADAME DUGASON.

Dam', ça s'peut croire aisément;
N'y a qu'à bien aimer la fille,
Et d'la mère on d'vient l'enfant.

M. MICHU.

All'qu'avait tant de cervelle,
An'nommait rien par son nom
C't'ange qui veillait près d'elle,
All' disait : *c'est un démon* [1].
Jour et nuit l'démon s'démène;
Il a beau faire et crier,
P'tit démon perdait sa peine
Sans l'secours d'un grand sorcier [2].

MADAME DUGASON.

Drès que l'sorcier se présente,
V'là qu'la mort se met à fuir,
V'là qu' la dame est mécontente
Qu'on l'empêche de mourir.
All'se fach', le sorcier gronde,
Il devient l'maître d'céans;
C'est le premier homm' du monde
Pour apprendre à vivre aux gens.

M. MICHU.

Montre-nous c'te bonne amie
Qui disait près d'ell' tout bas :
Si l'bon Dieu m'la rend envie,
Les pauv'gens n's'en plaindront pas.

MADAME DUGASON.

Non, j'craignons sa crainte extrême
Qu'son secret ne soit répété.

M. MICHU.

Bon, jusqu'aux prisonniers même
Peuv' le dire en liberté :
Ça doit faire un'riche dame.

[1] Madame de B..., sa nièce, qui la tourmentait de ses soins, et qu'elle appelait son petit démon.

[2] M. Barthez, médecin.

MADAME DUGASON.

Aucun pauvr' n'en doutera.

M. MICHU.

Ça doit faire un' bonne femme.

MADAME DUGASON.

Et sans êt' plus bêt' pour ça.

M. MICHU.

L'esprit, l'or et la noblesse,
Tout c'la n'est beau qu'à moitié;
C' qu'est beau, c'est d'êt' la maîtresse
Qui donn' des leçons d'amitié.

COUPLET

CHANTÉ DEVANT LE PRINCE HENRI, DANS UNE FÊTE DONNÉE A SAINT-OUEN.

AIR de la Romance de Richard.

Pour vous tout se déclare :
On dirait que Paris
Confond les deux Henris
De Prusse et de Navarre.
Nous nous plaisons à vous nommer,
Nous sommes fiers de vous aimer;
Prince, on peut vous en croire :
Dites-nous sans détour
Si toute votre gloire
Vaut mieux que notre amour.

CHANSON A MADAME DE L***,

A qui madame de L***, sa grand'mère, et tante de l'auteur, avait donné pour étrennes un fichu de tourière et un tablier de cuisinière garnis de dentelles.

AIR : Philis demande son portrait.

J'applaudis à l'emploi nouveau
Qu'on donne à ma cousine;
Jamais aussi friand morceau
N'entra dans la cuisine :
Elle aurait tort de répugner
A l'état qu'elle embrasse;
C'est où le bon goût doit régner
Qu'elle est mieux à sa place.

On sait que des goûts délicats
Son goût est le modèle;
Ceux même qui ne le sont pas
Le deviendraient pour elle;
Mais, ma tante, on vous avertit
Que votre cuisinière
Ne sait qu'éveiller l'appétit,
Et point le satisfaire.

A LA TOURIÈRE.

Vous en qui mon œil prévenu
Vit une cuisinière,
Passez-moi d'avoir méconnu
La plus digne tourière.
Pieux costume, doux maintien,

Prévenance discrète :
O ma tourière! on le voit bien,
Au tour vous êtes faite.

Entre la grille et les mondains
Ma divine tourière
Semble habiter sur les confins
Du ciel et de la terre.
Tous deux, à son aspect émus,
Doivent rendre les armes :
Les immortels à ses vertus,
Les mortels à ses charmes.

COUPLETS

A UNE DAME MAL PEIGNÉE.

AIR : Nous sommes préceptenrs d'amour.

Aux attraits les plus séduisans,
A la beauté la plus soignée,
Je préférerai constamment,
Qui donc? S.... la mal peignée.

Sur sa raison les envieux
N'ont jamais pu trouver à mordre;
Et ce n'est que dans ses cheveux
Qu'on aperçoit quelque désordre.

De l'amour c'est un trait nouveau;
S...., il venge son injure :

Il n'a pu troubler ton cerveau,
Il s'en prend à ta chevelure.

COUPLETS

SUR LE RETOUR DE M. DE CHOISEUL A PARIS.

AIR : A la venue de Noël.

Ici que tout soit réjoui,
Voici la fin de notre ennui;
Quelqu'un nous revient aujourd'hui
Qui nous rendra gais comme lui.

Quand de chez nous on l'exila,
Chez lui toute la France alla;
Il fallut qu'on le rappelât
Pour que Paris se repeuplât.

Sait-on s'il se reposera,
Ou bien s'il recommencera?
Mais bien fin qui s'en passera,
Et plus fin qui s'en aidera.

COUPLETS

A UNE DAME QUI FAISAIT LE PORTRAIT DE L'AUTEUR.

AIR : Je vis Cloris, bientôt j'aimai.

D'un procédé sûr et nouveau
Vous vous servez, ma jeune Apelle;
Pour animer votre tableau
Vous enflammez votre modèle.

Vous prenez cent tons différens,
Du plus sombre jusqu'au plus tendre;
Pour vous peindre ce que je sens
Quel est celui que je dois prendre?

De mon secret votre talent
Vous instruira bientôt lui-même;
Quand mon portrait sera parlant,
Il vous dira que je vous aime.

POUR MADAME DU DEFFANT,

DE LA PART

DE MADAME DE LUXEMBOURG [1],

QUI LUI AVAIT DONNÉ POUR ÉTRENNES UNE PARURE DE COULEUR BLEUE.

Êtes-vous l'envoyé de Dieu?
Descendez-vous de ce ce beau lieu
Où tout est tapissé de bleu?
Tout en vous me l'atteste;
Têtebleu,
Ventrebleu,
Vous êtes céleste.

Si j'avais gagé, palsambleu,
J'aurais perdu, mais de bien peu;
Vous avez en effet beau jeu
Pour nous donner le change;
Car morbleu,
Ce corbleu
Loge un esprit d'ange.

[1] Madame de Luxembourg avait demandé à M. de Boufflers une chanson avec tous les juremens en bleu.

CHANSON

Sur trois dames, amies de l'auteur, dont le nom commençait à l'une par un A, à l'autre par un B, et à la troisième par un C.

Arts, sciences, philosophie,
A vous suivre j'ai renoncé,
Et je ne veux plus de ma vie
Étudier que l'ABC.

Mais l'étude que je projette
Veut un travail un peu forcé;
Agathe, Belise et Colette
Font ensemble mon ABC.

Dans une plus belle science
L'esprit ne peut être exercé :
C'est Amour, Bonheur et Constance
Qu'on apprend dans mon ABC.

Vous, messieurs de l'académie,
Tout faux orgueil à part laissé,
Ne vous prendrait-il point envie
De vous remettre à l'ABC?

COUPLETS SUR M. DEVEAU.

Air de la Camargo.

Si monsieur Deveau
Était un peu beau,
Que monsieur de Beauveau
Fût un peu moins beau;
Ce monsieur Deveau
Serait un Beauveau,
Et monsieur de Beauveau
Ne serait qu'un veau.

Si le frère
De ma mère
Par hasard eût été veau,
Ses parentes
Et mes tantes
Seraient un troupeau
De nymphes Io.

Hélas! s'il était veau,
Ce valeureux Beauveau
Que toute sa famille redoute,
Je me doute
Que la croûte
D'un grand godiveau
Serait son tombeau.

RÉPONSE IMPROMPTU

A UNE PLAISANTERIE SUR LE MÊME AIR QUE LA MÈRE DE L'AUTEUR AVAIT FAITE CONTRE LUI.

AIR : Je chercherai mon Ismène.

De votre satire amère
Je ne suis pas fort surpris,
De votre gloire légère
Je ne suis pas fort épris;
Et puis, et puis,
Beaucoup de vos vers, ma mère,
Ne sont que vos petits-fils.

A MADAME DE B***,

A QUI L'ON AVAIT DONNÉ SIX DOUZAINES DE PAIRES DE GANTS POUR SES ÉTRENNES.

AIR de Joconde.

Fille du ciel, au maintien doux,
A la noble apparence,
Tout ce qui nous touche est en vous
Grace, esprit, innocence;
Pour qui voit tous vos traits charmans
Vous êtes une Astrée;
Mais pour qui verrait tous vos gants
Vous seriez Briarée.

AIR : Monsieur le prevôt des marchands.

Sur le phénix tous les savans
Sont en débats depuis long-temps,
Savoir s'il est mâle ou femelle :
Les juges les plus clairvoyans
N'ont pu décider la querelle,
Et vous seule en aurez les gants.

Vit-on quelqu'un chez nos aïeux
Plaire à l'esprit autant qu'aux yeux,
Montrer une sagesse aimable,
Une raison mûre au printemps,
Un cœur tendre, mais imprenable?
Non, vous seule en aurez les gants.

Où rencontrer une beauté
Sans défaut et sans vanité,
Vertu sous les grâces cachée,
Esprit caché sous le bon sens?
Salomon en vain l'a cherchée,
Et vous seule en avez les gants.

CHANSON.

AIR : Dans ces désertes campagnes.

On dit qu'amour pour mon âge
A moins d'attraits que ce danger :
On le dit ; mais ce langage

Trouble mon cœur sans le changer.
Ces discours, dans vingt ans même,
Seraient encore superflus;
On est jeune tant qu'on aime;
On est vieux dès qu'on n'aime plus.

LES TROIS JOURS DE LA VIE,

HIER, AUJOURD'HUI ET DEMAIN.

AIR : Je n'ai pour toute maison.

Toujours ma condition
En expirant est de renaître,
Et pour me donner mon nom,
On attend que je cesse d'être :
Mon successeur est aujourd'hui,
Hier je m'appelais comme lui;
Mais à son tour il est certain
Qu'il portera mon nom demain.

Du temps qui vient et qui fuit
Je coupe l'intervalle immense;
Pour moi le passé finit,
Et par moi l'avenir commence :
Malheureux mortel, saisis-moi,
De tes jours je suis seul à toi;
Hier n'est plus rien à tes yeux,
Et demain ne vaut guère mieux.

Demain est un jour qui fuit,
Lorsque nous croyons qu'il s'avance;
Au milieu de chaque nuit
Il perd son nom dès sa naissance:
Dès qu'on croit s'assurer de lui,
On trouve que c'est aujourd'hui;
Jamais encore aucun humain
N'a pu voir arriver demain [1].

CHANSON POUR MADAME ***.

Air de Gabrielle de Vergy.

Lorsque je me plains de ma chaîne,
Conviens que j'en ai bien sujet:
En vain je te choisis pour reine,
Tu me refuses pour sujet:
Plus tu vois mon ardeur extrême,
Plus ton air est indifférent;
Et je vois trop bien que je t'aime!
Comme les gueux aiment l'argent.

[1] Ce couplet est de Piron.

RONDE

CHANTÉE EN ALLEMAGNE, CHEZ LE PRINCE HENRI,

A LA FÊTE D'UNE FRANÇOISE.

AIR : Adieu donc, dame Françoise.

Trouvez bon, dame Françoise,
Que pour vous tout s'mette en train;
Si not' joie a peu de frein,
N'allez pas nous chercher noise;
Songez que pour ce séjour
Ce jour-ci c'est un biau jour,
Et qu'la fête à dam' Françoise (*bis.*)
Est la fête à not' amour.

Oui, j'l'aimons c'te dam' Françoise,
Quoique j'somm' tous Allemands,
All' n'entend nos complimens
Plus ni moins qu'une Iroquoise;
J'n'avons pas non plus l'pouvoir
De comprend' tout son savoir;
Mais la mine à dam' Françoise (*bis.*)
Parle à tout c'qui peut la voir.

L'on prétend que dam' Françoise
Est méchant' pour les méchans;
Mais aussi qu'pour les bonn' gens
Tout bon'ment all' s'apprivoise;

All' distingue ben à propos
Les cœurs vrais et les cœurs faux,
Et l'on trouve à dam' Françoise (*bis.*)
Plus d'esprit qu'son corps n'est gros.

Ne dit-on pas, dam' Françoise,
Que j'n'avons des yeux qu'pour vous?
C'est vous qu'en a pour nous tous,
Puisqu'ils sont grands d'une toise :
Dam' faut qu'un trou n' soit pas p'tit
Pour passer tout vot' esprit;
Car tout c' que dit dam' Françoise (*bis.*)
Dans ses yeux est en écrit.

COUPLETS

POUR MADAME ET MADEMOISELLE DE G***, MÈRE ET FILLE, DAMES SUÉDOISES.

AIR : Que ne suis-je encore un enfant!

De la tige et du rejeton
La différence est peu de chose;
La fille est le tendre bouton,
La mère est la brillante rose.

Trop ému pour bien décider,
Je vois leurs charmes sans comprendre
Comment l'une en a pu garder
Autant que l'autre en a su prendre.

Rivales au cœur généreux,
Le bel exemple que le vôtre!
En préférant l'une des deux,
L'on est certain de plaire à l'autre.

MON RÊVE.

AIR : Avec les jeux dans le village.

Jeune Iris, pourriez-vous bien croire,
Ah! que n'est-ce la vérité!
Ce que tous deux dans l'ombre noire,
Tour à tour nous avons été?
Morphée, en fermant ma paupière,
Fit de moi l'acier le plus doux;
D'aimant vous étiez une pierre,
Et vous m'entraîniez après vous.

Ce dieu, par un doux stratagème,
De cet aimant fit un écho;
J'étais couplet; je disais, J'aime,
Et vous me répétiez ce mot.
Par un caprice plus insigne
Il me rendit petit poisson;
A mes yeux vous parûtes ligne,
Et je mordis à l'hameçon.

Morphée, à ma prière,
M'ayant fait voyager par eau,
Vous devîntes une rivière,

Et je vous fis porter bateau.
Le froid prit, vous voilà de glace;
Pour tirer parti de ce tour,
Sur deux semelles je pris place,
Et je patinais tout le jour.

Pour dernière métamorphose,
Devenu nectar des plus doux,
J'étais dans un vase de rose,
Iris, et je coulais pour vous.
Une goutte sur vous s'attache,
Vous étiez alors tout satin;
A mon réveil, j'ai vu la tache,
Mais j'ai cherché l'étoffe en vain.

LA BERGÈRE.

AIR du mot pour rire.

Dans de riches appartemens
On a vingt meubles différens,
Un seul m'est nécessaire.
Mieux qu'avec un sopha doré
Mon petit réduit est paré
D'une simple bergère.

L'étoffe en est d'un blanc satin;
Elle a de la fleur du matin
La fraîcheur printanière.
Le lustre en est aussi parfait

Que le même jour que j'ai fait
L'essai de ma bergère.

Dans des contours bien arrondis,
Entre deux coussins rebondis,
Mon bonheur se resserre;
J'aime à m'y sentir à l'étroit,
Et chaudement, quand il fait froid,
Je suis dans ma bergère.

Le jour, la nuit, sans embarras,
Joyeux, je goûte dans ses bras,
Un repos salutaire.
Avec délice je m'étends :
Ah! quel plaisir quand je me sens
Au fond de ma bergère!

Je n'en sors qu'avec des regrets;
Souvent j'y rentre, et j'y voudrais
Rester ma vie entière.
Je lui sais plus d'un amateur,
Mais c'est moi seul qui par bonheur
Me sers de ma bergère.

LES ON DIT.

AIR : Mon père était pot.

Voulez-vous savoir les on dit
Qui courent sur Thémire?
On dit que parfois son esprit

Paraît être en délire.
Quoi! de bonne foi!
Oui; mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que sa déraison,
Fussiez-vous Caton,
Aurait l'art de vous plaire.

On dit que le trop de bon sens
Jamais ne la tourmente;
On dit même qu'un grain d'encens
La ravit et l'enchante.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais croyez-moi,
Elle sait si bien faire,
Que même les dieux
Descendraient des cieux
Pour l'encenser sur terre.

Vous donne-t-elle un rendez-vous
De plaisir ou d'affaire,
On dit qu'oublier l'heure et vous
Pour elle c'est misère.
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais croyez-moi,
Se revoit-on près d'elle,
Adieu tous les torts,
Le temps même alors
S'enfuit à tire-d'aile.

Sans l'égoïsme rien n'est bon,
C'est là sa loi suprême:
Aussi s'aime-t-elle, dit-on,

D'une tendresse extrême :
Quoi! de bonne foi?
Oui; mais croyez-moi,
Laissons-lui son système;
Peut-on la blâmer
De savoir aimer
Ce que tout le monde aime?

LE BOUDOIR.

AIR du Vaudeville de la Rosière.

Thémire un jour dans son boudoir
Avec un disciple d'Apelle
S'explique ainsi sur son vouloir :
Mon cher artiste, lui dit-elle,
Rendez-moi ce séjour charmant;
Mais ne m'y faites point d'enfant.

Votre désir devient ma loi,
Lui répond poliment l'artiste;
Mais que va-t-on dire de moi?
Ah! rien que d'y songer m'attriste :
L'on doutera de mon talent
Si je ne vous fais pas d'enfant.

A quoi servent donc les boudoirs,
Si d'amour il n'est point de traces?
C'est changer en sombres manoirs
Des temples parés pour les graces :

Un boudoir fut dans tous les temps
Bien propre à faire des enfans.

N'insistez pas pour vos pinceaux,
Artiste qui voulez séduire;
Vous aurez toujours pour rivaux
La taille et les yeux de Thémire;
Il lui suffira de vouloir,
L'amour naîtra dans son boudoir.

LE SINGE ET L'AMOUR.

Nimphes, défiez vous d'une belle apparence.

Marillier inv.t *Dupréel sculp.t*

FABLE

IMITÉE DE L'ITALIEN.

LE SINGE ET L'AMOUR.

Un vieux singe ridé, monstre de corps et d'ame,
Avait vu quelquefois, dans l'ombre des forêts,
Le dieu d'amour lancer ses traits
Sur quelques jeunes cœurs rebelles à sa flamme.
L'animal veut avoir son tour,
Se flattant de tirer aussi droit que l'Amour.
Un jour que, sans soins, sans alarmes,
Cet enfant désarmé dormait nu sur des fleurs,
Le drôle en tapinois s'en va prendre les armes
Et tous les attributs de l'ennemi des cœurs;
Mais il n'en prit pas tous les charmes;
Il entoure son front du céleste bandeau;
Son dos noir est couvert de la trousse dorée,
D'une main il tient l'arc, de l'autre le flambeau;
Semblable, à son avis, au fils de Cythérée,
Excepté qu'il se croit plus beau.
Le monstre ainsi paré, fièrement se promène,
Comme un sot qui viendrait d'entrer en dignité.
Dans sa marche il arrive au bord d'une fontaine,
Et s'y mire avec volupté.
Est-ce-moi, disait-il, je ne le crois qu'à peine,
Je n'avais pas encore si bien vu ma beauté;

Je suis le dieu d'amour; cet autre si vanté
Ne serait près de moi que le dieu de la haine.
Il se plaindra du vol, mais on n'en croira rien
En voyant à quel point tout ceci me va bien.
Puis il tourne ses pas vers un bois solitaire,
Et s'y met à l'affût comme aurait fait l'Amour,
Imitant son maintien, ses ruses, son mystère,
Comme lui craignant le grand jour,
Car le grand jour sert mal quiconque veut mal faire.
A peine est-il posté, qu'il voit à quelques pas
Venir une beauté comme l'on n'en voit guère,
Une beauté qu'ennuyaient ses appas,
Une beauté qui s'affligeait de plaire,
Et qui ne trouvait d'agrémens
Qu'à faire une foule d'amans.
Tous les traits s'émoussaient contre ce cœur revêche.
Amour l'avait souvent guettée en cet endroit,
Mais en vain; l'autre Amour vous apprête une flèche,
Et la perce aussitôt d'un coup de maladroit:
Tant l'aveugle hasard souvent fait tirer droit!
Voilà notre belle enflammée
D'un feu qu'on ne connaît que quand on l'a senti,
Et qui, tout à la fois interdite et charmée,
Cherche des yeux la main d'où le trait est parti.
L'Amour depuis long-temps observait la méprise;
Il en a ri d'abord, mais il s'indigne enfin.
Sur le masque insolent il s'élance soudain,
Et le dépouille aux yeux de l'amante surprise,
Qui, tirée à la fin d'erreur,
Dans l'un d'eux voit son maître, et dans l'autre un voleur.
Nymphes, défiez-vous d'une belle apparence.
En tout pays, et même en France.

Si j'ai pour lecteur un amant,
Il doit trouver encore un sens en cette fable :
Un amour imposteur peut séduire un moment;
Mais le cœur détrompé revient au véritable.

LES DEUX PINÇONS,

FABLE.

Certain petit pinçon, né natif de sa cage,
Du mieux qu'il pouvait, consolait
Un de ses pareils, d'un autre âge,
Que l'on avait pris au filet,
Et logé depuis peu sous le même grillage.
Mon père, je vous plains, disait le jeune oiseau;
Mais de tant de regrets je ne vois pas la cause :
Manque-t-il ici quelque chose?
Ne nous donne-t-on pas notre millet, notre eau,
Et le matin du sucre, et le soir du gâteau?
La fille du logis nous aime;
On en juge à ses petits soins.
Essayez de l'aimer de même :
Alors qu'on aime, on souffre moins.
Je sais, moi, qu'elle ne désire
Rien tant qu'adoucir votre ennui;
Elle vous parle, parlez-lui.
De nos maux, la crainte est le pire;
Toute fille a d'ailleurs un ramage si doux
Qu'on la prendrait pour un de nous,
Et c'est comme une sœur à qui l'on peut tout dire.
Celle-ci prend soin de m'instruire,

Et, grace à ses leçons, sans avoir voyagé,
Vous n'imaginez pas la science que j'ai.
Dès que j'ai sur mes flancs senti battre mes ailes,
Voilà que le désir me prend
De fuir vers ces forêts que vous dites si belles,
Et qui doivent prêter leurs ombres maternelles
A mille et mille oiseaux dont je me crois parent.
Je fis ma confidence à ma seconde mère,
Qui me répondit en pleurant :
Pauvre petit ami, quoi! vous prétendez faire,
Dans les airs, le métier de chevalier errant!
Je sens, lui dis-je, en moi quelque chose de grand,
Qui n'annonce rien moins qu'un pinçon ordinaire;
Je veux tenter fortune et m'abandonne au sort.
Des pinçons mes aïeux je veux voir la patrie :
On se plaît au berceau de ceux de qui l'on sort.
Pauvre petit ami, dit encor mon amie,
Vous allez en terre ennemie,
Hélas! pour y trouver la mort.
Connaissez mieux les bois, la paix en est bannie :
Le plus fort y domine et le plus faible a tort :
Et que peut espérer un pinçon, je vous prie,
Dans le domaine du plus fort?
Ces discours, j'en rougis, ont vaincu mon courage,
Et j'ai fait, non sans quelque effort,
Vœu de clôture dans ma cage.
En effet, dans vos bois on ne vit qu'à demi;
Là, jamais de nos ans la trame n'est complète,
Et la race pinçonne, à l'escrime peu faite,
A toute heure y rencontre un nouvel ennemi.
Vers minuit sous la feuille êtes-vous endormi,
Gare le chat-huant, et gare la belette;
Au lever du soleil l'oiseleur a son tour;

Si vous vous éloignez des piéges qu'il vous dresse,
Un chasseur vient sur vous éprouver son adresse;
Au chasseur échappé, vous trouvez le vautour....
Toujours fuir! à ce prix la vie est par trop chère.
Mais c'est peu du péril auprès de la misère :
Tantôt la soif, tantôt la faim;
Point d'eau dans les chaleurs; en hiver point de grain;
Et puis le grand air est malsain,
A ce que dit mademoiselle,
On change de climat du soir au lendemain,
Samedi l'on brûlait, et dimanche l'on gêle....
Dites si l'on m'a fait un rapport infidèle;
Et croyez-vous, d'après cela,
Qu'on soit plus mal ici que là?
Mais vous restez muet; répondez donc, mon maître.
Ami, dit le captif encor plus attristé,
Sois heureux puisque tu peux l'être
Dans la prison qui t'a vu naître;
Moi, j'ai connu la liberté.

LE RAT BIBLIOTHÉCAIRE,

FABLE.

Qu'on dise, si l'on veut, que les rats sont des bêtes;
Pour moi, mille raisons me les font estimer;
Mille femmes d'esprit en logent dans leurs têtes;
Et certes, ce commerce est bien propre à former.
Timides commensaux dont la plupart des hommes
Font rarement assez de cas,
Ils n'en pensent pas moins, quoiqu'ils ne parlent pas.

Différens en ce point de tous tant que nous sommes,
Que dis-je! ils ont du goût pour les arts libéraux,
Et dans plus d'un grenier se trouvent des musées
A l'usage des rats amateurs de tableaux;
Ils tiennent aussi des lycées,
Où plus d'un critique mordant
A plus d'un pauvre auteur donne des coups de dent.
Plusieurs d'entre eux, vrais petits gnomes,
S'exercent sous la terre au métier des mineurs;
D'autres, dans les donjons, rusés observateurs,
Se donnent des airs d'astronomes.
Ils ont, ainsi que nous, des savans de tous rangs,
Ainsi que nous encore ils ont des ignorans;
Bref, en petits formats ce sont nos seconds tomes.

Mais je veux parler dans mes vers
Du premier rat de l'univers.
C'était Grignot, l'honneur de la nation grise;
Le monde entier voyait Grignot avec surprise;
Tous les siens étaient fiers d'un aussi docte rat;
Rat de ville ou des champs, ou de cave, ou d'église,
Pas un seul, Dieu merci, qui ne le vénérât;
Tous en pèlerinage arrivaient d'une lieue
Pour baiser le bout de sa queue;
Rates et rats de tous pays
Envoyaient leurs enfans en foule à son école,
Comme si c'eût été Pic de la Mirandole
En fourrure gris de souris.
De lui toute sa classe est enthousiasmée;
Les autres professeurs de lui sont tous jaloux;
On voit que c'est comme chez nous;
Mais qu'importe à la renommée?
Son favori craint peu les envieux.

Et quand ils seraient une armée,
Ne sont-ils pas à terre, et lui parmi les dieux?

C'est assez discourir, venons à notre affaire:
Ratapolis voulait un bibliothécaire.
Pour soigner un dépôt trop long-temps négligé.
Le rat qu'auparavant on en avait chargé,
Faute de savoir lire, avait eu son congé,
Chose que parmi nous souvent on devrait faire.
Notre docteur, nommé par acclamation,
Entre aussitôt en fonction.
Aux plus petits détails il donne un soin extrême :
Point d'objet qui par lui ne soit coté, noté,
Et de sa pate étiqueté :
Car le docteur a pour système,
Qu'un bon chef doit tout voir, tout faire par soi-même.

Il rassemble d'abord les mémoires des rats,
Pour servir à quiconque écrira leurs histoires,
Et puis les manuscrits des chats,
Comme pièces contradictoires;
Il sauve, non sans peine, un gros tas de journaux,
Gardés dans le dessein d'allumer des fourneaux,
Et des ballots d'écrits que nos savans ignorent,
Et mille poëmes charmans,
Et cent mille jolis romans
Que nous ne lisons point, mais que les rats dévorent;
Et les bons mots de Psicarpax,
Et la morale de Rapax;
Et surtout le récit de ce fameux voyage,
Que jadis un rat en bas âge,
A l'exemple d'Hannon, entreprit le premier,
Lorsqu'il osa franchir l'Apennin, le Caucase,

Et prouver, trotinant du Tibre jusqu'au Phase,
Que les rats ont aussi leur petit Tavernier.
Leur nouvelle Odyssée en parle avec emphase;
Car il faut un poëte, et l'on ne peut nier
Que, sans Homère, Ulysse aurait perdu sa peine,
Comme le souriceau sans le bon La Fontaine.

Au milieu de tant de trésors,
Que fit le bibliothécaire?
Il en fit des extraits; mais sa façon d'extraire
Nourrissait un peu moins son esprit que son corps;
Et ce grand amas de science
Passa dans l'estomac non dans l'intelligence.
Or savez-vous, messieurs, ce qu'il en arriva?
Il en creva.

Petits esprits, ce que je viens de dire,
C'est bien pour vous que je l'ai dit:
Ce n'est pas assez de tout lire,
Il faut digérer ce qu'on lit.

TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE

Otium divos.

Environné d'écueils dans l'horreur des ténèbres,
Quand le navire cède à la fureur des flots ;
Le nocher vers les dieux pousse des cris funèbres,
Et leur demande le repos.

Le Thrace belliqueux et le Mède sauvage
Demandent le repos au milieu des combats ;
Nous le demandons tous ; mais de tout l'or du Tage
En vain on le paîrait, il ne s'achète pas.

Le riche tourmenté de secrètes alarmes,
Sous ses lambris dorés n'a pas un jour serein :
Et la crainte, au travers des faisceaux et des armes,
Vient saisir le tyran dans son palais d'airain.

Au sage les trésors ne sont pas nécessaires ;
Content de posséder la paix et la santé,
Il vit dans ses foyers comme ont vécu ses pères,
Modeste imitateur de leur simplicité.

Pourquoi ces longs projets dans cette courte vie ?
Nous n'avons qu'un instant, hâtons-nous d'en jouir.
Malheur à l'insensé qui fuit de sa patrie !
Il trouvera partout celui qu'il cherche à fuir.

Pour trop fidèle escorte en ses tristes voyages
Il traînera l'ennui par cent pays divers :

Aussi prompt que le vent qui chasse les nuages,
L'ennui le poursuivra sur les plaines des mers.

Aux soins de l'avenir l'esprit ne peut suffire;
Recevons chaque jour comme un nouveau bienfait;
Qu'à nos maux la gaîté mêle son doux sourire:
Il ne faut pas compter sur un bonheur parfait.

La mort trancha trop tôt les beaux destins d'Achille:
Tithon dans les regrets vit prolonger les siens;
Et peut-être, Grosphus, que la Parque me file
Des jours plus heureux que les tiens.

Le hasard, la nature et les arts t'obéissent:
Tes coursiers en Élide ont remporté le prix;
Dans les prés de Sicile, au loin tes bœufs mugissent,
Et Tyr a pris le soin de teindre tes habits.

Moi, je reçus du ciel un moins riche héritage:
Mais les Grecs m'ont transmis leur lyre avec leurs chants;
Et, satisfait de mon partage,
Je sais rire des sots et me passer des grands.

TRADUCTION

DE L'ANTHOLOGIE.

Vénus frappait l'Amour; je demandai pourquoi.
—Il a perdu ses traits, dit Vénus en colère.
—Ces traits, dis-je à l'Amour, qui les a pris?—Glicère.
—Comment? Elle m'a dit: Amour, donne-les-moi;
Et j'ai cru les rendre à ma mère.

TRADUCTION LIBRE

DE L'ODE D'HORACE

Rectius vives, Licini.

Entre les deux excès la raison cherche un point ;
Le nocher craint l'écueil aussi bien que l'orage.
Sans risque en pleine mer on ne s'élève point,
Et sans risque on ne peut s'approcher du rivage.

Heureux qui sait priser la médiocrité,
Et qui, du seul vrai bien satisfait pour la vie,
Loin à la fois du faste et de la pauvreté,
N'excitera jamais la pitié ni l'envie !

Le vent aime à briser le chêne audacieux ;
C'est au sommet des monts que frappe le tonnerre,
Et ces superbes tours qui menacent les cieux
Avec plus de fracas s'écrouleront sur terre.

Le sage, qui prévoit le retour du destin,
Espère aux jours de deuil, et tremble aux jours de fête.
Il sait que rien n'est stable, et que la même main
Forme et dissipe la tempête.

Souvent les dons du ciel suivent de près ses coups :
A qui pleure aujourd'hui demain il peut sourire.
Phébus laisse aux neuf Sœurs enchaîner son courroux
Et détendre son arc pour remonter sa lyre.

Montre donc un front calme au sort trop rigoureux ;
Pour qui souffre avec force il se rend plus traitable :
Mais devenu prudent en devenant heureux,
Songe à te défier d'un vent trop favorable.

TRADUCTION

DE L'ANTHOLOGIE.

D'une blanche teinture Iris en vain se teint,
Elle perd à la fois sa teinture et son teint.

IMITATION

D'HORACE.

Le bonheur est partout ; avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu :
Dans l'ame tranquille du sage,
Il habite avec la vertu.

L'homme vraiment heureux pourra l'être sans cesse ;
Aux caprices du sort il conforme son goût ;
Il souffre la misère, use de la richesse,
Et sait autant jouir que se passer de tout.

Il craint moins la mort que le crime,
Il aime sa patrie, il chérit ses amis ;
Et s'il leur faut une victime,
Le sacrifice est prêt, la gloire en est le prix.

IMITATION

D'UN MORCEAU DE CLAUDIEN.

Heureux qui, dans son champ demeurant à l'écart,
Sans crainte, sans désirs, sans éclat, sans envie,
Dans l'uniformité passa toute sa vie,
Et que le même toit vit enfant et vieillard!

Jadis il a bondi sur ce même rivage
Où son corps épuisé se repose aujourd'hui;
Il folâtrait, dans son jeune âge,
Sur ce même bâton qui devient son appui.

Non loin de sa demeure est une forêt sombre,
Dont avec sa jeunesse il vit croître le plant;
Et ce chêne touffu qui lui prête son ombre
Dans ses jeunes mains fut un gland.

A son char vagabond la Fortune légère
Ne le tint jamais enchaîné:
De climats en climats il ne s'est point traîné
Pour chercher le bonheur et trouver la misère.

Son verger pour sa table offre d'assez bon fruit;
Il trouve assez de goût à l'eau de sa fontaine;
Et même à la ville prochaine
La curiosité ne l'a jamais conduit.

L'ouvrage et le repos remplissent ses journées;
De l'histoire de Rome il ne s'informe pas;

Et, pour supputer les années,
Il compte les moissons, et non les consulats.

Par les tributs divers que la saison lui donne,
Sans le secours d'un livre, il divise les ans :
Aux fleurs il connaît le printemps,
Et les fruits lui marquent l'automne.

IMITATION DU DANTE,

AU CHANT DIX-SEPTIÈME DE SON PARADIS [1].

Il te faudra quitter ce qui t'est le plus cher,
Prélude rigoureux par où l'exil commence,
Lorsque de sa victime il fait un trait qu'il lance
Loin des murs paternels avec son arc de fer.

Tu connaîtras alors quelle saveur amère
Porte un pain que d'un autre il nous faut obtenir;
Et qu'il n'est point de roc si pénible à franchir
Que le seuil orgueilleux d'une porte étrangère.

Là, des hommes sans ame, et sans honte et sans mœurs,
Doubleront ton supplice; et leur horde ennemie,
S'indignant des secours offerts à tes malheurs,
Tournera contre toi tous les dards de l'envie.

Au milieu de tes maux console-toi pourtant :
Ton destin est cruel, mais leur sort sera pire;
L'envie est moins funeste à celui qui l'inspire
Qu'à celui qui la sent.

[1] Le Dante rencontre son père Caccia Guida, qui lui prédit ses malheurs.

PROLOGUE

DU CINQUIÈME CHANT DE PALINGÈNE.

Je ne désire point les trésors que le Tage
Roule dans ses flots jaunissans,
Ni l'or des monarques persans,
Ni les perles qu'on cherche à l'indien rivage;
J'aimerais encor moins à vaincre l'univers,
A voir cent nations captives dans mes fers:
Tant d'honneur n'est pas plus mon vœu que mon partage.
Fortune, quel prix ont tes dons?
Des vertus sont-ils le vrai signe?
Je les vois dispensés aux méchans comme aux bons,
Et souvent le plus grand est aussi le moins digne.
Il est un autre bien que je demande aux cieux,
Un bien que ni le sot ni le pervers n'estime :
C'est la vérité, don sublime,
Qui rend ses droits à l'homme et l'approche des dieux.
Maître du ciel, dis-moi pourquoi cet avantage
A tous est interdit, au moins à presque tous?
En cent lieux tu te plais à montrer parmi nous
Des prodiges d'esprit, de beauté, de courage;
Pourquoi dans aucun lieu ne fais-tu naître un sage?
Trouves-tu plus de gloire à régner sur des fous?
Plus les sujets sont grands et plus noble est l'empire:
Crains, en nous abaissant, d'avilir ton emploi.
Au lieu d'hommes tu veux des bêtes à conduire;
Même un simple mortel n'oserait, sans délire,
Choisir d'être un vil pâtre au lieu d'être un grand roi.

Peut-être aussi que notre vie
Pour le ciel est un jeu qu'il prend plaisir à voir;
Peut-être que, sans le savoir,
Aux dieux le genre humain donne la comédie,
Et que, du matin jusqu'au soir,
On s'amuse là-haut de tous tant que nous sommes,
Comme ici-bas d'un singe on voit rire les hommes.
Et que peuvent-ils voir de plus divertissant
Que cette pauvre espèce humaine,
Et sa science aveugle, et son audace vaine,
Ses projets insensés, son orgueil impuissant?
Tantôt c'est un héros qui paraît sur la scène;
Tantôt quelque docteur les fait rire en passant;
L'un croit égaler leur puissance,
L'autre croit avoir leur science :
Chacun veut de l'encens et des autels comme eux :
L'homme, je le répète, est le singe des dieux.
Mais non, je vous offense, êtres purs et célestes,
Vous ne vous plaisez point à des jeux si funestes;
Votre éternel partage est la félicité;
Du malheur des humains vous n'avez point affaire.
Ah! si de ce beau lieu, par vous seuls habité,
Vous tournez vos regards sur cette obscure terre,
Versez dans mon esprit un rayon de lumière
Qui me laisse entrevoir l'auguste vérité.
Dans ce séjour de mort montrez-moi l'art de vivre;
Faites que je ne prenne point
La route qu'il faut fuir pour celle qu'il faut suivre;
Et si vers le bonheur on peut tendre ici bas,
Du haut des cieux guidez mes pas.

TRADUCTION

DE MARTIAL.

Tu veux l'épouser, et lui non :
Vous avez tous les deux raison.

TRADUCTION

DE L'HIPPOLYTE DE SÉNÈQUE,

CHOEUR DU QUATRIÈME ACTE.

Quantos casus humana rotant, etc.

O combien de hasards dans cette vie humaine!
Mais la haute fortune est bien plus incertaine;
Le pauvre est moins troublé dans son obscurité,
Et sous son humble toit vieillit en sûreté.
Les sapins orgueilleux qui percent les nuages
Sur leur tête chenue attirent mille outrages,
Et les tyrans des airs, les humides autans,
Les aquilons glacés l'assiégent en tout temps;
Mais l'herbe qui fleurit au vallon solitaire
A moins à redouter de cette horrible guerre
Que l'Athos et l'Ida, dont le maître des cieux
Semble vouloir briser le front audacieux.
Il n'a point des géans oublié l'insolence,
A tout ce qui s'élève il étend sa vengeance;
Renversant les palais, épargnant les vergers,

Il tonne sur les rois, et non sur les bergers.
Le temps nous trompe tous; sur ses ailes légères
Il nous porte à la fois nos biens et nos misères;
Ainsi, quittant les morts, et revoyant le jour,
Thésée en cet instant déplore son retour,
Et la sombre fureur où son ame s'égare,
Lui fait dans ses foyers retrouver le Tartare.

TRADUCTION

D'UNE STANCE DE L'ARIOSTE.

On hait la feinte, et c'est avec raison :
D'un mauvais cœur c'est l'indice ordinaire;
Mais convenez qu'en mainte occasion
Au genre humain elle fut salutaire :
La bonne foi n'est pas sans embarras;
On n'y voit point assez clair dans la vie
Pour distinguer l'amitié de l'envie,
Et l'on rencontre un piége à chaque pas.

TRADUCTION DE SANNAZAR.

Dùm parit, et longas, etc.

Nise touche à son terme, et, pendant ses longs cris,
En double faction l'Olympe se divise;
Les Graces veulent voir une seconde Nise,
Les Muses font des vœux pour que Nise ait un fils;

Les Muses ont Minerve, et les Graces Cypris;
Mars tient pour son amante, Apollon pour Minerve,
Et, sans se déclarer, Jupiter les observe.
Mais l'Amour menaçant paraît au milieu d'eux :
Tous ont senti ses traits, tous redoutent ses ruses;
Il les met tous d'accord, et le maître des dieux,
Souriant à l'Amour, fait éloigner les Muses :
Nise alors devient mère, et la douce Vénus
Ajoute à son cortége une grace de plus.

TRADUCTION

DE MARTIAL.

Ami, si tu n'as rien, n'attends rien de personne :
Les riches sont ici les gueux à qui l'on donne.

TRADUCTION

D'UN PASSAGE DE SÉNÈQUE LE TRAGIQUE,

DANS LES TROYENNES.

Quand on souffre, on se plaît à voir souffrir les autres;
Lorsque mille soupirs viennent s'unir aux nôtres,
La douleur est moins vive au fond de notre cœur;
L'infortuné s'irrite à l'aspect du bonheur;
Il frémit en pensant que le ciel qui l'opprime
Entre tous les humains l'a choisi pour victime.

Qu'il ait des compagnons, il n'a plus de courroux :
Et chacun souffre moins dans le malheur de tous;
Le pauvre, loin du riche, aurait plus de constance;
Et s'il ne fallait pas, au sein de l'indigence,
Que d'un faste insultant ses yeux fussent témoins,
Sans voir finir sa peine, il s'affligerait moins.

TRADUCTION

DU MIROIR DE VÉNUS.

Vénus, prends ce miroir; que ta grace immortelle
S'y contemple à jamais; moi, je ne m'en sers plus :
Pour Laïs qui vieillit sa glace est trop fidèle;
J'y vois ce que je suis, et non ce que je fus.

TRADUCTION DE SANNAZAR,

SUR UN SABLIER QU'UN AMANT, EN MOURANT, AVAIT ORDONNÉ QU'ON REMPLÎT DE SES CENDRES.

Vois ce cristal rempli d'une poudre mobile,
Du temps qui vient et fuit indicateur agile;
Il renferme Damon qui brûla pour Mirrha.
Dans ce vase il voulut que l'on gardât sa cendre,
Pour montrer à qui la verra
Qu'un amant au repos ne doit jamais s'attendre.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE

Solvitur acris hiems.

Le printemps vient briser les chaînes de l'hiver;
Il rend l'herbe à nos prés, à nos bois le feuillage,
Et nos vaisseaux, long-temps oisifs sur le rivage,
A l'aide du levier sont rendus à la mer :
Je vois de nos troupeaux les étables ouvertes;
Je vois de nos bergers les cabanes désertes;
La pureté du ciel et la douceur de l'air
Ramènent les amours, les chansons et la danse.
Aux rayons de Phébé, les Graces en cadence
Foulent d'un pied léger l'herbe de nos coteaux;
Des nymphes d'alentour j'entends les voix touchantes;
Vulcain même y répond de ses forges brûlantes,
Et semble à leur concert accorder ses marteaux.
Aux fêtes, aux plaisirs, bergers, qu'on se prépare :
Entrelacez le myrte, et mêlez-y les fleurs
Dont la terre amollie à chaque instant se pare;
Pour chanter, pour danser unissez-vous en chœurs;
Au fond des bois sacrés qu'un saint zèle vous guide;
Faune aime à s'égarer dans l'ombre de nos bois ;
Sur son rustique autel immolez, à son choix,
Le chevreau bondissant ou la brebis timide.
Hâtez-vous de jouir des jours qui sont à vous;
Hélas ! la pâle Mort frappe des mêmes coups
Et les palais dorés et les pauvres chaumières.
Nous projetons beaucoup, mais nous ne vivons guères;
Les mânes et leur dieu sont déja près de nous;

Chaque pas nous conduit à leurs demeures sombres :
Que deviendront alors les graces, la beauté,
Et de nos gais festins la courte royauté ?
Plus de chants, plus de jeux, plus d'amour chez les ombres.

TRADUCTION

DE L'ANTHOLOGIE.

Léonice et son fils sont beaux comme le jour ;
Mais tous deux n'ont qu'un œil ouvert à la lumière :
Bel enfant, rends le tien à ta charmante mère,
Elle sera Vénus, et toi l'aveugle Amour.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE

Eheu! fugaces, Postume, etc.

Les ans sont un torrent; la vieillesse a des ailes ;
La vie est le chemin qui conduit au trépas.
La piété, soumise à ses lois éternelles,
Les suit sans murmurer, et ne les change pas.

Les sacrifices, les prières
Ne sauraient apaiser le roi des sombres lieux;
Les pleurs qui mouillent nos paupières
N'en font point couler de ses yeux.

Le triple Géryon, l'indomptable Tityе,
De son joug ont senti le poids ;

A tout ce qui jouit du bienfait de la vie
Le souverain des morts imposera des lois.

Aux rois comme aux bergers il fera passer l'onde;
Les vainqueurs porteront ses fers,
Et tous les habitans du monde
Seront habitans des enfers.

Loin du tumulte et du carnage,
En vain cherchons-nous de longs jours;
Loin des vents malfaisans et du bruyant orage,
Nous essayons en vain d'en assurer le cours.

Nous verrons le Cocyte en des plaines arides
Rouler péniblement ses languissantes eaux;
De Sisyphe et des Danaïdes
Nous irons voir les vains travaux.

Tes trésors, ta maison et ta compagne aimée,
Tout deviendra pour toi des objets de regrets;
De tant d'arbres divers dont ta vue est charmée,
Un seul suivra son maître; hélas! c'est le cyprès.

Cet or qu'avec soin tu resserres,
Ton héritier l'attend, qui le dissipera;
Et les plaisirs que tu diffères,
Ton héritier les goûtera.

VERS DE M. DE VOLTAIRE,

SUR LA PIÈCE INTITULÉE LE COEUR.

Certaine dame honnête, et savante et profonde,
Ayant relu dix fois votre traité du Cœur,
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Ah ! sans doute qu'il a le plus grand cœur du monde.
De mon heureux printemps j'ai vu passer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore.
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.
Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres:
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres !
Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires et votre empire ;
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.
Quand Lisette vous dit, Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, et dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'église.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

TRADUCTIONS EN PROSE.

CEIX ET ALCIONE.
C'est donc ainsi que tu reviens à moi!
Marillier inv.
Duprée sculp.

TRADUCTIONS LIBRES

D'OVIDE ET DE SÉNÈQUE.

CÉIX ET ALCIONE,

TRADUCTION D'UNE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Céix, effrayé des prodiges menaçans qui poursuivaient le malheureux Pélée, veut s'adresser aux oracles, recours ordinaire des ames inquiètes. Il se propose d'aller à Claros, car l'impie Phorbas et les Plégiens infestaient le chemin de Delphes.

Avant tout cependant, il confie son dessein à la fidèle Alcione. Aussitôt un froid mortel la saisit, une pâleur livide se répand sur son visage, et ses joues sont inondées de pleurs. Trois fois elle essaie de parler, trois fois sa bouche s'y refuse; et d'une voix entrecoupée de sanglots: Par quel crime, lui dit-elle, ô le plus cher des époux, ai-je perdu ton amour? où sont tes soins accoutumés? Déja tu pourrais vivre loin d'Alcione délaissée! déja le projet d'un long voyage te séduit! déja tu m'aimes mieux absente! Mais il est, je crois, un chemin par terre, pourquoi ne pas le prendre? Je m'affligerais, mais sans frémir, et la terreur au moins ne se mêlerait point à mes regrets. Céix, les flots m'épouvantent, l'aspect de la mort m'attriste; depuis peu j'ai vu des

débris sur le rivage; j'y ai lu des noms écrits sur des tombes vides : ne te fie point imprudemment au pouvoir d'un beau-père qui enchaîne les vents et qui dissipe les orages. Quand les vents déchaînés règnent sur les ondes, rien ne les arrête; ils ravagent la terre et les mers, ils bouleversent les nuages dans les airs, et leurs chocs bruyans allument la foudre dans les cieux : crois-en la fille d'Éole; plus je les connais, plus je les crains. Mais si aucune prière ne peut changer ton dessein, s'il est trop sûr que tu pars, emmène Alcione; notre sort sera commun, je ne craindrai que ce que je souffrirai, et courant les mêmes mers, nous courrons les mêmes dangers. »

Céix, aussi tendre que son épouse, n'est point insensible à de si touchantes prières; mais il ne veut ni exposer Alcione ni renoncer à son dessein. En vain par ses discours il essaie de la tranquilliser; il fallut y joindre une douce promesse à laquelle seule elle se rendit. « Toute absence, dit-il, sera trop longue; mais je te jure, par l'astre à qui je dois le jour, que, si les destins le permettent, avant que la lune ait deux fois parcouru son disque, tu reverras ton époux »

Après avoir ainsi rassuré sa triste épouse, Céix fait lancer à l'eau le vaisseau qui doit le porter. Alcione, à cette vue, frémit de nouveau, comme pressentant l'avenir : elle répand encore des pleurs; elle tient son époux embrassé; elle prononce l'adieu fatal d'une voix mourante, et tombe évanouie.

Déja les matelots, pressés par Céix, ramènent les doubles rames à leur poitrine nerveuse, et fendent les flots d'un mouvement cadencé; Alcione soulève ses paupières humides, et voit Céix, debout sur la poupe recourbée du navire, qui lui tend les bras; elle lui tend les siens: bientôt l'éloignement ne lui permet plus de le reconnaître; mais ses regards suivent toujours le vaisseau qui fuit: déja le bordage est caché derrière l'horizon; mais le pavois flotte encore au haut des mâts, ses yeux ne le quittent point: enfin tout a disparu! Alors, éperdue, elle revient au palais, elle s'approche du lit nuptial: mourante, elle s'y étend; mais ce lit trop vaste, ce palais désert, la rappellent à sa douleur: tout lui parle de Céix, tout lui montre qu'elle est privée de la plus chère moitié d'elle-même.

Cependant le vaisseau s'éloignait de la côte, et l'air commençait à siffler dans les cordages. Le pilote fait rentrer les rames, élever les vergues, et présenter toutes les voiles au vent qui le favorise. Déja l'on était loin de toute terre et presque au milieu du trajet, lorsque tout à coup la mer blanchit sous l'écume des vagues enflées, et le fougueux vent d'orient redouble de violence. Long-temps le pilote crie: Abattez les vergues, serrez les voiles... vains efforts: la tempête s'oppose à ses ordres, et sa voix se perd dans le bruit des flots. Les matelots cependant travaillent d'eux-mêmes; les uns courent aux rames, les autres garnissent le bord, d'autres détachent les voiles; l'un rejette l'eau du navire, un autre abaisse

la vergue ; mais pendant qu'ils s'agitent sans ordre, l'orage augmente, de tous côtés les vents déchaînés se font la guerre et confondent les flots mugissans: le pilote même frémit; il avoue son trouble; et, dans son égarement, il ne sait ce qu'il doit ordonner ou défendre, tant le péril a triomphé de son art. Les cris des hommes, le sifflement des cordages, le choc des vagues, les éclats du tonnerre retentissent à la fois: la mer soulevée semble monter jusqu'au ciel, et perdre ses flots dans les nues abaissées; tantôt elle prend la couleur du sable rougeâtre qu'elle découvre, ou bien elle se montre plus noire que le Styx, et les vagues aplaties blanchissent sous une écume bruyante. Il en est ainsi du vaisseau de Trachine: quelquefois il s'élève et semble du haut des airs planer sur les gouffres de l'Océan; bientôt il retombe environné de montagnes humides, et l'on dirait qu'il implore le ciel du fond des abîmes infernaux. La nef, assaillie par les flots, résonne comme les portes d'une ville sous les coups redoublés du belier. Tel qu'un lion furieux s'élance contre les traits qu'on lui oppose, tel le navire enlevé par les tourbillons semble fondre d'en haut sur les flots amoncelés: déja le pont succombe, déja les membres déjoints ouvrent un passage aux ondes ennemies; les voiles sont trempées; les vagues et la pluie se confondent; de nouvelles nuées s'écoulent en larges torrens; est-ce la mer qui s'élève au ciel? ou le ciel qui se fond dans la mer? Les ténèbres s'augmentent; mais la foudre y brille par intervalles et semble enflammer les eaux:

déja les flots ont rompu les obstacles. Comme autour d'une ville assiégée, un soldat plus terrible que toute une cohorte, après mille efforts, gagne enfin de l'espoir, et, seul entre mille, parvient au haut des murs : ainsi, quand les vagues pressées ont de toutes parts assailli les flancs du navire, une dernière, plus haute, plus impétueuse, s'élance et ne cesse de battre la nef ébranlée qu'elle n'y entre comme d'assaut.

Quelques malheureux essaient encore d'embrasser le mât; les autres sont dans les flots ; tout s'agite comme entre des murs sapés et défendus ; l'art est en défaut, le courage manque; chaque nouvelle vague semble apporter une nouvelle mort. D'un côté ce sont des sanglots, de l'autre un effroi stupide. Celui-ci envie le sort de ceux qu'attend le tombeau ; celui-là invoque les dieux et tend des mains suppliantes vers un ciel qu'il ne voit point : l'un regrette son père, l'autre sa maison, ses enfans ; chacun pense à tout ce qu'il a quitté. Céix n'est touché que d'Alcione ; le nom d'Alcione est seul dans sa bouche ; mais, en la regrettant, il s'applaudit au moins de ce qu'elle est absente. Ses derniers regards voudraient se tourner vers les rives de sa patrie, vers la demeure d'Alcione; mais où la chercher? car la mer bouillonne en tous sens, et l'épaisseur des nuages dérobe l'aspect du ciel et double l'horreur de la nuit. Un nouveau tourbillon fracasse le mât; le gouvernail est brisé ; une vague écumante fond sur le navire comme sur sa proie. Victorieuse, elle s'élève au dessus des autres vagues: comme si l'Athos ou le Pinde, arrachés de

leurs fondemens profonds, étaient lancés dans le gouffre des mers, la nef cède à la masse et aux battemens redoublés, et s'enfonce avec fracas ; des victimes qu'elle renfermait, la plupart descendent avec elle dans l'abîme pour n'être jamais rendues à la lumière ; quelques unes embrassent des éclats de bois fracassés ; Céix lui-même, de cette main qui jadis tenait le sceptre, saisit un débris de son vaisseau. Ainsi porté sur les ondes, il nomme en vain son père et son épouse, mais plus souvent encore sa tendre Alcione; son esprit la voit, sa bouche l'appelle ; son dernier vœu, c'est d'être porté par les flots sous les yeux d'Alcione, et que de fidèles mains le descendent dans la tombe. Toujours nageant, il prononce ce nom chéri autant que les flots permettent à sa bouche de s'ouvrir ; il le fait même encore résonner sous les eaux ; enfin une lame élevée en voûte noire sur la surface des mers se brise sur sa tête et l'engloutit. Le précurseur du jour ne brilla point dans cette fatale nuit, aucun œil ne l'aurait distingué ; et s'il ne put fuir de la voûte des cieux, au moins un nuage épais lui servit de voile.

Cependant la fille d'Éole ignore son infortune; elle compte les nuits, elle se presse d'achever les vêtemens dont elle et Céix doivent se parer au jour desiré d'un retour que l'infortunée se promet en vain. Elle invoque tous les dieux ; mais c'est à Junon surtout qu'elle porte son encens; c'est dans ses temples qu'elle va demander, pour un époux qui n'est plus, qu'il vive, qu'il revienne, qu'il ne préfère aucune

femme à son épouse. Hélas, de tant de vœux, le dernier pouvait seul avoir son effet. La déesse, fatiguée de prières inutiles, veut éloigner de ses autels des mains dévouées aux mânes; et se tournant vers Iris : Fidèle messagère, dit-elle, vole vers la cour tranquille du Sommeil, et dis-lui que, sous l'image de Céix naufragé, il envoie vers Alcione un Songe qui l'instruise de la vérité. » Elle dit; et ceinte de son écharpe nuancée, Iris a déja lancé dans les airs les traces de son arc lumineux jusqu'aux lieux que le dieu du sommeil a choisis pour son séjour.

Près de Cimmérie s'élève un mont solitaire dont les flancs caverneux servent de retraite et de sanctuaire à la pesante divinité. Dans ces cavités inaccessibles aux rayons de l'astre du jour, la terre exhale d'épaisses vapeurs, et ne reçoit que la lueur douteuse du crépuscule; jamais les chants de l'oiseau crêté du matin n'y appellent le jour; ni le chien vigilant, ni l'oie plus inquiète encore, ne troublent le silence de ces lieux. On n'y entend ni le bruit des feuilles, ni les cris des bêtes, ni la voix des hommes; là tout se tait, hormis un faible bras du Léthé qui sort du pied de la roche, et roule sur le gravier avec un murmure assoupissant. Autour de la caverne fleurissent de tranquilles pavots et d'autres plantes sans nombre, dont la Nuit exprime le lait pour répandre le sommeil sur la terre obscurcie; point de portes qui roulent sur des gonds bruyans, point de gardes qui veillent à l'entrée. Au milieu de l'antre, un lit de duvet placé sur des pieds d'ébène est sur-

monté d'un sombre pavillon ; c'est là que le dieu repose ses membres nonchalans : autour de lui sont étendus çà et là, sous diverses formes, tous les Songes divers, aussi nombreux que les épis des moissons, les feuilles des forêts, et les grains de sable des rivages.

La déesse s'avance, écartant de ses mains les Songes qu'elle rencontre; l'éclat de ses vêtemens répand dans la demeure sacrée une lueur inconnue. Le dieu entr'ouvre avec peine ses paupières appesanties; il se soulève et retombe; il se relève encore, et son menton sans appui revient frapper sa poitrine : il se réveille enfin, et, soutenu sur son coude, il demande à la déesse (car il la reconnaît) le sujet de son message. O vous, lui répond-elle, le plus tranquille des dieux, Sommeil, repos des êtres, paix de l'ame, vous devant qui fuit l'inquiétude, vous dont les soins journaliers adoucissent les peines de l'homme et lui rendent les forces pour ses travaux! ordonnez (Junon vous le demande) que le plus ressemblant des Songes aille, sous les traits de Céix, trouver Alcione dans la ville d'Hercule, et lui peigne le naufrage de son époux. Après avoir rempli son ordre, Iris part; elle n'eût pu résister plus long-temps à la vapeur qu'exhalaient ces lieux, et déja le sommeil s'emparait de ses sens. Elle fuit et retourne dans l'Olympe par le cercle qu'elle venait de tracer.

Le père des Songes appelle, dans la foule de ses enfans, Morphée, l'habile imitateur : nul autre ne sait mieux contrefaire les traits, la démarche, les vêtemens, tout, jusqu'au son de la voix et aux dis-

cours même de ceux qu'il représente. Mais celui-là ne prend jamais que des formes humaines; un autre se transforme en quadrupède, en oiseau, en serpent à longs replis: c'est lui que les dieux ont nommé *Cyclos*, tandis que le commun des hommes l'appelle *Phobetor*. Un troisième (c'est *Phantase*) a un emploi différent; il représente la terre, l'onde, la pierre, le bois, enfin tous les corps inanimés. Le Dieu ne s'adresse, entre tous, qu'à Morphée pour remplir les ordres de Junon; et déja sa tête appesantie retombe avec langueur et se replonge dans le duvet.

Le Songe agile fend les ténèbres d'un vol discret, et bientôt arrive à Trachine: là il dépose ses ailes pour prendre la figure de Céix et tous ses traits; puis il se montre au pied du lit de sa malheureuse épouse, pâle, hideux, dépouillé; l'eau découle encore de sa barbe et de ses cheveux trempés. Il s'avance sur le lit, il inonde Alcione de ses pleurs, et lui dit ces mots : « Tu vois Céix, femme infortunée, la mort a changé mes traits; cependant considère-moi, tu me reconnaîtras: mais au lieu de ton époux tu trouveras son ombre. Alcione, tes vœux ont été vains; j'ai péri. Rejette un espoir trompeur: le vent orageux du midi a brisé mon vaisseau sur la mer Égée; il l'a précipité dans l'abîme, et les flots ont rempli cette bouche qui t'appelait encore. Ce n'est point un auteur suspect qui vient te faire ce récit; ce n'est point un bruit vague que tu entends; c'est moi même qui, des gouffres des mers, viens t'annoncer mon naufrage. Lève-toi, Alcione, ceins tes habits

de deuil, livre-toi à ta douleur, et ne laisse point ton époux descendre aux enfers privé de tes larmes.»

Morphée prononça ces paroles d'une voix impossible à méconnaître : ses yeux paraissaient mouillés de pleurs véritables, et ses mains imitaient les gestes de Céix. Alcione, encore endormie, pleure, sanglote; elle étend ses bras pour serrer son époux, et n'embrasse rien. Demeure, ah! demeure, dit-elle; où fuis-tu? nous irons ensemble..... Elle se réveille enfin, troublée de cette image et de cette voix : ses esclaves effrayés sont accourus au bruit; ils ont apporté de la lumière : elle regarde autour d'elle; mais celui qu'elle vient de voir n'y est point. Après de vaines recherches, elle meurtrit son visage, frappe sa poitrine, déchire ses vêtemens, arrache ses cheveux ; et quand sa nourrice lui demande le sujet de sa douleur : « Alcione n'est plus, répond-elle; elle a péri avec Céix : point de consolation ; il a fait naufrage; je l'ai vu, je l'ai reconnu; mes bras étendus vers lui l'ont cherché ; mais l'ombre a fui. Ce n'était point un fantôme vain, c'était l'ombre même de mon époux. Il n'avait point, il est vrai, son air accoutumé; son ancien éclat avait disparu : malheureuse! je l'ai vu pâle, nu, les cheveux encore humides ; il était là l'infortuné (et en même temps elle cherche s'il en reste quelque trace). Ah! Céix, Céix, je l'ai craint, je l'ai pressenti! je t'ai conjuré de ne pas fuir ton épouse pour te confier à des vents perfides, ou du moins de m'emmener à la mort qui t'attendait! O mon époux! que de maux épargnés, si je t'avais

suivi! Aucun jour de ma vie ne se fût écoulé sans toi, et la mort ne nous eût point séparés. A présent je péris loin de moi; loin de moi mon corps flotte sur les mers, et d'ici je me vois la proie des flots. Ah! mon cœur serait plus barbare que la mer, si j'essayais de respirer encore et de survivre à tant de maux! Non, je ne combattrai pas; non, malheureux époux; non, je ne t'abandonnerai point; à cette heure du moins tu retrouveras ta compagne; et si nous ne sommes pas réunis dans la même urne, au moins la même inscription nous rapprochera; mes os ne toucheront pas les tiens, mais mon nom touchera ton nom. » La douleur l'empêche de continuer, les sanglots étouffent ses paroles, et de sa poitrine gonflée il ne sort que des gémissemens.

Le jour se lève, elle court au rivage; elle retourne au lieu d'où elle avait vu le fatal départ. Ici, disait-elle, il s'est arrêté; ici son vaisseau fut détaché; ici j'ai reçu son dernier baiser..... Tandis qu'elle se retrace jusqu'au moindre signe, jusqu'au moindre geste, et que ses regards parcourent l'étendue des mers, elle aperçoit un objet qui flotte sur les eaux : d'abord on ne peut rien distinguer; mais le flot l'approche, et l'on entrevoit confusément un corps humain. Alcione se sent émue : c'était assez qu'il eût fait naufrage, et le pleurant sans le connaître : Que je te plains, dit-elle, qui que tu sois. Ah! si tu as une épouse.....

Cependant le corps s'avance poussé par les vagues. Plus Alcione le fixe, plus sa raison s'égare : déja il

est près du rivage; déja on peut le reconnaître ; elle le voit, c'est son époux. C'est lui, s'écrie-t-elle ; et déchirant à la fois son visage, sa chevelure, ses vêtemens, et tendant à Céix des mains tremblantes : « C'est donc ainsi que tu reviens à moi, dit-elle, chère et malheureuse moitié de moi-même ! »

En avant du rivage s'élevait un môle opposé à la fureur des vagues et à la violence des courans. Elle y monte, et de là s'élançant..... mais, ô prodige, l'air soutient Alcione rvêtue de ses plumes soudaines qui se déploient et rasent en sifflant la cime des flots. Pendant son vol, sa bouche, changée en un bec aigu, rend des accens qu'on prendrait encore pour des plaintes ; mais, dès qu'elle est parvenue à ce corps froid et privé de vie, on la voit étendre ses naissantes ailes sur cet objet si cher, et lui donner mille baisers. Le peuple douta d'abord si Céix les avait sentis, ou si le seul mouvement de l'onde avait soulevé sa tête ; il les sentait en effet, et tous deux enfin, par la pitié des dieux, furent changés en oiseaux. Leur amour conservé leur fait encore courir les mêmes destins ; ils s'unissent, ils se multiplient, ils se transmettent leur première tendresse, et les alcions sont restés les modèles de la fidélité conjugale. Tous les hivers Alcione passe sept jours tranquilles à couver son nid flottant. Alors la navigation est sûre; Éole tient les vents renfermés, et les enfans de sa fille règnent paisiblement sur la surface des mers.

FIN DE CÉIX ET ALCIONE.

TRADUCTION

DE L'HISTOIRE DE BIBLIS,

TIRÉE DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE.

Les malheurs de Biblis apprendront aux jeunes filles à régler leurs vœux. Éprise de Caunus, elle l'aima comme une sœur ne doit point aimer ; abusée dans le principe, elle ne sent point le danger des caresses et des baisers qu'elle prodigue, et son cœur aime à prendre le crime pour devoir. Peu à peu l'amour se décèle : lorsque Biblis se pare, c'est pour Caunus ; elle veut être trop belle à ses yeux ; et si quelque autre est plus belle, elle en est jalouse. Cependant elle ignore encore son état ; aucun désir n'a trahi sa flamme ; mais elle brûle au dedans ; mais déja elle l'appelle son maître ; mais déja le nom de frère lui déplaît ; mais déja elle aime mieux qu'il la nomme Biblis que sa sœur. Sa raison néanmoins ne s'est encore permis aucun espoir criminel ; mais souvent, dans la nuit, un songe enchanteur lui offre celui qu'elle aime ; elle se voit unie à lui, et, quoique endormie, elle en rougit. Le sommeil cesse, et longtemps Biblis en silence recherche dans son esprit l'image que le songe lui a présentée ; enfin son ame inquiète s'exprime ainsi : « Malheureuse ! qu'ai-je vu dans cette nuit tranquille ? Ah ! que ne dure-t-elle encore ! mais pourquoi ces songes ? sans doute Caunus

plairait aux yeux même de la haine ; sans doute il me plaît ; et s'il n'était pas mon frère..... il en serait trop digne ; mon malheur est d'être sa sœur : ah ! puisse revenir souvent, mais seulement dans mon sommeil, ce qui m'a tant charmée ! Le sommeil est sans témoins, mais il n'est pas sans plaisirs : ô Vénus ! ô Amour ! quelles délices ! tant de ravissemens ne sont que trop vrais, tous mes sens me l'attestent ; le souvenir seul me charme ; mais mon bonheur n'a point assez duré, et la nuit jalouse a précipité sa course.

« O cher Caunus ! s'il m'était donné, sous un autre nom, d'aspirer à toi, que j'aimerais à me voir la bru de ton père ! que j'aimerais à te voir le gendre du mien ! Puissent les dieux avoir rendu tout commun entre nous hors les aïeux ! eh ! que de bon cœur je te céderais l'avantage du rang ! Hélas ! j'ignore, ô le plus beau des mortels ! quelle sera ton heureuse épouse ; mais moi, à qui mon malheur a donné les mêmes parens qu'à toi, tu ne seras jamais que mon frère. Vain titre ! cruel obstacle ! ce qui nous unit nous sépare.

« Mais que m'annoncent donc ces visions ? quel est le sens de mes songes ? et les songes ont-ils en effet un sens ? O félicité des dieux ! il en est qui ont possédé leur sœur. Opis fut la sœur et l'épouse de Saturne ; Thétis de l'Océan ; Junon du maître de l'Olympe. Les dieux ont leurs droits : vainement je chercherais des exemples au ciel, d'autres pactes, d'autres lois gouvernent la terre. Non, ou cette cou-

pable flamme sortira de mon sein, ou, si je ne le puis, que plutôt je périsse, et qu'étendue morte sur le bûcher, j'y reçoive les derniers baisers de mon frère. L'amour exige des aveux; quand je m'y abandonnerais, Caunus en aurait horreur. Les Éolides pourtant n'ont point fui l'hymen de leurs sœurs. Les Éolides! d'où les ai-je connus, et pourquoi toujours des exemples? où suis-je entraînée? Fuyez loin de moi, feux criminels, aimons Caunus; mais, hélas! comme on aime un frère. »

« Si cependant il eût le premier senti ce que je sens, j'eusse pu céder à ses transports; eh bien! puisque je ne l'eusse point repoussé, je le préviendrai. Infortunée, pourras-tu convenir.... l'amour m'y forcera, je pourrai tout; ou, si la honte me ferme la bouche, une lettre secrète dévoilera des feux trop long-temps cachés. »

Ce moyen lui plaît et fixe tous ses doutes. Soulevée à l'aide du bras gauche, et s'appuyant sur son coude: « C'en est fait, dit-elle, déclarons une flamme insensée; hélas! quelle peine! quel projet! et quel amour! » Déja Biblis médite sa lettre, et voilà que ses tremblantes mains se préparent; l'une tient le fer, et l'autre la cire; elle commence, elle hésite, elle écrit, elle repousse ses tablettes, elle note, efface, change, condamne, approuve; cent fois les tablettes sont quittées, et cent fois reprises. Incertaine, égarée, elle frémit de sa témérité; la honte et l'audace sont peintes à la fois sur son visage: le mot sœur était écrit, la réflexion le fit effacer, et sur les

feuilles souvent corrigées il resta ces paroles : « Une amante te souhaite un bonheur qu'elle ne peut avoir que de toi. Elle rougit, hélas! elle tremble de tracer son nom; je voudrais, s'il faut le dire, que ce nom fatal ne parût point dans ma cause, et que tu ne reconnusses Biblis qu'en l'exauçant. Tu n'as vu que trop d'indices d'une ame blessée : ma pâleur, mon abattement, mes regards, des yeux souvent humides, des soupirs dont je cachais la cause; des caresses, des baisers qui, si tu l'as remarqué, n'étaient point fraternels. Cependant moi-même, les dieux m'en sont témoins, quoique brûlée au dedans, j'ai tout fait pour me guérir : long-temps je me suis débattue, pour échapper aux armes puissantes du fils de Vénus; va, j'ai plus souffert, plus résisté que tu ne peux le croire d'une simple fille; mais, vaincue enfin, je suis forcée d'avouer ma défaite et d'implorer mon vainqueur. Tu peux seul conserver, tu peux trancher les jours d'une amante; choisis... ce n'est point une ennemie qui te supplie; c'est celle que les plus étroits liens unissent à toi, et qui voudrait les resserrer encore. Abandonnons l'étude de la morale aux sages qui recherchent les limites du bien et du mal, et qui veillent au maintien des lois : pour nous, un amour téméraire convient à nos jeunes années; nous ignorons ce qui est défendu; croyons que tout est permis, et suivons l'exemple des plus grands dieux. Ni la dureté d'un père, ni le soin de notre honneur, ni les autres craintes des amans, ne peuvent nous arrêter; notre amour ne trouvera point d'obstacles; les doux noms de frère et de sœur

en assurent le mystère. J'ai la liberté de te parler en secret; les plus tendres caresses nous sont permises en public. Hélas! que je sais trop ce qui nous manque! prends pitié d'une faiblesse que tu n'eusses jamais connue sans l'excès de mon amour. »

Elle eût continué, mais les tablettes étaient remplies, et la dernière ligne ne trouva de place que sur la marge. Elle veut fermer cette coupable lettre; ses lèvres étaient desséchées, il fallut mouiller son cachet à ses larmes. Elle appelle un esclave en rougissant, et après l'avoir encouragé par de douces paroles : Porte, lui dit-elle, cette lettre à mon... et long-temps après elle ajouta *frère*. Les tablettes tombèrent de ses mains en les remettant : elle fut troublée du présage; cependant la lettre partit.

L'esclave saisit un moment commode, et remplit son ordre. Le petit-fils de Méandre, enflammé d'un courroux soudain, jette loin de lui l'écrit fatal sans l'achever, et contenant à peine sa fureur contre l'esclave effrayé : « Fuis pendant que tu le peux, dit-il, vil ministre du plus infame crime; si ta mort n'eût été un indice de notre honte, tu ne respirerais plus. » L'esclave fuit et rapporte à sa maîtresse la terrible réponse. Biblis pâlit au récit de l'esclave, et le froid de la mort saisit ses membres tremblans; mais bientôt ses sens reviennent et ses transports avec eux. « Je l'ai trop mérité, dit-elle. Téméraire! pourquoi me découvrir? pourquoi confier sitôt au hasard d'une lettre ce que peut-être j'eusse dû cacher toujours? Il fallait auparavant sonder son esprit par des mots à double

sens; il fallait m'assurer du vent avec une partie des voiles : imprudente! je les ai toutes déployées pour donner dans des écueils où j'échoue sans espoir de salut. Un présage trop certain eût dû m'arrêter : quand ces funestes tablettes échappèrent de mes mains, n'annonçaient-elles pas le même sort à mes espérances? Il fallait changer le jour ou la résolution : c'était le jour qu'il fallait changer; un dieu me le disait, les signes étaient trop clairs; mais j'étais aveugle : au moins il fallait, sans recourir à cette fatale écriture, il fallait moi-même ouvrir mon ame; il eût vu mes pleurs, il eût vu mon trouble : je pouvais dire plus que la lettre; je pouvais malgré lui me jeter à son cou, embrasser ses genoux, étendue à ses pieds lui demander la vie, et, repoussée, au moins mourir à ses yeux. Il n'est rien que je n'eusse tenté; et quand chacun de mes efforts eût été trop faible, j'aurais triomphé en les réunissant : peut-être aussi est-ce la faute de l'esclave; il s'y sera mal pris; il l'aura peut-être abordé à contre-temps; il devait attendre que l'instant et l'humeur fussent favorables. Caunus n'est point né d'une tigresse; il n'a point sucé le lait d'une lionne; son cœur n'est ni de rocher, ni de fer, ni de diamant... Essayons encore, il cédera. Tant que le souffle me restera, je ne me découragerai point : ah! sans doute si je pouvais revenir sur le passé, le mieux serait de ne point commencer; le mieux à présent, c'est d'achever. Quand je renoncerais à mon espoir, pourrait-il oublier mon audace? m'arrêter, ce serait lui dire que j'ai peu désiré; il pourrait même

croire que j'ai voulu le tenter et lui tendre un piége, ou bien que j'ai cédé à une erreur passagère des sens, et non à ce dieu inévitable qui me consume tout entière. Enfin je ne puis plus être innocente; j'ai écrit, j'ai demandé, ma volonté est souillée : en m'arrêtant, je n'effacerai rien; ce qui me reste à faire est peu pour mon crime, et tout pour mes vœux. »

Elle dit; et tel est le désordre de son esprit, que ce qu'elle regrette d'avoir tenté, elle le tente de nouveau : l'insensée passe toutes les bornes et s'expose à mille rebuts. Caunus enfin, désespérant de la guérir, fuit à la fois le crime et la patrie, et va fonder de nouveaux murs dans une terre étrangère.

Alors la triste fille de Millet perd tout usage de sa raison. Furieuse, elle déchire ses vêtemens et se meurtrit le sein : déja sa folie est publique, et l'on en dit hautement la coupable cause; elle maudit une contrée et une maison odieuse, et fuit sur les traces de son frère expatrié.

Tel qu'on entend les bacchantes ismariennes que le fils de Sémélé a frappées de son thyrse redoutable renouveler de trois en trois ans leurs bruyantes fureurs, tel les habitans du Bubace ont entendu retentir dans leurs vastes campagnes les hurlemens de Biblis. En s'éloignant, elle parcourt la Carie, la Lycie et les demeures des belliqueux Léléges; déja elle a laissé derrière elle les sommets du Cragus, les murs de Lymire et les rives du Xanthe; déja elle a passé les monts fumans où la triple Chimère offre la tête d'une lionne et la queue d'un serpent. Malheureuse

Biblis! bientôt l'ombre des forêts va te manquer! Mais voilà qu'épuisée de cris et de fatigues, tu succombes, couvrant la terre de ta longue chevelure, et serrant entre tes dents les feuilles desséchées. . . . . Plus d'une fois les nymphes de Thrace lui offrirent de tendres secours; plus d'une fois elles lui donnèrent d'utiles conseils; Biblis est sourde aux consolations, elle reste immobile, muette, et pressant l'herbe des prés de ses faibles mains, les naïades, voyant couler ses larmes en torrent sur sa couche, leur creusèrent un lit qui ne tarit jamais: hélas! elles ne pouvaient rien donner de plus à la triste Biblis.

Aussitôt, comme les gouttes qui sortent par les fentes de l'arbre qui donne la résine, comme le bitume collant qu'un feu caché distille, comme l'onde que le froid a durcie se fond aux regards de Phébus et au souffle de Zéphire, ainsi Biblis fondue dans ses larmes se transforme en une fontaine qui sourdit au pied d'un chêne ombrageux, et qui porte encore le nom de Biblis dans le vallon qu'elle arrose.

HIPPOLYTE.
O Hippolyte! vous voyez la fille d'un Dieu prosternée à vos genoux.
Marillier inv.
Duprél sculp.

TRADUCTION

DE DIFFÉRENS MORCEAUX

DE LA

TRAGÉDIE D'HIPPOLYTE

DE SÉNÈQUE [1].

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

HIPPOLYTE, après avoir ordonné des apprêts de chasse, adresse l'invocation suivante à Diane.

Descends à mes vœux, déesse vierge qui partages avec ton frère le soin d'éclairer le monde; tes inévitables traits vont chercher les animaux sauvages qui s'abreuvent dans l'Araxe glacé et ceux qui s'abattent dans l'Ister tranquille. Tu frappes les lions de Gétulie, tu poursuis les cerfs de Crète, et tes rapides flèches percent les daims agiles; les tigres bigarrés, les buffles sauvages, l'orox indompté, succombent

[1] Ceux qui ont lu Sénèque verront facilement qu'on a retranché de cette pièce des descriptions inutiles, de froides réflexions et des détails dégoûtans. Mais on croit avoir conservé tout ce qui était essentiel à la marche et à l'intérêt de la tragédie.

sous tes coups; tout ce qui parcourt les plaines dépouillées du Garamante, les riches forêts d'Arabie, les âpres cimes des Pyrénées, les rochers d'Hyrcanie et les champs incultes du Sarmate errant, tout éprouve ton adresse redoutable. O Diane! si dans l'ombre des bois tu daignes écouter les vœux du chasseur, les animaux demeurent enfermés dans les toiles; jamais leurs efforts ne rompent les filets, et à son retour le char gémit sous une noble proie: alors toute la meute élève gaîment ses têtes ensanglantées, et l'air retentit des chants d'une longue file de chasseurs qui reviennent triomphans à leurs foyers. Mais elle m'entend: les cris aigus de mes chiens m'annoncent sa présence, les forêts m'appellent, je pars et j'évite les détours des chemins battus.

SCÈNE II.

PHÈDRE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

O reine des mers! vaste Crète, qui de chacun de tes rivages envoies d'innombrables vaisseaux jusqu'aux plages d'Assyrie! pourquoi souffres-tu que la fille de ton roi demeure en otage dans une cour odieuse, et qu'épouse de ton ennemi elle passe ses beaux jours dans la tristesse et dans les larmes? Il est parti mon volage époux. Thésée garde à sa femme sa fidélité accoutumée. Compagnon d'un audacieux adultère, il erre dans les demeures éternelles, d'où

jamais mortel n'est revenu ; il essaie, pour son ami, d'arracher la déesse des enfers à son austère époux : ni crainte ni pudeur ne l'arrête, et jusqu'aux rives de l'Achéron, le père d'Hippolyte va porter l'offense et le déshonneur... Ah ! malheureuse, mon sein renferme de plus cruels troubles. La tranquillité de la nuit, les charmes du sommeil ne peuvent rien sur moi : tel que les feux qui couvent dans les antres de l'Etna, mon mal se nourrit, s'accroît et me brûle au dedans ; l'art de Pallas est abandonné, les fuseaux tombent de mes mains : on ne me voit plus orner les autels de mes offrandes ; ma voix ne se mêle plus dans les temples aux chants des Athéniennes ; je ne porte plus le flambeau dans leurs assemblées secrètes ; je n'adresse plus de prières ni d'hommages purs à la déesse dont les soins gouvernent la terre... Je ne sais, il me semble que j'aimerais à devancer la course des bêtes fugitives, et mes faibles mains brûlent de lancer des traits mortels..... Où vous égarez-vous, mon esprit? et d'où vient cet amour des bois? ... Ah ! je reconnais les maux de ma déplorable mère : l'amour et le crime nous attendent dans les forêts. O ma mère ! que je vous plains ! embrasée d'une étrange flamme, vous osâtes aimer le chef sauvage d'un troupeau : il était farouche, fougueux, indompté, mais au moins il aima. Moi, malheureuse, quel dieu, quel génie pourrait aider à me consoler ? Non, le père d'Icare, qui nous apprit à renfermer un monstre dans d'obscurs détours, m'offrirait en vain le secours de son art. Vénus irritée déteste la race du soleil, et se venge sur

nous des chaînes de Mars et des siennes. Elle plonge dans l'opprobre et le crime toute la race de Phébus : une fille de Minos n'est pas faite pour brûler d'une flamme ordinaire, il faut qu'il s'y joigne des forfaits.

LA NOURRICE.

Femme de Thésée, brillante fille de Jupiter, éloignez de vous ces pensées, étouffez cette flamme honteuse, et ne vous livrez point à un funeste espoir. Celui qui résiste à l'amour naissant peut seul s'en défendre et triompher ; mais celui qui se nourrit au dedans de ce poison délicieux essaie trop tard de secouer le joug, il est déja vaincu. O reine! je le sais trop bien, l'orgueil du trône connaît peu la dure vérité, et résiste aux sages conseils; mais quels que soient les dangers que je cours, je les affronte. Que craindrais-je à mon âge? la mort va me rendre libre... Où courez-vous, malheureuse Phèdre? vous ajoutez à l'opprobre de votre maison : vous surpassez votre mère ; son amour monstrueux était moins coupable : car votre crime vient de vous, et le sien fut celui des dieux.... Éteignez, je vous en conjure, des feux inconnus jusqu'ici, même parmi les peuples barbares, et dont les déserts des Gètes, les sauvages rochers du Taurus, les champs des Scythes vagabonds, n'ont point vu d'exemple. Que votre ame, rendue à elle-même, se rappelle Pasiphaé, et qu'elle craigne de nouvelles horreurs. Quel affreux mélange méditez-vous! quel fruit naîtra de votre flamme incestueuse! Ah! renversez la nature, renouvelez les prodiges, repeuplez le labyrinthe de nouveaux monstres,

et que l'univers frémisse toutes les fois qu'une Crétoise aimera !

PHÈDRE.

Tes discours sont trop vrais ; mais, hélas ! mon destin m'entraîne ; mon esprit sait qu'il court à sa perte, et se retourne inutilement vers de sages conseils. Ainsi, quand les flots battent un vaisseau déja ouvert de toutes parts, c'est en vain que le pilote et les matelots luttent contre leur destinée. La raison parle, mais la fureur domine : un dieu puissant est mon maître ; c'est lui qui plane sur les mers ; il commande à Jupiter, il triomphe de Mars, il enflamme le dieu qui forge la foudre dans les fournaises de l'Etna ; et Phébus lui-même, aux traits de qui rien n'échappe, est atteint des flèches de cet enfant volage, aussi redoutable pour le ciel que pour la terre.

LA NOURRICE.

Une imagination déréglée et favorable au vice a placé l'Amour dans le ciel. Ainsi, dit-on, Vénus envoie son fils parcourir l'univers ; ainsi la faible main de cet enfant lance du haut des cieux des traits rédoutables, et le moindre des dieux est le maître de tous. Mais ces fantômes sont nés d'un esprit insensé, et c'est à quoi Vénus doit sa puissance, et l'Amour ses traits.... Souvenez-vous des lois que votre rang vous impose ; respectez votre maître dans votre époux, et craignez son retour.

PHÈDRE.

Ah ! je n'ai d'autre maître que l'Amour, et je ne

crains point le retour de mon époux : quiconque est descendu dans les pâles demeures n'est jamais revenu de l'éternelle nuit à la lumière du jour.

LA NOURRICE.

N'espérez point en Pluton ; en vain il aurait fermé son royaume ; Cerbère en vain redoublerait de vigilance, Thésée saura trouver des chemins inconnus.

PHÈDRE.

Eh bien ! l'excès de mon amour sera mon excuse.

LA NOURRICE.

Auprès de lui, qui n'a pas même épargné la fidèle Antiope ! Mais je veux encore que vous puissiez fléchir sa colère, qui fléchira l'esprit intraitable de cet ennemi de votre sexe ? Digne fils des Amazones, il fuit tout hymen, il passe une jeunesse solitaire loin des amours et des plaisirs.

PHÈDRE.

Je le suivrai dans les neiges, dans les rochers, dans les monts, dans les forêts.

LA NOURRICE.

Croyez-vous qu'il s'arrête à votre voix, et que son cœur s'amollisse ? Quittera-t-il Diane pour Vénus ? Vous immolera-t-il cette haine pour les femmes, que vous seule peut-être lui avez fait concevoir.

PHÈDRE.

Les prières sont-elles donc sans vertu ?

LA NOURRICE.

C'est un barbare.

PHÈDRE.

L'amour triomphe de la barbarie.

LA NOURRICE.

Il fuira.

PHÈDRE.

Je le suivrai, fût-ce à travers les mers.

LA NOURRICE.

Souvenez-vous de votre père.

PHÈDRE.

Je me souviens aussi de ma mère.

LA NOURRICE.

Il abhorre votre sexe.

PHÈDRE.

Au moins je ne crains point de rivale.

LA NOURRICE.

Votre époux reviendra.

PHÈDRE.

Il est avec Pirithoüs.

LA NOURRICE.

Et votre père ?

PHÈDRE.

Il a pardonné à ma sœur.

LA NOURRICE.

Ah ! je vous en conjure, par ces cheveux blanchis à votre service, par ce corps épuisé de fatigue, par ces mamelles qui vous furent chères, retenez ces transports, et vous-même, secourez-vous. Le désir de guérir est un pas vers la guérison.

PHÈDRE.

Non, toute pudeur n'est pas bannie de mon ame. Oui, chère nourrice, je t'obéirai, et je terrasserai cet amour que je n'ai pu régler ; je veux au moins

sauver ma renommée : je n'ai qu'un moyen, qu'une ressource, c'est de suivre mon époux, et ma mort préviendra mon crime.

LA NOURRICE.

Arrêtez, ô ma fille ! cette nouvelle fureur; reprenez vos esprits : plus vous vous trouvez digne de mourir, plus je vous vois digne de vivre.

PHÈDRE.

Mon trépas est résolu, je n'en cherche que les moyens. Périrai-je par le nœud fatal? me servirai-je du glaive? ou me précipiterai-je du haut de la tour de Pallas? C'en est fait, j'armerai mes chastes mains contre mon déshonneur.

LA NOURRICE.

Ainsi donc au déclin de ma vie je vous verrai trancher la fleur de vos jours. Ah! renoncez à ce triste projet.

PHÈDRE.

Non, rien ne peut arrêter qui veut et doit mourir.

LA NOURRICE.

Unique joie de mes vieux ans, chère maîtresse! si ce fatal amour ne peut sortir qu'à ce prix de votre ame, méprisez plutôt la renommée : elle n'est pas toujours juste; souvent elle accuse le mérite et justifie les fautes. Je vais sonder cette ame froide et inflexible; c'est à moi d'attaquer la première ce jeune barbare, et d'essayer d'amollir sa rigide innocence.

LE CHOEUR.

Fille de l'onde écumante, ô Vénus ! mère des amours, tu te plais à voir ce fils brillant et folâtre

abuser de son arc et de son flambeau. D'une main trop incertaine il porte des blessures invisibles qui déchirent nos cœurs et font circuler dans nos veines un feu dévorant; nulle trève avec cet enfant. Des plages de l'Orient aux contrées de l'Hespérie, des nations brûlées du Midi jusqu'aux peuples errans du pôle glacé, tout éprouve ses ravages; il allume les brûlantes ardeurs de la jeunesse; il ranime les feux éteints du vieillard débile; il embrase la vierge innocente d'une flamme inconnue, et fait descendre ici les dieux sous des formes empruntées. Voyez le blond Phébus conduire en Thessalie de vils troupeaux, et le dieu de la lyre les rappeler au son d'un pipeau rustique. De plus étranges déguisemens ont caché le maître du ciel et des tempêtes; tantôt imitant les derniers accens du cygne, il déploie ses ailes argentées; tantôt c'est un taureau qui semble se prêter aux jeux des nymphes; mais bientôt, chargé de la belle Europe, il traverse l'empire de son frère, tremblant pour sa proie. Ses larges pieds lui servent de rames mobiles, et de son poitrail nerveux il sillonne les flots. La tranquille déesse des nuits a connu l'amour. Elle abandonne à son frère le soin de son char. Phébus apprit à plier les coursiers de sa sœur dans un cercle plus étroit. Le char appesanti roula moins rapidement, et la terre attendit le jour plus long-temps que de coutume. Le fils d'Alcmène laisse son carquois et sa dépouille sauvage; il souffre que des anneaux brillans parent ses doigts endurcis; que ses cheveux hérissés soient rassemblés en boucles, et

que de riches liens entourent ses jambes nerveuses. La main qui porta la massue tourna mollement le fuseau; et la riche Lydie a vu ces épaules, qui naguère soutenaient les cieux, rejeter la dépouille du lion de Némée pour se couvrir d'une étoffe délicate. Non, non, cette flamme est sacrée, trop de victimes l'attestent. Cet enfant superbe règne sur l'étendue que l'Océan environne, et dans les espaces que les astres parcourent. Ses traits enflammés vont chercher les filles de Nérée au fond des mers bleuâtres, et les enfans de l'air au-dessus des nuages. Voyez les taureaux que Vénus aiguillonne se disputer des troupeaux entiers par de sanglans combats, le timide cerf devient audacieux pour défendre ses amours, et les bois retentissent de sa fureur; alors le tigre redoutable porte ses ravages chez les pâles Indiens; le sanglier écumant aiguise ses armes; le fier lion agite son panache, et l'écho des déserts répond à ses longs mugissemens. Les monstres des mers orageuses, les sauvages buffles de Lucanie connaissent l'amour. La nature réclame ses droits sur tous les êtres; rien n'en garantit; la haine même, dès que l'amour a parlé, s'éteint et fait place à d'autres feux; et pour tout dire enfin, une marâtre peut aimer.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CHOEUR, PHÈDRE, LA NOURRICE.

LE CHOEUR.

Parlez, fidèle nourrice, qu'est-il arrivé de nouveau? Où est la reine? y a-t-il quelque adoucissement à ses maux?

LA NOURRICE.

Nul espoir de soulagement; le mal qu'elle souffre n'en admet point. Elle cache et trahit le feu qui la consume; ses yeux étincellent, et son visage abattu fuit la lumière; incertaine, irrésolue, rien ne lui plaît; et son maintien change au gré de sa vague inquiétude; tantôt elle essaie d'avancer d'un pas défaillant; et son corps épuisé succombe sous son propre poids; tantôt elle cherche le repos, mais le sommeil la fuit. La nuit se passe en gémissemens; tour à tour elle se lève, se recouche; elle fait rassembler ou lâcher sa chevelure, et, toujours mécontente, elle change toujours. Déja tout soin de sa nourriture et de sa vie est oublié; sa force la quitte, ses membres chancellent, son éclat s'efface; son corps souffrant ne se soutient plus; elle perd ses charmes avec ses forces, et ses yeux ne rappellent plus comme autrefois le

dieu du jour dont elle descend : les larmes coulent sans cesse sur ses joues pâlies, comme au printemps les neiges s'écoulent sur les sommets blanchis des collines..... Mais les portes du palais s'ouvrent ; c'est elle-même que nous voyons, et qui, dans son transport, déchire ses vêtemens.

PHÈDRE.

Esclaves, éloignez de moi cette pourpre et cet or ; éloignez ces vêtemens précieux que les Serres ont tissus ; qu'une courte ceinture relève ma robe légère ; point de collier qui m'enchaîne : délivrez-moi du poids de ces perles et de l'odeur importune de ces parfums ; que mes cheveux épars sur mes épaules voltigent dans ma course au gré des vents ; que mon carquois, rejeté de côté, laisse à ma main droite l'usage du javelot thessalien : telle fut la mère de l'austère Hippolyte, lorsque, abandonnant les côtes de la mer glaciale, elle vint couvrir l'Attique de ses escadrons ; ses cheveux, renoués d'un simple nœud, flottaient librement ; une cuirasse légère défendait son corps sans offenser son sein ; une pelisse sauvage était toute sa parure. C'est ainsi que je veux parcourir les forêts.

LA NOURRICE.

Ah ! reine, oubliez ces vagues idées et ces vains transports ; songeons plutôt à gagner la faveur de Diane. — O toi, reine des forêts, déesse qui parcours nos montagnes et que nos bergers adorent, change en augures favorables ces tristes présages ; triple Hécate, divinité si chère aux habitans des bois ; astre

serein du ciel, flambeau de la nuit, dont la clarté console l'univers de la perte du jour, favorise nos desseins, et fléchis la rigueur du sombre Hippolyte; que son cœur amolli connaisse l'amour; qu'il écoute, qu'il parle à son tour le langage des amans, et que ton pouvoir généreux ramène sous le joug de Vénus cette ame rebelle et féroce; qu'ainsi ton disque soit toujours brillant; que jamais la nue sombre ne dérobe le jour de ton croissant; que jamais l'impure magie n'arrête la course de ton char dans les airs, et que la voix du berger ne suspende plus tes nobles emplois.... Mais déja la déesse semble nous écouter; je le vois lui-même, sans gardes et sans suite, offrant un secret sacrifice: ne balançons pas, le temps et le lieu sont favorables, usons de tous nos moyens. Mais quoi! je tremble..... Le crime est encore difficile à commettre, même quand il est résolu: mais si nous songeons à la faveur, oublions la vertu; le scrupule ne convient point à qui veut plaire à ses maîtres.

SCÈNE II.

HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

HYPPOLYTE.

Nourrice, pourquoi pressez-vous ainsi vos pas appesantis par l'âge? D'où vient ce trouble et cette tristesse? Mon père serait-il en danger? craindriez-vous pour Phèdre ou pour ses deux enfans?

LA NOURRICE.

Rassurez-vous, le royaume est florissant, et toute

la maison de Thésée jouit d'un sort prospère; mais vous, ne soyez pas insensible au bonheur : souvent une tendre inquiétude me tourmente pour vous; je vous plains de ce qu'ennemi de vous-même vous vous imposez de dures lois. Pourquoi, abandonnant Vénus et méconnaissant la nature, passez-vous dans les bois une jeunesse farouche? Croyez-vous donc que l'unique soin qui convient aux hommes soit de dompter des chevaux fougueux et de se préparer aux travaux sanglans de Mars? L'éternel auteur du monde, prévoyant trop bien les ravages des Parques, a donné Vénus au genre humain pour le renouveler, pour le perpétuer, et pour opposer les traits du plaisir à ceux de la mort : sans elle, bientôt l'univers croupirait dans une honteuse inaction; plus de flottes sur les mers, plus d'oiseaux dans les airs, plus d'animaux dans les forêts. Que de germes de mort traînent avec eux les pauvres humains! Mais quand leur destin serait moins sévère, quand un chemin plus court, plus doux, nous ménerait au Styx, si la jeunesse, à votre exemple, fuit les nœuds de l'hymen, l'univers, borné à la courte durée d'une génération, s'en retournera dans le chaos. Suivez donc l'attrait de la nature; ne dédaignez point le séjour des villes, le commerce des hommes.

HIPPOLYTE.

Qui peut mener une vie plus libre, plus innocente, plus rapprochée des mœurs antiques, que celui qui abandonne les villes pour les forêts? L'avarice, l'ambition, la faveur inconstante du peuple, la ve-

nimeuse envie, ne le poursuivent point sur l'âpre sommet du rocher : loin du luxe des cours, il préfère l'onde qu'il boit dans le creux de sa main aux vins précieux qui lui seraient offerts dans l'or travaillé. Quand le sommeil le presse, ses membres endurcis ne cherchent point un lit délicat ; il ne s'environne point d'une triple enceinte, il cherche l'air et la lumière, et vit sous les yeux du ciel. Ainsi vécurent les premiers hommes que la terre en son printemps vit naître parmi les dieux ; ils ne connurent point la soif de l'or ; de fatales bornes ne divisaient point leurs champs, les vaisseaux téméraires ne fendaient point encore les ondes, les traits légers n'étaient point encore armés de fer, le glaive recourbé n'était point encore suspendu aux flancs du guerrier, le panache n'ombrageait point le casque, et la colère seule fournissait des armes. Mars inventa l'art ignoré des combats, et montra la mort sous mille formes nouvelles ; le sang détrempa la terre et rougit les flots : bientôt la discorde eut l'empire du monde, et tous les crimes furent connus. Le frère tomba sous les coups du frère, le père mourut de la main du fils, l'époux sous le fer de l'épouse, et, sans parler des marâtres, les mères impies s'armèrent contre leurs propres enfans. Non, les bêtes sauvages sont plus douces que les hommes : mais la source des maux, l'infatigable artisan des crimes, c'est la femme ; c'est pour elle que fument encore tant de villes déshonorées par leurs débauches ; c'est pour elle que tant de nations armées s'entre-déchirent et renversent les

royaumes. Entre toutes, il suffit de la seule femme d'Égée pour rendre son sexe odieux.

LA NOURRICE.

Quoi ! toutes sont-elles coupables du crime de quelques unes ?

HIPPOLYTE.

Je les déteste toutes, je les abhorre, je les fuis ; soit raison, soit instinct, soit fureur, je me plais à les haïr : les ondes s'uniront plutôt avec les feux, les tourbillons de Scylla offriront plutôt de sûrs asiles aux vaisseaux, Téthys fera naître plutôt le jour des confins de l'Hespérie, et les daims seront plutôt tranquilles au milieu des loups, que je ne soumettrai ma raison au joug d'une femme.

LA NOURRICE.

L'amour combattu fut souvent vainqueur et triompha de la haine. Voyez la puissante Vénus régner jusque dans l'empire de votre mère ; et vous-même en êtes la preuve.

HIPPOLYTE.

Ma seule consolation de n'avoir plus de mère, c'est de pouvoir haïr toutes les femmes.

LA NOURRICE, à part.

Il résiste à mes discours comme un dur rocher résiste aux flots qui le battent de toutes parts... Mais voici la reine accourant d'un pas précipité : que va-t-il arriver ? que devons-nous attendre ? que devons-nous craindre ? Hélas ! les forces lui manquent, son corps ne se soutient plus, une pâleur mortelle est sur son visage.... Reine, il en est temps, regardez et parlez ;

c'est Hippolyte qui vous soutient, vous êtes dans ses bras.

SCÈNE III.

PHÈDRE, HIPPOLYTE, LA NOURRICE.

PHÈDRE.

Qui me rend à ma douleur? qui rappelle dans mon ame tous ces troubles que l'approche de la mort avait dissipés? Mais pourquoi fuir la lumière qui m'est rendue? Osons, essayons, achevons l'entreprise, parlons avec courage; demander timidement, c'est engager au refus; le crime est à moitié commis, la honte n'est plus de saison. Ma flamme est odieuse, et peut-être, si je poursuis, le flambeau de l'hymen en ferait disparaître l'horreur. Le crime fut souvent justifié par le succès. Prince, accordez-moi, je vous prie, une oreille favorable, et que votre suite se retire.

HIPPOLYTE.

Nul témoin ne reste en ces lieux.

PHÈDRE.

Mes paroles ne sauraient trouver de passage; je ne sais quel pouvoir me force à parler, et quel autre me retient. Dieux du ciel, je vous prends tous à témoin de mes vœux.

HIPPOLYTE.

Quel embarras trouvez-vous à vous expliquer?

PHÈDRE.

Les faibles douleurs s'expriment, les grandes sont muettes.

HIPPOLYTE.

O ma mère! confiez-moi ces douleurs.

PHÈDRE.

Que ce nom de mère est touchant, mais qu'il va mal à l'état de mon ame! Hippolyte, appelez-moi votre sœur, ou votre esclave... plutôt votre esclave; rien pour vous ne me paraîtra dur. Faut-il errer dans les neiges éternelles, gravir les sommets glacés du Pinde, me précipiter dans les flammes, au milieu des traits ennemis, offrir mon sein à mille morts? je suis prête. Recevez le sceptre que votre père m'avait confié, et prenez-moi pour sujette : c'est à vous d'ordonner, à moi d'obéir. Le sceptre du grand Thésée est trop lourd pour la main d'une femme: vous qui brillez de l'éclat du bel âge, montrez-vous égal à votre père dans l'art de régir les peuples. Recevez dans votre sein une humble suppliante, et prenez pitié d'une faible veuve.

HIPPOLYTE.

Que le ciel détourne ce présage! mon père reviendra victorieux.

PHÈDRE.

Non, le maître sévère du sombre royaume et du morne Styx ne permet point de retour vers la lumière des astres qu'on a quittée; et Pluton, à moins d'être favorable à l'adultère, fera-t-il grace au ravisseur de son épouse?

HIPPOLYTE.

Les justes dieux nous ramèneront Thésée. Mais tant que durera notre incertitude, mes frères seront

traités avec l'amour que je leur dois, et mes soins essaieront de vous faire oublier que vous êtes veuve : je veux être pour vous un autre Thésée.

PHÈDRE.

Espoir crédule, trompeur amour, en a-t-il assez dit ? Redoublons les prières. Ah! prince, soyez sensible à la pitié, écoutez des vœux secrets que je ne puis vous cacher ni vous dire.

HIPPOLYTE.

Quelles sont donc vos peines ?

PHÈDRE.

Elles sont telles, que vous ne pouvez jamais les imaginer de la part d'une belle-mère.

HIPPOLYTE

Pourquoi ce mystère et ce trouble ? parlez ouvertement.

PHÈDRE.

Le délire et la fureur règnent dans mon ame et sur mes sens ; un feu caché circule dans mes veines et dévore mes entrailles, comme la flamme promène ses ravages sous des toits embrasés.

HIPPOLYTE.

Sans doute c'est votre chaste amour pour Thésée.

PHÈDRE.

Oui, Hippolyte, c'est Thésée que j'aime; c'est lui, tel qu'il me parut autrefois, lorsque, dans la première fleur de l'âge, il vint affronter la demeure ténébreuse du monstre de Crète, et qu'à l'aide de ma sœur il se retrouva dans les détours du labyrinthe. Qu'il était beau ! Je crois voir encore ce front ceint de bande-

lettes sacrées; son visage était coloré d'une aimable pudeur, une peau délicate couvrait ses membres nerveux : il ressemblait à Diane ou à Phébus mon père, ou plutôt à vous. Oui, je le revois; je vois cette fierté qui, du premier abord, charma son ennemie : une beauté plus vive et plus naturelle encore éclate en vous. Ce sont tous les traits de votre père; mais le sang de votre mère y mêle je ne sais quoi de farouche qui leur donne un nouveau charme, et joint la fierté scythe à la beauté grecque. Si vous eussiez paru près de Thésée sur les rives de Crète, c'est à vous qu'Ariane eût remis son fil. O ma sœur! c'est vous que j'invoque, de quelque coin du ciel que vous lanciez vos rayons! ma sœur, que nos destins se ressemblent! vous brûlâtes pour le père, et moi pour le fils. O Hippolyte! vous voyez la fille d'un dieu prosternée à vos genoux : nul crime, nul soupçon, ne l'ont encore souillée. Pour vous seul j'abjure la vertu, pour vous je descends à la prière, et ce jour mettra fin à ma peine ou à ma vie.

HIPPOLYTE.

Maître des dieux, vous entendez, vous voyez, et vous êtes tranquille! Ah! si le ciel est encore serein, quand lancerez-vous la foudre? Ah! que le monde ébranlé s'écroule! que le jour disparaisse dans les ténèbres du chaos! que les astres épouvantés fuient la voûte des cieux! Et toi, roi de l'empyrée, ô Soleil! vois la honte de ta race et cache ta lumière. Maître des dieux et des hommes, pourquoi ta main tarde-t-elle? pourquoi la triple foudre n'a-t-elle point tout

embrasé? Tonne sur moi, perce-moi de tes traits brûlans : je suis coupable, j'ai mérité la mort, j'ai fait naître des feux impurs. Étais-je donc fait pour l'inceste? et si ce crime devait être connu, grands dieux! devais-je en être l'objet? Est-ce là le prix d'une vie austère? O toi qui surpasses les crimes de ton sexe, tu as vaincu même ta mère; tu as plus osé : elle seule fut souillée de son crime; le forfait et la honte furent long-temps cachés, et n'éclatèrent qu'à la naissance d'un monstre, assemblage bizarre de l'homme et de l'animal féroce. O mille fois heureuses les victimes de la haine et de la trahison! O mon père! je vous porte envie; les belles-mères de Colchos sont moins à craindre que celles de Crète.

PHÈDRE.

Je ne sais que trop la triste destinée de ma maison. J'ai cherché ce que je devais fuir; mais rien ne m'arrêtera plus : je te suivrai au travers des rochers, des fleuves, des mers, des flammes; partout où tes pas se porteront, insensée j'y volerai. Laisse-moi encore une fois me traîner à tes genoux.

HIPPOLYTE.

Éloignez, éloignez du chaste Hippolyte vos mains impures. Quels efforts! quelles horribles caresses! Ah! qu'à l'instant ce glaive punisse tant de crimes. Déja ma main a saisi les cheveux de cette infâme : ô Diane! quel sang a mieux mérité de couler sur tes autels?

PHÈDRE.

A présent, Hippolyte, à présent tu combles mes

vœux, à présent tu guéris mes maux : oui, mon bonheur passe mon espoir ; je mourrai sans crime, et de ta main.

HIPPOLYTE.

Éloigne-toi : je te laisse vivre pour que tu n'aies rien obtenu de moi ; mais que ce glaive souillé de ton approche reste à jamais loin de mes flancs. Non, le Tanaïs, la Méotide, l'Océan lui-même, ne me rendront jamais ma pureté : ô forêts ! ô Diane !

LA NOURRICE.

Vous voilà découverte, faible femme; qu'attendez-vous? rejetons sur lui le forfait, accusons-le de violence; le crime seul peut voiler le crime: le parti le plus sûr dans le danger, c'est l'audace. La chose est secrète; nul témoin ne dira quel est le coupable de nous ou de lui. Paraissez, peuple d'Athènes; arrivez, fidèles esclaves : l'incestueux Hippolyte presse la reine, il la menace de la mort, il fait étinceler le fer; mais il fuit à votre approche, et dans son trouble il oublie son glaive. Ah ! nous tenons une preuve du forfait. Rappelons d'abord à la vie cette reine infortunée; mais que ces cheveux arrachés, que ces vêtemens déchirés restent comme ils sont; qu'Athènes voie les vestiges d'un aussi grand attentat. O ma maîtresse ! reprenez vos sens; pourquoi vous déchirer vous-même et fuir tous les regards? Quoi qu'il arrive, le crime n'est que dans la pensée.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

THÉSÉE, LA NOURRICE.

THÉSÉE.

Me voici donc enfin hors de la région ténébreuse. J'ai quitté la vaste et sombre demeure des mânes, et mes yeux affaiblis s'ouvrent à la lumière désirée. Déja quatre fois Éleusine a partagé les dons de Triptolème, quatre fois la balance a égalé le jour à la nuit, depuis qu'une destinée bizarre m'a enchaîné parmi tous les maux de la mort et de la vie. Malheureux ! il ne me reste qu'une partie de cette vie, et je languirais encore au Tartare sans le secours d'Hercule, qui triompha de Cerbère et me fit voir le jour. Mais mon corps abattu n'a plus la même force : quelle fatigue pour traverser les espaces immenses qui séparent le Phlégéton du séjour des vivans ! quelle peine de fuir la mort et de suivre Hercule !.... Mais qu'entends-je ? dites, quelle voix lamentable a frappé mes oreilles ? les plaintes, les gémissemens, les sanglots retentissent dans ce palais. N'ai-je donc point quitté les enfers ?

LA NOURRICE.

Phèdre est résolue à périr ! elle méprise nos larmes et court à la mort.

THÉSÉE.

D'où vient ce dessein au retour de son époux ?

LA NOURRICE.

Ce qui devrait la retenir est ce qui la presse.

THÉSÉE.

Je ne sais ce que cachent ces paroles mystérieuses; parlez clairement : d'où naît sa douleur ?

LA NOURRICE.

Elle ne la confie à personne : triste, sombre, elle veut mourir avec son secret.

THÉSÉE.

Accourez, accourez, le moment presse, ouvrez les portes du palais.

SCÈNE II.

THÉSÉE, PHÈDRE.

THÉSÉE.

O compagne chérie ! est-ce donc ainsi qu'après une longue absence vous revoyez l'époux que vous avez tant regretté ? Quittez ce glaive, revenez à moi, et dites ce qui vous rend la vie odieuse.

PHÈDRE.

Illustre Thésée, je vous en conjure par votre sceptre auguste, par vos tendres enfans, par votre retour que je n'osais me promettre, par mes cendres que vous recueillerez bientôt, souffrez que je meure.

THÉSÉE.

Qui vous force à la mort ?

PHÈDRE.

Si j'en dis la cause, j'en perds le fruit.

THÉSÉE.

Nul autre que moi ne l'entendra : craignez-vous les oreilles de votre époux ? parlez, votre secret restera dans mon cœur fidèle.

PHÈDRE.

Cachons les premiers ce que nous voulons que les autres cachent.

THÉSÉE.

Tous les moyens de mourir vous seront refusés.

PHÈDRE.

La mort ne manque jamais à qui la désire.

THÉSÉE.

Mais quel crime cette mort doit-elle expier ?

PHÈDRE.

Le crime est de vivre.

THÉSÉE.

Quoi ! mes larmes ne vous touchent point ?

PHÈDRE.

Elles adoucissent mes derniers momens.

THÉSÉE.

Elle s'obstine au silence ; mais les fers et les tourmens arracheront le secret de la nourrice. Qu'on la lie, et que.....

PHÈDRE.

Arrêtez, je parlerai moi-même.

THÉSÉE.

Pourquoi détourner vos tristes yeux ? pourquoi ces larmes que votre voile essaie en vain de me cacher?

PHÈDRE.

Père des dieux, je vous prends à témoin; et vous, brillant flambeau des cieux, Phébus, auteur de ma déplorable famille, j'ai résisté aux prières; les menaces et le fer n'ont point abattu mon courage, mais la violence a triomphé, et la tache sera lavée de tout mon sang.

THÉSÉE.

Ah! parlez : quel fut l'infâme adultère?

PHÈDRE.

Celui que vous soupçonneriez le moins.

THÉSÉE.

N'importe, je veux le connaître.

PHÈDRE.

Interrogez ce fer; l'infâme a fui au bruit du peuple accourant à mes cris; et, dans son trouble, il a laissé ce témoin de son forfait.

THÉSÉE.

Cieux! quel crime! quel monstre! Je le reconnais ce glaive, je vois sur cet ivoire l'antique symbole de ma race. Mais où est le traître?

PHÈDRE.

Les esclaves l'ont vu troublé et fuyant rapidement.

SCÈNE III.

THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

O maître du ciel! et vous dominateur des flots, d'où vient le germe de cette horrible dépravation?

Est-ce de la Grèce même, ou de la barbare Scythie, ou de l'infâme Colchide? Non, il retrace trop bien les pervers auteurs de sa mère. Son crime accuse sa vile origine. Cette race sauvage ne peut souffrir les liens de Vénus, et la plus infâme prostitution succède à un long célibat. Sang corrompu, que l'influence d'une plus douce région n'a pu corriger, les bêtes elles-mêmes fuient de pareilles horreurs ; un pudique instinct les éloigne de l'inceste. Où donc est ce noble visage, cette majesté composée, ce grave maintien, ces mœurs austères, ces manières à la fois rudes et antiques? O trompeuse sagesse, que tu caches de vices! et de quelle apparente beauté tu masques un homme perfide! Tu donnes à l'infâme les traits de la pudeur; le séditieux paraît tranquille, le scélérat pieux, le perfide sincère. Le voilà, ce sauvage habitant des bois, c'est un infâme débauché. Cette innocence, cette rigueur, n'ont servi qu'à couvrir l'affront que me réservait un fils incestueux : c'était pour l'épouse de ton père que tu gardais tes premières ardeurs. Je rends mille fois grâces aux dieux de ce qu'Antiope est tombée de ma main, de ce qu'en descendant vers les antres du Styx, je ne t'ai point laissé de mère. Fuis, malheureux, porte tes pas fugitifs vers des peuples inconnus. Quand tout l'Océan te séparerait de la terre que j'habite, quand tu souillerais de ta présence un monde opposé au nôtre, quand tu te cacherais dans les derniers recoins de l'univers, au delà du séjour des frimas et des neiges, et de l'empire de l'impétueux Borée, ma fureur et

ma vengeance te suivront partout. Attaché à tes pas, je te trouverai dans les plus obscures retraites : ni l'éloignement, ni les obstacles, ni les antres, ni les monts, ni les forêts ne te déroberont à ma vengeance; mes malédictions iront où mes armes ne pourront t'atteindre. Tu sais mon origine, tu sais que Neptune, mon père, m'a donné trois vœux à former, et qu'il a juré par le Styx de les remplir. Maître des ondes, remplis ta promesse; qu'Hippolyte ne voie plus la lumière du jour, et qu'il emporte chez les mânes la haine de son père. O Neptune! quel horrible secours j'implore! sans l'excès de mes maux, je n'abuserais pas du dernier don que m'a fait ta bonté; dans les détours des enfers, dans les abîmes du Tartare, au milieu des menaces de Pluton, je n'eus pas recours à ton pouvoir : remplis ta promesse, ô mon père! Pourquoi ce retard? Pourquoi n'entends-je pas mugir les ondes? pourquoi les nuages chassés de toutes parts ne viennent-ils pas répandre la nuit et voiler les astres?

LE CHOEUR.

Auguste mère des dieux, Nature! et toi, souverain du brillant Olympe, toi dont la main puissante régit les astres, prescrit leur tâche et meut l'univers, pourquoi le soin éternel de changer incessamment les choses, afin que tantôt les frimas glacés dépouillent les forêts, que tantôt les arbres se parent de verts ombrages, que l'aspect brûlant du lion jaunisse les épis, et qu'après l'automne l'année épuisée répare ses forces? pourquoi, toujours occupé de maintenir

l'équilibre entre les mondes roulans, négliges-tu le soin des hommes, et laisses-tu la vertu sans soutien et le crime sans vengeance? La fortune régit capricieusement les choses humaines : aveugle, elle laisse tomber sans choix ses dons et ses coups. Le vice prospère, la vertu succombe; le crime est assis sur le trône; le peuple volage se choisit des maîtres indignes. Les lois sont armées contre l'innocence, la chasteté fuit dans les déserts, et l'adultère triomphe dans les cours. Vaine pudeur! faux éclat! Mais qui vient à pas précipités avec l'air du désespoir?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

L'EXPRÈS, THÉSÉE.

L'EXPRÈS.

Triste condition! fâcheux devoir! pourquoi m'appeler pour vous annoncer des malheurs inouïs?

THÉSÉE.

Ne crains rien; les désastres n'ont plus rien qui m'étonne.

L'EXPRÈS.

Ah! la douleur étouffe ma voix.

THÉSÉE.

Parle; quel nouveau coup vient me frapper?

L'EXPRÈS.

Hippolyte n'est plus.

THÉSÉE.

Je savais que je n'avais plus de fils, je suis vengé; mais raconte-moi son trépas.

L'EXPRÈS.

Il fuyait désespéré et résolu de s'éloigner à jamais; il court à ses superbes coursiers: pendant qu'il les soumet au joug, et qu'il suspend les rênes à leur bouche docile, on l'entendait parler seul, et dans ses discours sans ordre il maudissait le trône paternel, il attestait

son père, il invoquait tous les dieux; puis montant sur son char, il abandonne ses chevaux à toute leur vitesse. Le ciel était serein, l'air tranquille, l'onde calme : à l'instant la mer bouillonne d'elle-même; elle s'enfle et s'élève jusqu'aux nues; jamais les autans, jamais les aquilons n'ont soulevé de telles vagues. Les rochers semblent ébranlés du choc, et le sommet de Leucate est blanchi d'écume; les eaux se courbent en vaste montagne, et roulent vers le rivage; à travers l'onde impétueuse qui s'élance on croit entrevoir une colline qui bientôt découvre son sommet. Est-ce une autre Cyclade? est-ce le prodige d'Épidaure? sont-ce encore les rochers de Scyron, ou de nouvelles contrées qui s'élèvent du fond des mers? Pendant notre surprise et nos questions un long mugissement sort du sein des flots, et l'on distingue un monstre écumant, plus effroyable cent fois que toutes les baleines du vaste Océan. Tour à tour il pompe et lance des fleuves d'eau salée; la vague immense qui le couvrait s'écoule en bouillonnant. Le péril succède à la terreur; le monstre avance dans les terres, et les flots roulent à sa suite.

THÉSÉE.

N'omets aucun détail; peins-moi tout ce que tu as vu.

L'EXPRÈS.

Ah! mes yeux voient encore cette tête hideuse, colorée d'un vert livide, qui s'élève au dessus d'un cou bleuâtre; je vois ce front marqué de taches obscures, ces oreilles mobiles, ces cornes effroyables

dont la couleur changeante convient à la fois aux chefs des troupeaux et aux habitans de l'onde. Ses larges naseaux s'ouvrent et se referment avec un horrible ronflement, une huile épaisse semble dégoutter de son large poitrail, ses vastes flancs sont teints d'une couleur fauve, et son corps est terminé par une queue énorme, semblable à celle des baleines qui dans les mers lointaines soulèvent et submergent les vaisseaux. A cet aspect la terre a tremblé; les troupeaux se dispersent, les bergers épouvantés ne songent point à les suivre; les animaux des forêts sortent de leurs retraites; les chasseurs eux-mêmes restent glacés d'effroi : le seul Hippolyte n'est point ému ; sa main retient ses chevaux effrayés, et sa voix les encourage. Vous connaissez le chemin d'Argos, sur le sommet des collines escarpées dont la mer bat le pied; c'est là que le monstre s'arrête et semble s'apprêter au combat : dès qu'il a repris haleine, et qu'il s'est assuré de ses forces, il avance rapidement, effleurant à peine la terre de ses pas, et se présente menaçant aux coursiers effrayés. Votre fils, sans pâlir, se lève, et d'une voix de tonnerre : Ne crois point, dit-il, étonner mon courage : des monstres n'épouvanteront point le fils de Thésée. A l'instant les chevaux indociles entraînent le char loin de la route, et volent où l'effroi les emporte. Tel qu'un pilote au fort de la tempête manœuvre pour soutenir son vaisseau contre les vents, et oppose les ruses de l'art à la furie des flots, tel le héros gouverne toujours ses chevaux emportés. Tantôt il les retient, tantôt il les frappe; le monstre infatigable

les suit toujours, tantôt courant à côté du char, tantôt le devançant, et revenant par un circuit s'offrir à sa rencontre. La fuite devient inutile: l'animal furieux s'élance à la tête des chevaux, ouvrant une gueule effroyable : les coursiers oublient et leur maître et leur frein ; ils s'agitent, se débattent, se cabrent, et renversent le char. Hippolyte tombe; dans sa chute les rênes se nouent autour de son corps et le retiennent : plus il fait d'efforts, plus les nœuds se serrent; les coursiers sentent le char vide ; ils ne connaissent plus la main qui les régissait, et fuient au hasard. Tels les chevaux du jour, indignés d'être conduits par un autre que Phébus, précipitèrent Phaéton du haut des cieux. Déja les champs sont rougis du sang d'Hippolyte; sa tête brisée frappe et retentit contre les rochers; sa chevelure reste dans les chardons et dans les ronces ; les cailloux aigus déchirent son beau visage ; ses charmes malheureux disparaissent; le rapide essieu brise ses membres mourans ; enfin sa poitrine s'enfonce sur les éclats d'une souche à demi-brûlée. Le char s'arrête un instant, et les chevaux, faisant un nouvel effort, entraînent et brisent le corps de leur maître ; les buissons et les épines achèvent de le déchirer : à chaque obstacle nouveau il reste une partie d'Hippolyte. Ses tristes esclaves errent dans les champs ; aidés de ses chiens fidèles, ils suivent la longue trace du sang, et recherchent ses précieux restes ; mais leurs pitoyables soins n'ont pu tout rassembler. O fatale beauté ! le voilà ce brillant collègue, ce digne héritier de son auguste père, qui naguère

semblait l'astre de cet empire : aujourd'hui ses membres épars ne seront pas même tous réunis sur son bûcher, et une partie d'Hippolyte manquera dans son tombeau.

THÉSÉE.

O puissante nature ! le courroux d'un père ne saurait briser tes nœuds ; j'ai demandé la mort du coupable, et je le pleure.

L'EXPRÈS.

On ne doit point s'affliger de ce qu'on a voulu.

THÉSÉE.

Eh ! le comble du malheur est pour moi d'avoir été contraint à le vouloir.

L'EXPRÈS.

Si votre haine dure encore, pourquoi ces larmes ?

THÉSÉE.

Je pleure son meurtre, et non sa perte.

LE CHOEUR.

O incertitude des choses humaines ! cependant la fortune est moins cruelle pour les petits, et la faiblesse est frappée plus faiblement ; l'obscurité est plus tranquille, et l'on dort mieux sous le chaume ; les monts qui touchent aux nues sont plus battus des vents et de la tempête, l'humble vallée est moins frappée de la foudre ; le Caucase et l'Ida retentissent des traits redoutables de Jupiter ; il craint encore pour l'Olympe, et frappe tout ce qui s'élève ; l'humble toit du simple pasteur est à l'abri des secousses qui renversent les trônes des rois.

Nous attendons le temps mobile, sans savoir ce qu'il nous apporte ; et la fortune légère peut tout

donner, hors la confiauce. Tel arraché aux ténèbres de la mort et revenu à la lumière des cieux pleure aujourd'hui son triste retour, et retrouve ses foyers plus tristes que les enfers. O Pallas! divinité chérie des Grecs! c'est par ton secours que Thésée, arraché aux marais du Styx, revoit aujourd'hui le séjour de la vie. Mais tu ne dois point pour cela une autre victime à Pluton; son empire n'est point diminué. Dieux! quelle triste voix retentit dans le palais? et que médite la déplorable Phèdre avec le fer qui brille dans ses mains?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

PHÈDRE, THÉSÉE, LE CHOEUR.

THÉSÉE.

Où vous emportent le désespoir et la fureur ? Pourquoi ce glaive? pourquoi ces cris? pourquoi ces larmes répandues sur ces restes odieux ?

PHÈDRE.

C'est moi, c'est moi qu'il fallait frapper. Cruel dieu des flots, appelle contre moi tous les monstres des gouffres profonds et des mers lointaines. O Thésée, toujours errant et toujours funeste! tantôt un père, tantôt un fils paient votre retour de leur sang; également fatal aux vôtres par votre amour ou par votre haine pour vos épouses. O déplorable Hippolyte! que vois-je, et qu'ai-je fait? Quel monstre, quel Procuste, quel informe Minotaure ont ainsi dispersé tes membres mutilés? Qu'est devenue cette beauté pour moi si funeste? où sont ces yeux, les astres de ton amante? Tu es étendu sans vie: reprends un moment tes sens, écoute-moi; mes discours ne sont plus criminels: de cette main je vais te venger et percer mon sein coupable. Phèdre va s'arracher au jour et au crime. Éperdue, je te suivrai

jusque dans les ondes, dans les abîmes du Tartare, au travers des flots enflammés du Styx. Ah! que du moins ton ombre reçoive ces tristes dépouilles et cette chevelure coupée sur un front déchiré de mes mains: nos cœurs ne pouvaient être unis, mais nos destins le seront. Phèdre, s'il te reste quelque pudeur, meurs pour ton époux, sinon meurs pour ton amant. De quel œil verrais-je cette couche que j'ai voulu profaner? Il ne manquait à mon crime que de jouir de l'amour de Thésée après avoir immolé son fils. O mort! seule consolation d'un malheureux amour, seul recours de la pudeur offensée, c'est vers toi que je fuis, ouvre-moi ton sein propice. Écoutez, Athènes; et vous, père plus cruel qu'une marâtre, écoutez: mon récit était faux; j'ai calomnié l'innocence, je lui ai imputé mon crime: père barbare! ton fils expire victime de l'inceste et de la calomnie; il fut chaste, il fut vertueux. O Hippolyte! reprends ta gloire; déja le fer est plongé dans mon sein impie! et tout mon sang coule pour tes mânes. Thésée, apprends d'une marâtre ce que tu dois à ton fils, et meurs.

THÉSÉE.

Pâle flambeau des enfers, gouffre du Tartare, marais éternels du Cocyte, et toi Léthé, fleuve si cher aux malheureux, emparez-vous d'une impie, et préparez-lui d'éternels tourmens; accourez, monstres des mers, si dociles à ma voix, arrivez des antres profonds de Protée, entraînez-moi sous les ondes: Et toi, père trop favorable à mon courroux, toi dont la cruauté inventive a couvert les rivages des

membres d'Hippolyte, tourne sur un père coupable tous les coups que tu viens de porter à un fils calomnié. Où me cacher? les cieux, les enfers, les mers sont témoins de mon crime : où me cacher? Et voilà pourquoi j'ai quitté les enfers! Un double deuil, un double assassinat m'attendait. Privé de mon fils et de mon épouse, je vais du même flambeau allumer deux bûchers. O mon libérateur! ô Hercule! rends à Pluton sa victime, rends-moi aux mânes! En vain j'invoque la mort dont j'ai triomphé; maintenant Thésée rassemble, surpasse les cruautés des brigands que ta main a punis..... Terre, ouvre-toi; chaos, reçois-moi : laissez-moi rejoindre les ombres par un chemin permis; je suis mon fils. Roi des mânes, ne crains rien de Thésée, c'est mon fils que je cherche, c'est lui que je veux joindre dans l'éternelle demeure. Mais les dieux sont sourds : ils ne le seraient pas si mes vœux étaient criminels.

LE CHOEUR.

Thésée, toute la vie vous reste pour vos regrets; songez en ce moment au tribut que vous devez à votre fils. Recueillez au plus tôt ses membres dispersés et souillés par son indigne trépas.

THÉSÉE.

Approchez de moi ces restes précieux, ce corps informe; c'est Hippolyte. Ah! je reconnais ma rage : oui, je suis ton assassin, et, pour ajouter à mon crime, pour n'être pas le seul coupable, j'ai rendu mon père complice de ma fureur. Le voilà ce secours paternel! O vieillesse triste et solitaire! je n'ai plus

de fils : que j'embrasse au moins ses membres et que je les réchauffe dans mon sein ! Est-ce là ce visage brillant de l'éclat des astres, dont les regards auraient charmé la haine ? qu'est-elle devenue cette beauté ? O cruel destin ! aveugle faveur des dieux ! voilà les vœux d'un père ! voilà le retour d'un fils ! Et vous, restes chers et glacés, laissez-vous réchauffer par mes baisers et par mes larmes, en attendant la pieuse flamme qui doit vous consumer.... Peuple, ouvrez ce palais sanglant ; remplissez la ville de vos lamentations, et préparez un magnifique bûcher. Mais éloignez-en ce cadavre impur ; qu'il soit précipité dans une fosse profonde comme les enfers, et que, s'il se peut, la terre accable de tout son poids sa tête criminelle.

FIN DE LA TRAGÉDIE D'HIPPOLYTE.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

DISCOURS ACADÉMIQUES.

DISCOURS

DE M. DE BOUFFLERS

LORS DE SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE 9 DÉCEMBRE 1788[1].

MESSIEURS,

Je parcourais naguère ces plages désolées dont le premier aspect offre l'emblème et la preuve de l'esprit inculte de leurs habitans. J'aimais à pénétrer dans ces pays si peu connus, si mal observés, où la main de la nature a tout fait, où la main de l'homme n'a rien changé; j'y conversais avec ces hommes simples, qui, réduits aux seuls besoins physiques, bornés à des notions pour ainsi dire animales, ignorant jusqu'aux noms d'arts et de sciences, paraissent condamnés à des ténèbres éternelles. Hélas! jusqu'à présent ils n'ont point reçu de nous le bienfait que l'obscurité doit attendre de la lumière; notre cupidité s'est fait une étude barbare d'ajouter encore à leurs erreurs. Vainqueurs de l'Océan (c'est le nom qu'ils nous donnent), vainqueurs, dis-je, de cet Océan qui les séparait de nous, possesseurs de richesses qui leur étaient inconnues, distributeurs avares de mille dons

[1] Il y avait été élu à la place de M. Montazet, archevêque de Lyon.

perfides, nous leur sommes apparus comme des dieux, mais comme des dieux malfaisans qui viennent exiger des victimes humaines.

Voilà les hommes que je quitte; et je me trouve au milieu de ceux dont les plus éclairés attendent et reçoivent à chaque instant de nouvelles lumières, de ceux à qui la pensée doit ses plus riches trésors et ses plus brillantes conquêtes. J'ai vu jusqu'où l'esprit humain peut tomber, je vois jusqu'où il peut s'élever; j'ai vu ce que la nature avait fait de l'homme, je vois ce que l'homme a fait de la nature. Dans ces brûlantes régions, la faible étincelle de raison que chaque homme reçut en naissant ne sert qu'à lui seul; elle suffit à peine à le conduire, pendant le cours d'une vie oisive, dans la cercle étroit de ses besoins, et s'éteint avec lui sans laisser aucune trace. Dans nos climats, au contraire, où l'art d'écrire et l'impression transmettent les idées à l'absence et à l'avenir, l'esprit d'un homme peut appartenir à tous, et celui de tous à chacun. Riches en naissant du bien de nos ancêtres et de celui de nos frères, nous partons du point où les autres sont parvenus; et toujours une nouvelle ambition, toujours de nouvelles entreprises, toujours de nouveaux secours accroissent notre domaine.

C'est à vos travaux, messieurs, qu'il appartient surtout d'étendre et d'assurer la gloire du génie en fixant le destin de notre langue, en la garantissant des caprices des peuples et des vicissitudes des temps, en lui conservant, avec la pureté qu'elle doit à vos

savantes observations, cette clarté naïve où se retrace encore la franchise de nos ancêtres. De tels soins vous furent confiés par un grand ministre, qui, sourd aux murmures de son siècle, briguait l'admiration des siècles à venir, et qui voulut, en éternisant notre langue, éterniser son nom. Pour un aussi grand dessein, il fallait donner des lois à la pensée, qui de sa nature est libre, et les faire suivre à la postérité qui n'a point de maître. Ambitieux de ce nouveau triomphe, il se servit d'un nouveau moyen : il recourut à cette opinion générale qu'il avait si souvent bravée, et conçut l'idée d'un tribunal qui, pour régler cette opinion dans tout ce qui tient au langage, la consulterait ; qui, en écoutant le public, s'en ferait écouter ; et qui, soigneux, dans ce tumulte de voix discordantes et mal articulées, de compter les avis, de les peser, et surtout de les rédiger, saurait opposer la plus saine partie de la multitude à la multitude même, la maîtriser par le raisonnement, et lui dicter des arrêts qu'elle-même aurait prononcés.

Les vues de Richelieu furent secondées après lui par les soins d'un célèbre magistrat dont le nom vous est cher à plus d'un titre, et par la constante protection de ce monarque qui montra pendant si long-temps à l'Europe étonnée un front digne de toutes les couronnes, avec une âme supérieure à toutes les fortunes. Il appartenait à de telles mains de donner une impulsion durable. La langue française, épurée, enrichie et soumise à des principe fixés par la raison générale, et à des règles tirées de sa propre

organisation, devient non seulement commune à tout le royaume, mais familière à toute l'Europe, et ne sentira plus que les bienfaits du temps au lieu de ses outrages. Par une conséquence naturelle, le talent, livré autrefois à ses propres caprices, suivit le sort de la langue, et reçut des lois ; et le génie lui-même, semblable à Phaéton, mieux instruit par son père, apprit que, dans la région inaccessible où il aime à s'égarer, il est encore des écueils qu'il doit éviter. Désormais l'un éclairé dans sa marche, et l'autre averti dans son vol, n'ont plus rien à redouter du retour de la confusion et de la barbarie ; et ce que les utiles inventeurs de l'imprimerie avaient fait pour étendre et pour conserver les productions de l'esprit humain, votre immortel fondateur l'a renouvelé dans un ordre plus sublime pour étendre et pour assurer à jamais l'empire du bon goût et de la saine critique.

Telle est, messieurs, la sublime tâche qui fut confiée à de si dignes mains. Et quelles sont mes forces pour les joindre aux vôtres, pour suivre vos pas dans une carrière que vous aplanissez, il est vrai, mais que vous étendez à toute heure ? Quoi qu'il en soit, ce n'est pas ici pour moi l'instant d'être modeste ; peut-être même serais-je moins fier de tout mériter que de tout rapporter à la tendresse, et sans doute à la prévention de celui [1] qui m'a fait espérer votre suffrage. Je ne feindrai donc point d'accuser un choix que vous pourriez être embarrassés de justifier ; il est fait, et j'en jouis. Si vos talens, si vos travaux, si vos

[1] M. le maréchal de Beauvau.

triomphes vous ont ouvert les portes de ce temple, j'avais des droits aussi, moins éclatans sans doute, mais plus chers à mon cœur : parent, ami de plusieurs d'entre vous, compatriote des uns, condisciple des autres, disciple de tous, que manque-t-il à mes titres? Qui de vous entra dans ces lieux sous de plus heureux auspices? C'est l'amitié, c'est la commune bienveillance qui m'ont admis d'une voix unanime; et ce que chacun de vous n'a dû qu'à lui seul, c'est à chacun de vous que je le dois.

Cependant, au milieu des transports d'une si douce et si juste reconnaissance, j'éprouve un remords secret en tardant à payer le tribut que réclame la mémoire d'un prédécesseur si difficile à remplacer. Vous ne le savez que trop, messieurs, et l'attendrissement de plusieurs d'entre vous atteste encore qu'à cette place même vous avez autrefois vu dans cette assemblée M. de Montazet, archevêque de Lyon. Ici, messieurs, le rang, les dignités et les titres s'évanouissent, on n'y voit que le mérite; et parmi vous il n'en est point qui n'y trouve son avantage. Je ne parlerai donc point d'une race privilégiée où les talens et les succès en tous genres ont toujours été le premier et le commun apanage. Je pourrais citer à cette occasion un frère de M. l'archevêque de Lyon qui, dans ce moment, le pleure au fond d'une retraite où il a porté des vertus dont il a paru orné dès ses premiers ans, et des agrémens qui embelliront encore ses derniers jours; et cet autre frère enlevé trop tôt à l'espoir de l'armée et à l'amour des deux grandes

nations qu'il servit également, ce brillant Français dont les talens distingués et la noble valeur trouveraient encore pour garant dans cette assemblée l'ennemi le plus à craindre et l'approbateur le plus à désirer.

Mais c'est M. l'archevêque de Lyon que je dois peindre, et l'on n'aura qu'une esquisse de cet homme vraiment rare, en qui tant de qualités et de vertus différentes et presque opposées semblaient offrir plusieurs hommes différens à l'estime et à l'applaudissement de tous les états et même de tous les partis. Vit-on jamais en effet l'homme d'église, l'homme du monde et l'homme de lettres prononcés d'une manière plus distincte et réunis d'une manière plus intime? Un mot le peindra : il fut ce qu'il devait être; le tableau de ses devoirs devint le plan de sa vie; il semblait avoir prescrit à ses pensées la marche qu'elles devaient suivre, et à ses agrémens le cercle où ils devaient se renfermer. Ses études, constamment dirigées vers les objets de ses fonctions, ne faisaient que l'affermir dans ses principes, tandis que la grace, inséparable de toutes ses actions et de tous ses discours, loin d'affaiblir la dignité de son état, en avait pris l'empreinte; et, plus piquante encore dans sa décence, elle semblait se parer du voile même qui la couvrait. Strict observateur des règles qu'il voulait faire observer, attentif à prévenir les abus, prompt à les réformer, indulgent pour l'erreur, redoutable ennemi de la mauvaise foi, protecteur compatissant

[1] Le prince Henri.

de la faiblesse, vigilant défenseur d'une autorité qui dans ses mains devenait un bienfait public, il montra constamment l'homme de bien sous les traits les plus mâles et sous les formes les plus douces; et nul ne sut mieux que lui mêler dans sa conduite et dans ses manières cette humanité, cette bienveillance, servons-nous du terme consacré par le langage de son état et par le souvenir de ses actions, cette charité qui donne la vie à la vertu, et sans laquelle le bien qu'on fait n'est qu'un devoir au lieu d'être un délice.

Que n'existe-t-il encore parmi vous, messieurs, celui dont la voix harmonieuse semblait éveiller au fond de la tombe les illustres morts qu'il choisissait pour les faire revivre dans la pensée! Selon l'ordre de la nature, M. Thomas devait survivre à mon prédécesseur; il lui devait le bien le plus cher, la conservation du plus digne ami, et sans doute il eût tenté de s'acquitter au moins envers sa mémoire, en la rendant immortelle. Hélas! ce fut M. l'archevêque de Lyon lui-même qui lui ferma les yeux de ses mains hospitalières. Avec quel intérêt touchant cet illustre écrivain aurait dépeint ce qu'il ne fit qu'entrevoir dans l'étendue de ce vaste diocèse. Partout l'instruction offerte à l'ignorance, le travail à l'oisiveté, le secours à la misère, le soulagement à la douleur; partout les dons répandus avec les lumières; partout les instructions liées à des bienfaits, et les plus salutaires intentions réalisées par des libéralités sans bornes. Ici de jeunes ecclésiastiques reçoivent gratuitement une éducation si nécessaire au bonheur des hommes qui leur seront

un jour confiés; plus loin s'élève un asile respectable où des prêtres affaiblis par l'âge et par des travaux trop peu récompensés, viennent au moins terminer dans l'aisance et dans le repos une vie qui cesse d'être utile. Aucun état, aucune condition, aucune circonstance, n'échappent à ses regards protecteurs; ils suivent les hommes depuis les premières jusqu'aux dernières heures de leur existence; et pendant que la caduque vieillesse, les infirmités incurables que la misère a réduites aux secours publics sont recueillies dans de pieux hospices augmentés par ses bienfaits et dirigés par sa vigilance; pendant qu'elles marchent vers la tombe à pas moins précipités, au milieu des soins et des consolations, ses yeux paternels observaient cette humble classe de femmes laborieuses qui, condamnées à préférer le modique mais nécessaire produit de leur travail aux tendres soins qu'elles doivent à leurs enfans, livrent ces faibles créatures, ou plutôt les sacrifient à des nourrices mercenaires. Il voit ce qu'il en coûte à l'état, à la morale, à la nature; il arrête le cours de ces désordres, et ses dons compensateurs d'une si meurtrière économie assurent à l'enfant son premier droit, le lait de sa mère, et à la mère un bienfait encore plus doux, les délices maternelles.

M. Thomas aimerait surtout à montrer dans toute sa pureté cet esprit public si peu connu jusqu'à notre âge, et qui fut toujours le mobile, et, pour ainsi dire, l'ame de M. l'archevêque de Lyon. C'est lui, quand la Providence semblait oublier son diocèse,

qui en remplissait les fonctions; c'est lui qui veillait aux besoins trop souvent renaissans d'un pays où les campagnes attendent leur subsistance de la prospérité de la capitale, tandis que le sort de cette capitale elle-même dépend des goûts et des caprices du luxe de tout l'univers. On ne sait que trop sur quelle base mobile repose l'opulence de cette cité superbe; et la fortune, qui a tout fait pour elle, est toujours prête à détruire son ouvrage.

Tantôt la mort, frappant successivement plusieurs têtes augustes, couvre l'Europe d'un deuil universel, et plonge Lyon dans la misère; tantôt une loi somptuaire, ou de nouvelles manufactures établies chez un peuple étranger, réduit chez nous les salaires, la subsistance de cent mille artisans, et disperse les instrumens vivans de notre richesse chez nos voisins et chez nos rivaux; tantôt les fléaux du ciel, et les fléaux politiques souvent plus terribles encore, répandant le trouble, l'inquiétude et la défiance dans les esprits, amènent à leur suite une économie à laquelle, pour le bonheur commun, il ne fallait jamais renoncer ou ne jamais revenir. Alors tout ce que les grands et les riches croient devoir retrancher sur leurs dépenses superflues se trouve en partie retranché du nécessaire des utiles habitans de la ville de Lyon; et plus d'une fois, sans la main protectrice de M. l'archevêque, cette précieuse colonne de notre commerce était près de s'écrouler. Dans ces momens de crise, prompt à se montrer au milieu de son peuple affligé, ses discours promettaient des temps plus heureux, ses re-

venus semblaient doubler pour les aumônes, sa touchante éloquence attirait de nouveaux secours, et son génie préparait des ressources imprévues. C'est ainsi que dans la commune détresse il devenait le trésor commun, et que la vertu d'un homme balançait une calamité publique.

On dira peut-être que l'orgueil pourrrait se parer de tels sacrifices; hé bien! qu'il s'en pare, et nous lui applaudirons. Mais, pour nous assurer des motifs de M. l'archevêque de Lyon, suivons-le dans ces tristes refuges de la pauvreté souffrante, sur lesquels les regards des riches se sont de tout temps si rarement abaissés. Il veut tout voir, tout entendre, apaiser tous les murmures, écouter toutes les plaintes, satisfaire à toutes les demandes, et du moins opposer tous les biens qu'il peut faire à tous les maux qu'il ne peut soulager. Aussi voyez son image si religieusement conservée dans ces lieux de douleur, et qui les console encore par le souvenir du consolateur qu'elle retrace. Long-temps attendue, elle paraît enfin. Aussitôt on se lève, on se traîne de toutes parts à sa rencontre; on lui tend des mains défaillantes; elle est arrosée de larmes de joie par des yeux près de s'éteindre; et des voix mourantes la bénissent. Mais bientôt le désordre succède à l'ivresse; on ne veut point perdre de vue un objet aussi cher; on le demande, on le réclame pour toutes les salles; on se presse, ou se pousse, et les plus malades ont retrouvé des forces pour se le disputer. Ces pieux transports, si tumultueusement exprimés, avaient un motif, et

j'oserai le dire... Un jour que dans ces tristes asiles il avait porté ses bienfaits et sa vigilance accoutumée, il crut encore apercevoir un mécontentement général : il en demande la raison. Tous les lits étaient infestés par de fâcheux insectes, ennemis trop communs du repos des hommes. Il consulte; point de remèdes : il faudrait des lits de fer, et la dépense serait énorme. On calculait; il ne calcula point : tous les lits furent bientôt changés; et le retour du sommeil dans une demeure où il est si nécessaire est encore un de ses bienfaits.

Bonté touchante, secourable inquiétude, besoins délicieux des plus belles ames, soyez à jamais la base de la morale universelle, le lien de tous les peuples, et le ralliement de toutes les religions! S'il vous fallait des récompenses, ne craignez point d'en manquer. Les hommes peuvent être ingrats, mais le genre humain ne l'est point. Et si l'on conserve dans la ville de Lyon un si tendre respect pour l'image de son vertueux bienfaiteur, quels hommages réservons-nous à la vivante et sensible image [1] de la bienfaisance même, qui, des rives paisibles du plus beau lac du monde, est venue au secours de tout ce qui souffre parmi nous! Telles la fable nous dépeint les intelligences supérieures qui se plaisaient à porter sur la terre leurs conseils et leurs bienfaits.

Mais la jalousie survit quelquefois long-temps à ceux qui l'ont fait naître, et je crois l'entendre demander sourdement pourquoi M. l'archevêque de

[1] Madame Necker.

Lyon, avec des vertus aussi douces, aussi propres à faire le bonheur des hommes, ne fut-il point heureux lui-même? Pourquoi n'a-t-il point préféré la paix à tant de contentions, à tant de débats dont les tribunaux ont si souvent retenti? Pourquoi a-t-il passé volontairement au milieu des orages tant de jours qui pouvaient être plus sereins? S'il fallait une apologie à la vertu, je saurais montrer M. l'archevêque de Lyon sortant vainqueur de toutes ces discussions, sans que jamais on ait imputé ses triomphes à la faveur, que l'envie croit être d'un si grand poids dans la balance même de la justice. Qu'en est-il résulté? son faste ou sa fortune en furent-ils accrus? Mais non; toujours simple dans sa noblesse, il ne connut de luxe que pour la bienfaisance; mais en mourant il ne laissa que son nom et ses exemples. J'en atteste ses parens chéris et déshérités, qui, dans ce moment, fiers de sa gloire, émules de ses vertus, jouissent de voir le patrimoine public accru de l'héritage qu'ils avaient le droit d'attendre; et leur amour a fait graver sur le marbre de sa tombe un fait qui n'eût peut-être été connu que par les murmures de tant d'autres familles.

Gardons-nous donc d'accuser M. l'archevêque de Lyon, et respectons plutôt cette invariabilité dans ses principes qui lui fit toujours mettre son devoir avant sa tranquillité. Toute place, en effet, n'est-elle pas un dépôt dont on doit compte à son successeur? Il faut le transmettre, non seulement tel qu'on le reçut, mais tel qu'on aurait dû le recevoir: c'est

un empire qu'on ne doit pas se contenter de bien gouverner, et qui vous impose encore l'obligation de défendre ses frontières, et de le rétablir dans ses anciennes limites, par un juste respect pour les conventions primitives qui les avaient marquées. En tolérant même les anciens abus, on leur prête le funeste secours du temps et de l'exemple, on préfère son repos à l'ordre public, et l'on manque peut-être à la sainteté des lois lorsqu'on ne leur demande pas tout ce qu'on en doit attendre.

M. de Montazet, toujours calme au milieu de tant d'agitations, sut au moins garantir son cœur et son esprit de leur nuisible influence; la nature l'avait formé pour la société, et s'il n'y avait pas trouvé des charmes, il y en aurait moins répandu. Tout ce qui le connaissait admirait en lui un ton aussi simple qu'élégant, une politesse à la fois noble et naturelle, une conversation également solide, facile et prudente, et souvent même une plaisanterie délicate dont les traits toujours sûrs, toujours fins, mais toujours doux, étaient applaudis même par ceux qui les recevaient. Mais, à mesure que le cercle devenait plus étroit, son cœur semblait s'épanouir; digne à la fois et capable de la confiance la plus entière, il méritait trop d'amis pour n'en pas avoir, et il eut les amis qu'il méritait : il trouvait dans leur estime un encouragement à la vertu, dans leur tendresse une consolation à ses peines, et dans leur entretien un délassement de tant de devoirs dont il se faisait une sérieuse affaire, et de tant d'affaires dont il se faisait d'impé-

rieux devoirs. Tel est, en effet, le charme attaché à l'amitié : au milieu de tous nos mécontentemens, au milieu de notre indignation même la plus juste, cette sage passion plaide encore au fond de notre cœur la cause du genre humain et nous fait toujours voir, soit en réalité soit en illusion, le degré de perfection dont l'homme est susceptible. Ah! sans doute elle ne trompait point M. l'archevêque de Lyon! Aussi, quand ses regards, fatigués de voir toujours des mécontens, des envieux, des adversaires, et même des ennemis, ne lui montraient plus que du mal dans le monde, il les tournait vers son ami le plus cher [1], et il pardonnait à l'humanité.

Les belles-lettres se joignirent à l'amitié pour travailler au bonheur de M. de Montazet; adopté par elles dès ses plus jeunes années, il ne leur fut jamais étranger : en vain semblait-il se refuser à leur attrait, elles entrèrent d'elles-mêmes dans toutes ses occupations et dans toutes ses entreprises; compagnes assidues de ses travaux, elles veillaient à sa gloire au milieu des assauts qu'il eut à soutenir ou à livrer, et prenaient toujours le soin d'aiguiser ou de polir ses armes victorieuses.

M. de Montazet avait paru, dans ses premiers essais, également propre à tous les genres : son esprit, mûr dès son printemps, était encore jeune dans son automne; et ses talens, sûrs et modestes, ne cherchèrent et ne manquèrent jamais l'occasion de se montrer dans tout leur éclat. On n'a point oublié, depuis plus

[1] M. le duc de Nivernais.

de trente ans, cette chaleur communicative, cette douce éloquence avec laquelle il peignait les sentimens et les besoins de la province de Bourgogne devant un jeune prince dont il prédisait dès lors les utiles et brillantes destinées; discours mémorable, ainsi que plusieurs autres du même auteur, où les vertus empruntent l'organe du sentiment, où la force est toujours adoucie par la grace, où la raison, sûre de vaincre, préfère de persuader.

Mais M. l'archevêque de Lyon, par un sacrifice dont un si rare talent est encore plus rarement capable, se renferma presque tout entier dans le genre que l'austérité de ses fonctions lui prescrivait; et, par une conséquence naturelle, la plupart de ses ouvrages, étrangers au goût et aux connaissances de ses lecteurs, auraient pu mériter la célébrité sans l'obtenir; mais à coup sûr ils n'ont pu l'obtenir sans la mériter. Si partout il fait disparaître l'aridité des matières qu'il traite, s'il attache ses lecteurs, même les plus frivoles, à l'écrit qu'ils avaient peut-être hésité d'ouvrir; s'il mêle un charme imprévu aux choses qui en paraissent le moins susceptibles, c'est moins l'ouvrage de l'art que le triomphe de la raison; ce ne sont point des fleurs qu'il répand, mais des lumières; et jusque dans les questions les plus abstraites, attentif à rapprocher toutes les idées de la portée de tous les esprits, il donne à chacun le moyen de connaître et le droit de prononcer.

Je crois donc, messieurs, rendre encore un hommage à sa mémoire en vous soumettant quelques

réflexions sur la clarté du style, sur cet attribut distinctif qui m'a frappé dans tous ses écrits, et qui me paraît leur avoir imprimé le sceau de la perfection.

La clarté du style est le premier indice et le plus sûr garant de celle de l'esprit; semblable à la lumière du jour qui se compose de plusieurs rayons, elle dépend non seulement de la propriété des expressions, mais du choix des images, de la justesse des tours, et surtout de l'ordre des idées. Il y a dans tous les genres, depuis le plus grave jusqu'au plus frivole, depuis l'épopée jusqu'à l'idylle, depuis la sublime philosophie jusqu'à la plaisanterie la plus légère, une marche constante, une dépendance successive, un enchaînement invariable, et presque une filiation de causes et d'effets, de principes et de conséquences, qui, observée ou méconnue, produit la lumière ou l'obscurité.

Les ténèbres étaient avec le chaos, et la lumière parut avec le monde; les travaux de l'esprit sont eux-mêmes une sorte de création; ce qui n'était qu'idéal, ils le rendent sensible, et donnent une existence à ce qui n'en avait point. Les plus étonnantes productions tiennent à une idée-mère, à un premier germe dont la simplicité renferme les moyens secrets de son développement; ce premier germe, il faut qu'une réflexion assidue le féconde; il faut qu'elle suive, qu'elle dirige ses accroissemens divers, que des principales divisions elle s'étende aux plus petites parties; que, toujours attentive à ne rien admettre d'étranger, à ne rien négliger de nécessaire, elle assigne aux

moindres détails leur place, leur forme et leurs raisons, et qu'après avoir tout fait, elle ne laisse au langage que le soin de tout dire. Une tâche ainsi préparée offre plus de charmes que de peines; toutes les idées, clairement aperçues, semblent avoir adopté d'avance les expressions qui leur conviennent; et les mots naissent des choses dans un esprit bien clair, comme dans une eau bien pure les images naissent des objets.

Rendre fidèlement son idée, c'est à la fois le but et le secret de l'art d'écrire; en imitant ainsi, on est sûr d'être original; et dans ce genre, plus on est exact et moins on est servile.

La rhétorique peut chercher d'autres secours, mais la fière éloquence les dédaigne; elle dicte, et l'autre essaie de répéter; l'une cherche dans ses paroles un soutien à la faiblesse de ses pensées, l'autre attend de ses pensées mêmes les expressions qui les manifestent; enfin l'une est à l'autre ce que la galanterie est à la passion : ce sont les mêmes discours, ce n'est point le même accent. Pensez donc avant d'écrire, dirais-je à un jeune écrivain, et n'écrivez que ce que vous avez pensé, et tous les points seront remplis: ne vous défiez pas de la langue; un faible talent peut s'en plaindre, mais elle n'a jamais trompé le génie; vous la verrez s'enrichir à mesure que vous penserez : ayez des notions précises, et chaque terme sera juste, et les expressions ne manqueront pas plus à vos idées que les chiffres aux nombres. Un mot impropre décèle une pensée obscure. L'auteur ne cesse d'être en-

tendu que lorsqu'il a cessé de s'entendre; et ce défaut est plus commun, plus pardonnable même qu'on ne pense; l'inspiration est si rare, la disposition si variable, la méditation si facilement interrompue, que souvent les idées échappent, dans leur vol, à la mémoire qui veut les arrêter et au discours qui essaie de les peindre; souvent le portrait est à peine commencé, et déja le modèle a disparu : alors suspendez le travail, ou renoncez aux succès; craignez surtout de montrer votre détresse en essayant de la cacher sous le luxe imposteur, cette parure artificielle, si chère à la médiocrité, si prodiguée par le mauvais goût, voile inutile dont on couvre ou des beautés qu'il valait mieux laisser voir, ou des défauts qu'il valait mieux éviter; rejetez les faux ornemens, les véritables s'offriront d'eux-mêmes; et bientôt, au lieu d'être recherchés au loin, arrangés avec inquiétude, et comme appliqués de force, vous serez surpris de reconnaître qu'ils faisaient partie de votre plan; que, sans vous en occuper, vous les aviez conçus, et qu'ils sortent naturellement du sujet, comme les feuilles et les fleurs de la plante qu'elles décorent; croyez enfin que le projet d'orner son style tend presque toujours à le déparer. L'idée que vous avez à rendre est-elle agréable; laissez-la se présenter elle-même sous les traits qui vous ont séduit : est-elle forte; qu'a-t-elle besoin de secours? Il leur suffira de paraître comme elles vous ont apparu : ce sera Vénus sortant de l'onde avec sa ceinture, ou Minerve s'élançant tout armée du cerveau de Jupiter.

C'est un grand art sans doute que celui de s'exprimer clairement; mais c'est un art dont la nature est tout le secret, dont elle prescrit ou plutôt dont elle dirige toutes les opérations presqu'à l'insu de ceux qui la prennent pour guide. Les femmes en offrent un exemple bien sensible : est-ce au travail qu'elles doivent ce style si léger, si facile et si clair dont quelquefois nous sommes jaloux? non, c'est à la nature. N'attendez pas qu'elles réfléchissent longtemps sur l'ordre à mettre dans leurs idées; mais leurs idées, rapidement exprimées, se trouvent dans l'ordre où la réflexion les aurait placées. Rivales, dans leurs jeux, de nos plus heureux efforts, les difficultés mêmes qui nous effraient le plus ne les arrêtent point; et leur légèreté qui franchit l'obstacle, nous apprend que la pénétration voit mieux que l'étude, et que la nature en sait plus que la science. Ne leur disputons point un avantage qui tient de si près à tant d'autres charmes : tout en elles est plus expressif; des fibres plus délicates, une physionomie plus mobile, un accent plus flexible, un maintien plus naïf, tout parle plus clairement à nos regards, tout porte mieux l'empreinte de leur caractère, de leurs affections et de leurs pensées; leur ame enfin semble moins invisible; et par ce qu'elles paraissent on juge mieux de ce qu'elles sont, depuis la rustique habitante de la plus humble chaumière jusqu'à la fille des Césars que nous admirons sur le trône qu'elle embellit, dont l'air aussi auguste que son rang, dont l'éclat, vainqueur de l'éclat du diadème, laisse en doute qui des

deux a le plus fait pour elle, de la nature ou de la destinée.

Pourquoi donc tant d'auteurs semblent-ils craindre d'écrire ce qu'ils pensent, et de se montrer tels qu'ils sont? Est-ce, comme Jupiter, pour ménager des yeux trop délicats? Est-ce comme Protée, pour échapper à des regards trop curieux? Pourquoi souvent les hommes les plus faits pour éclairer les autres n'osent-ils répandre leurs lumières? Ici, comme ailleurs, le faux honneur est ennemi de la vraie gloire; et le vain scrupule de dire ce qui a été dit l'emporte sur la nécessité de faire concevoir ce qui n'avait pas été conçu. Il est vrai que plus d'un lecteur, lorsqu'on lui explique ce qu'il comprend, semble accuser l'écrivain de ne pas lui rendre justice: l'esprit, toujours actif, prend plaisir à chercher, à trouver lui-même son chemin; il aime, après quelques écarts, à se rencontrer avec son guide, à le devancer, à l'attendre, à le rejoindre; enfin il veut être associé au travail, et sait plus de gré de ce qu'il devine que de ce qu'on lui démontre. Prétexte frivole! Faut-il, pour laisser aux autres le soin de méditer, s'en dispenser soi-même? Faut-il, pour être agréable à quelques-uns, se rendre inutile à tous? Que d'observations précieuses, faute d'un style plus clair, ont péri avec ceux qui auraient pu les éterniser! Quelquefois un esprit supérieur, occupé de sublimes contemplations, suppose le commun des hommes plus près de lui, et néglige de s'en approcher. D'autres, fiers de leurs forces et de leur élévation, aiment mieux briller d'un vain éclat aux

yeux du vulgaire que de l'éclairer et de l'amener par des routes faciles au point où ils étaient arrivés; ils ne permettent pas de les suivre, dans la crainte qu'on ne les atteigne : ils ignorent que les élans du génie ne doivent se mesurer que par les pas qu'il fait faire à la raison.

Qui sait à quel degré de sagacité pourrait un jour s'élever l'esprit humain, si tous les hommes, tendant au même but, s'occupaient à l'envi les uns des autres, soit à porter dans tout ce qu'ils diraient, soit à chercher dans tout ce qu'ils entendraient toute la clarté dont notre intelligence est capable ou susceptible; s'ils s'exerçaient à présenter, à considérer les objets sous toutes les faces, prêts à tout rejeter lorsqu'ils verraient un côté défectueux, car la vérité n'en a point? Le jugement se rectifie par l'application, comme un cordeau se dresse à mesure qu'il se tend. A force de regarder, on apprend même à voir; et notre raison peut s'instruire à discerner la vérité, comme l'œil du lapidaire à connaître le diamant. Combien une vérité de plus, combien surtout une erreur de moins changerait peut-être le destin du monde! Reconnaître et marquer à des signes certains les vérités et les erreurs, voilà toute la tâche de l'esprit : ce sont là les deux sources de nos biens et de nos maux; sources trop voisines, hélas! où les aveugles mortels vont puiser indistinctement! Quelle différence dans les conséquences! mais quelle ressemblance dans le principe! Souvent la vérité, aperçue de trop loin, ne présente à l'esprit qu'une idée vague et con-

fuse qui n'attire ni son attention ni sa confiance ; souvent l'erreur offre un ensemble plus remarquable et des traits mieux caractérisés. La première est comme une terre éloignée qui, dans les vapeurs de l'horizon, s'est montrée au navigateur sous l'apparence d'un nuage. La seconde est comme un nuage qui s'est montré sous la figure d'une terre éloignée ; chaque regard voit celle-ci abandonner sa première forme ; chaque regard ajoute à l'autre un nouveau degré de confiance et de réalité : ainsi la vérité se confirme et l'erreur se dissipe à la réflexion ; ainsi, dans le style même, où cette réflexion répandrait toute sa lumière, la vérité trouverait sa preuve et l'erreur sa réfutation.

Jusqu'où la clarté du style ne peut-elle point atteindre! Sans elle, la science ne serait qu'un doute, et la morale resterait en question. Notre pensée entrevoit dans l'immense domaine des sciences une foule d'objets qui lui semblent encore inaccessibles. La clarté du style ne nous y mènera point sur-le-champ, mais elle en marquera du moins la distance, et peut-être la route; elle n'écartera point tous les obstacles; mais elle les fera connaître; ce n'est qu'avec l'aide du temps qu'elle se répandra sur une aussi vaste étendue; elle ne peut tout sans lui, mais il ne peut rien sans elle. Tôt ou tard plusieurs grands hommes, utiles et lumineux interprètes les uns des autres, rassemblant successivement au foyer de leurs génies toutes les notions acquises de leur temps, en augmenteront la force, et les feront passer à d'autres génies qui leur donneront encore un nouvel accroissement, et par

ces moyens plusieurs fois répétés, ils rapprocheront enfin de l'esprit humain les vérités les plus éloignées de la portée actuelle de notre intelligence : semblables à ces purs cristaux qui, disposés par d'habiles mains, se transmettent successivement les rayons qu'ils ont concentrés, font disparaître l'intervalle, offrent distinctement à nos regards ce qu'ils ne devaient jamais apercevoir, et les promènent sur des terres et sur des eaux qui n'appartiennent point à notre globe.

Espoir ambitieux, plus fait pour nos vagues désirs que pour nos vrais besoins ! Nous n'avons sur la science qu'un droit de conquête ; elle est pour nous un nouveau monde, mais la morale est notre patrimoine : c'est un champ qui ne s'étend pas au-delà de notre horizon ; dans son enceinte, il n'est rien que le flambeau de la méditation et la clarté du style qui en dérive ne puissent offrir à nos regards : il faut la parcourir cette enceinte, il faut la cultiver, il faut connaître, indiquer, répandre les vraies semences du contentement particulier et de la commune félicité.

L'ouvrage est commencé ; déja les hommes, s'éloignant tous les jours davantage de leur première férocité, sont plus rapprochés pour des intérêts mieux connus. Les arts, les sciences, les lettres, des égards mutuels, une prévenance réciproque, une concorde au moins apparente, rendent la condition du genre humain plus douce, et la terre plus habitable. Tels sont les progrès que la société doit aux bienfaisantes leçons d'une morale clairement exposée ; mais combien elle peut leur en devoir encore ! Espérons que le jour

de notre esprit n'est qu'à son matin, et que plus il approchera de son midi, plus nous verrons diminuer cette ombre fatale où l'erreur trouve son refuge, et dont la mauvaise foi se fait un rempart. Pourquoi n'ont-elles point encore disparu ces trompeuses obscurités si long-temps attachées à nos conventions, à nos pactes, à nos traités, et même à nos plus saintes lois? Pourquoi cette barbarie, à laquelle chaque homme a renoncé, est-elle restée parmi les hommes réunis? Pourquoi les nations, les familles, les différentes classes, les diverses professions, conservent-elles cet égoïsme hostile dont les individus semblent corrigés? Quelle voix assez forte pourra faire entendre à tous les peuples, à toutes les sociétés, qu'il vaut mieux s'entr'aider que se nuire? Qui pourra dire clairement à tous les hommes qu'ils se trompent, que tous les calculs de l'intérêt personnel sont faux, puisqu'au lieu de s'y compter pour un, on s'y compte pour tous! N'écrira-t-on jamais en traits de lumière que le mal des uns n'est point le bien des autres; que le genre humain a reçu de la nature un héritage commun; que la félicité générale est un champ indivisible où tous doivent semer, où tous doivent recueillir; et qu'on attire sur soi la famine en desséchant les moissons de ses voisins?

Ces maximes salutaires, si souvent, si vainement répétées, n'ont besoin sans doute que d'être mieux expliquées pour être à jamais suivies. Si la vérité n'est point la loi du monde, c'est moins la faute de ceux qui l'entendent que de ceux qui la disent; elle n'est

rejetée que tant qu'elle est méconnue ; elle n'est méconnue que tant qu'il reste un moyen de la méconnaître. N'oublions pas qu'il lui faut la sanction de l'évidence ; que cette évidence n'est point à son comble lorsque la bonne foi elle-même essaie encore de s'y refuser ; qu'elle doit avoir sur tous les esprits le même pouvoir que le jour sur tous les yeux ; enfin qu'elle est à la fois le devoir de celui qui parle, et le besoin de ceux qui écoutent.

Le moment approche où notre éloquence civile doit prendre un nouvel essor ; trop long-temps captive dans l'enceinte de nos tribunaux, elle s'est vue réduite à la défense de quelques intérêts ignorés, et des voix souvent dignes d'instruire le genre humain étaient à peine écoutées d'un petit nombre d'auditeurs ou distraits ou prévenus ; les magistrats eux-mêmes, souvent troublés par elle au lieu d'en être éclairés, et trop accoutumés à lui voir soutenir les deux partis contraires avec le même art et la même chaleur, ne lui prêtaient qu'une attention inquiète, et se défiaient également de ses erreurs et de ses piéges.

Mais la scène s'ouvre, et que vois-je ? C'est, comme dit le chantre de Caton, c'est l'auguste image de la patrie, ou plutôt c'est la patrie en personne ; c'est cette multitude immense, inconnue pour ainsi dire à elle-même depuis tant de générations ; c'est la France enfin éclairée par l'étude, par les discussions, par de sages conseils et par de longues souffrances. Ses maux ont touché le cœur vertueux et sensible de son roi ; il en médite la guérison ; il rappelle à son

aide un génie qu'elle invoquait; il l'appelle elle-même comme un excellent père appellerait une famille adulte pour délibérer sur les intérêts communs. Non, une bonté si profonde, des vœux aussi purs, d'aussi généreux projets ne seront point trompés; il les verra payés de plus de gloire que jamais un roi n'en acquit, de plus de bonheur que jamais un roi n'en donna. Mais déja les nations attentives se transportent par la pensée au milieu de cette assemblée auguste, et croient d'avance entendre les interprètes qu'elle aura choisis pour parler en son nom.

Ah! qui que vous soyiez qui devez remplir un aussi auguste ministère, connaissez le devoir sacré qu'il vous impose! Ce devoir, c'est la vérité; cherchez-la dans toute son étendue, montrez-la dans toute sa candeur: le règne de l'exagération est fini; elle disparaît devant la grandeur des choses qui se préparent. Vous ne parlerez point à ces flottantes multitudes d'Athènes et de Rome toujours prêtes à changer d'avis à la voix d'un orateur, machinalement soumises à l'impulsion de ses mouvemens, et plus dociles à la véhémence qu'à la raison. C'est l'élite imposante d'un des peuples les plus nombreux et les plus spirituels de l'univers qui vous entendra dans le plus éclairé des siècles; et la raison de plusieurs milliers d'hommes sera comme déposée dans chacun des hommes qui vous écouteront. Les fastes de l'univers n'offrent point d'exemples d'un pareil auditoire. Et quel audacieux concevrait le projet de le séduire ou de le subjuguer? Non, non; et les expressions emphatiques, et les

tours adroits, et l'insidieuse finesse, et la vaine hyperbole, et les mouvemens impétueux, toutes ces armes enfin si souvent utiles au mensonge offenseraient la sainteté du lieu. Là, tout appareil serait vain, tout prestige serait découvert, tout artifice confondu; et la vérité seule, brillante de sa douce et naïve lumière, osera paraître à de tels regards.

Rappelons-nous, dans ces grandes circonstances, la savante fiction du phœnix que le prodige de la renaissance affranchit de la condition mortelle, et qu'il soit l'emblème de la plus belle et de la plus durable des monarchies prête à se régénérer. Lorsque cet oiseau, favorisé du ciel, est averti, par ses forces déchues et par ses ailes moins légères, que le cours de ses destins est prêt à s'arrêter, ce n'est point aux flammes des incendies, ce n'est point au tourbillon des volcans qu'il épure les principes de son existence; mais il s'élève au dessus des vapeurs de cette sphère tumultueuse, au dessus de la région des vents et du tonnerre; et c'est dans le séjour du calme et de la sérénité, c'est aux rayons les plus clairs de l'astre du jour qu'il allume ce bûcher mystérieux où il prend un nouvel être.

RÉPONSE

AU DISCOURS DE RÉCEPTION

DE M. L'ABBÉ BARTHÉLEMY

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, LE 25 AOUT 1789 [1].

MONSIEUR,

Dans ce mélange continuel et souvent trop inégal des biens et des maux qui sont le partage du genre humain, l'Académie éprouve quelquefois des joies vives, mais elle est condamnée à n'en point connaître de pures; sa destinée est de n'acquérir qu'en perdant: aussi commence-t-elle par jeter un regard de tristesse sur le vide de la place qu'elle donne; et même, en y admettant un homme que de tout temps elle avait désiré d'y voir, elle y cherche encore un homme qu'elle aurait voulu toujours y conserver.

L'utile académicien que vous remplacez, monsieur, n'a plus besoin d'éloges; le premier juge, en fait de monumens, vient de lui en élever un immortel. Tout ce que j'oserais dire après vous serait à peine entendu; et quand vous avez fini de parler, c'est encore vous que l'on écoute. Ce n'est donc point pour rien ajouter à l'honneur de M. de Beauzée, mais pour satisfaire à

[1] M. de Boufflers était alors directeur de l'Académie française.

mon devoir, que j'essaierai de fixer encore un moment l'attention sur cet homme estimable qui la méritait si bien, qui l'ambitionnait si peu.

S'il est, comme dit Horace, une récompense assurée à la vertu discrète, comment la refuser (et surtout dans des temps où cette vertu devient si rare), comment la refuser, dis-je, à un homme simple, droit, et toujours semblable à lui-même; qui, dans la guerre éternelle des passions, des opinions, des cabales, des intrigues, a su conserver sa franchise et sa neutralité; qui, libre de soins, insensible à l'éclat, indifférent pour la richesse, préférait à tout l'étude, la paix, l'amitié, la vertu, et s'occupait en silence, non du bien qu'il pouvait acquérir, mais du bien qu'il pouvait faire ?

Tel fut le caractère de M. de Beauzée. La fortune lui avait tout refusé, mais il ne lui demanda rien; et pendant qu'il se contentait du modique fruit de ses travaux littéraires, il vit au moins que ses amis ne partageaient point pour lui sa résignation. Beaucoup de secours lui furent offerts; presque tous ont été refusés. En vain essayait-on d'exiger son secret pour obtenir son aveu. S'il accepta quelquefois le service, il refusa toujours la condition. Il voulut honorer ceux qu'il avait choisis pour ses bienfaiteurs en s'honorant de leurs bienfaits; et dans sa manière de leur devoir, il leur disputa le prix de la générosité. Du reste, plaçant tous ses plaisirs dans la satisfaction intérieure, et sa gloire dans l'estime de ses amis, on l'a, dans tous les temps, vu tranquille au milieu du tumulte

qu'il fuyait, isolé au milieu du monde qu'il aimait, étendre ses idées, borner ses vœux, trouver le bonheur en lui-même, et joindre à chaque instant son consentement à sa destinée.

La jeunesse de M. de Beauzée fut consacrée à l'étude des sciences exactes : il y puisa le mépris de tout ce qui n'est pas vrai, et leur dut peut-être cette justesse de conception, cette rectitude de jugement qui nous ont été souvent d'un grand secours dans nos travaux académiques. il fut porté depuis vers l'étude de la grammaire par cet attrait particulier qu'on peut regarder comme l'instinct de l'esprit; et malgré le désavantage d'écrire après tous les hommes éclairés qui ont réfléchi sur cette matière abstraite, il y répandit des lumières, et la soumit à des principes inconnus avant lui ; et également judicieux, soit qu'il suive ses devanciers ou qu'il les abandonne, il ne paraît point s'égarer lorsqu'il s'écarte de leurs traces, et lorsqu'il raisonne comme eux, on voit encore qu'il parle d'après lui.

En effet, dans l'histoire du monde, rien n'est plus obscur, mais en même temps rien n'est plus intéressant que la formation des langues. L'esprit, toujours impatient de son ignorance, voudrait s'élever à toutes les origines, et descendre dans toutes les profondeurs. Il aime quelquefois à se transporter vers ces temps inconnus à l'histoire, perdus pour la tradition, et presque inaccessibles à la pensée, où les hommes, jusque-là condamnés à tous les ennuis et à tous les dangers, excédés du pénible soin d'une subsistance

toujours mal assurée, las d'être seuls quand ils pouvaient être plusieurs, honteux d'être faibles quand ils pouvaient accroître leurs forces, et tristes de ne voir que des rivaux sous des traits qui semblaient leur annoncer des amis, essayèrent, dit-on, de s'unir pour se défendre, et de s'entendre pour se réunir.

Dans ces rencontres, d'abord inquiétantes, on devint par degrés plus hardi ; la ressemblance des traits, l'analogie des organes, produisirent bientôt la confiance, ensuite la familiarité, ensuite l'imitation. Les premiers cris suggérés par la nature, entendus au loin, diversement modifiés et fidèlement répétés, servirent aux premières conventions ; et après beaucoup d'essais, un signe sonore, facile à produire en tout temps, à renouveler au besoin, à varier dans l'occasion, à reconnaître jusque dans l'éloignement et dans l'obscurité, fut jugé propre à l'indication et à l'échange des affections et des pensées : cette découverte fut décisive pour le genre humain ; les suites en étaient et en sont encore incalculables. Dès ce premier pas, l'esprit entrevit confusément l'immensité de son inculte domaine : alors seulement, et pour jamais, notre espèce fut distinguée du reste des hôtes des champs et des bois, et nos ancêtres furent des hommes.

Mais qui put exposer à des êtres si bornés un aussi vaste projet ? de quels signes se sont-ils servis pour en établir d'autres ? quel génie supérieur a pu leur offrir le tableau rapide des suppositions, des

convenances, des relations, des particularités que la théorie de tous ces idiomes, depuis celui de l'Attique jusqu'à ceux de la Guinée, embrasse également? En un mot, qui leur a tracé le plan de toutes les opérations de l'esprit auxquelles un système grammatical doit se rapporter, comme la contexture des nerfs à tous les mouvemens du corps? Et quand la discussion des moindres questions de la grammaire exige les connaissances les plus rares et la métaphysique la plus subtile, comment la conception du système général et raisonné de tout ce qui tient au langage appartiendrait-elle à des hommes qui ne savaient pas encore parler?

Ces recherches, peut-être utiles, peut-être frivoles, et qui nous raméneraient jusqu'à la première limite, s'il en est une entre l'état de nature et l'état social, auraient exigé l'application infatigable de l'académicien que nous regrettons; mais elles peuvent être aussi soumises aux lumières et à la sagacité du savant écrivain qui le remplace.

Eh! qui en effet aurait plus de droits à notre foi sur de tels mystères que celui qui d'un vaste monceau de ruines a su tirer les premiers élémens de l'écriture et du langage d'un peuple depuis long-temps oublié; que celui pour qui l'histoire n'a rien d'obscur, même dans ses lacunes; qui semble évoquer les hommes de tous les pays et de tous les siècles, les interroger dans leur langue, et les entendre à demi-mot? Tels sont, monsieur, les utiles et surprenans travaux auxquels, depuis long-temps, vous vous êtes dévoué. Également

fait pour avancer à pas de géant dans toutes les carrières, vous avez préféré celle qui vous ramenait vers la sage antiquité; et moins occupé de vous faire le grand nom que vous méritez que de rappeler tous les hommes des anciens âges à la mémoire et à l'attention de celui-ci, vous vous êtes surtout consacré à l'étude de la science numismatique, à la recherche et à la discussion des monumens de cet art inventé par le désir de nous survivre, de cet art que les faibles mortels, peu contens de la renommée présente, et se défiant à juste titre d'une tradition toujours variable, ont invoqué pour donner à la pensée la solidité de l'airain; pour fixer au moins l'empreinte de la beauté fugitive; pour éterniser le souvenir trop prompt à s'effacer des hommes illustres, en confiant leurs traits et leurs noms à des pièces de métal qu'on espérait opposer comme autant d'égides aux coups de la destruction. Mais les médailles elles-mêmes n'ont point échappé aux ravages des années; la plupart dispersées, enfouies, mutilées, désespèrent l'observateur le plus attentif; et celles qu'un destin plus heureux avait soustraites à ces désastres, défigurées à la longue par leur propre vieillesse, semblent attester que rien n'est pur sur la terre; que, jusque dans les choses inanimées, il y a toujours un combat intérieur, une fermentation secrète, un ennemi caché de tout ce qui existe, et que les matières mêmes que nous regardons comme l'emblème de la solidité renferment, ainsi que nous, le principe de leur dissolution.

Enchaîner l'action toujours imprévue, mais toujours certaine du hasard qui se plaît à bouleverser tout ce que le travail des hommes avait entrepris d'assurer; lire à travers la rouille des siècles et la confusion des choses; interroger jusqu'aux moindres traces, rapprocher des débris informes, suppléer des traits effacés, remettre en lumière ce qu'une nuit sans lendemain était sur le point d'ensevelir, arracher à l'oubli ses plus regrettables conquêtes, et présenter les hommes d'autrefois aux regards de la postérité : c'est ce que vous avez fait, monsieur; et c'est ainsi que, bienfaiteur à la fois du passé, du présent et de l'avenir, vous avez en effet rendu à l'art numismatique les services que cet art osait promettre à l'humanité.

C'en était assez pour votre gloire sans doute, mais il arrive à la gloire elle-même, comme à d'autres objets de nos poursuites, de se refuser souvent à ceux qui brûlent pour elle, et de trouver quelquefois des indifférens dans ceux à qui elle s'attache. Mais, encore une fois, ce n'était point la gloire qui vous charmait; c'était toujours cette auguste antiquité, ces restes précieux d'hommes plus grands, d'êtres meilleurs, dont les moindres vestiges nous inspirent un secret mépris pour nos plus hardis travaux, et qui nous ont laissé leurs mesures dans des chefs-d'œuvre en tous genres qui découragent nos talens, et dans des monumens de génie qui effraient notre raison. Tels furent en effet ces maîtres de tous ceux qui les ont suivis, ces Grecs si chers à la pensée de

l'homme instruit; ces Grecs dont vous semblez n'avoir si bien étudié l'idiome que pour vivre plus intimement avec eux, et leur consacrer tant d'heures précieuses que vos compatriotes leur ont plus d'une fois enviées.

S'il s'agissait de prouver à l'homme combien sa main est faible contre la main du temps, il suffirait de promener ses regards sur chacune de ces contrées autrefois libres où maintenant un esclave règne en despote; sur cette patrie des arts où l'algue et la mousse couvrent aujourd'hui les marbres qui jadis avaient reçu la vie des mains de Leucippe et de Phidias. Que sont devenus ces ruisseaux et ces fontaines dont les noms sont encore aussi doux à l'oreille que les murmures de leurs flots argentés, quand ils coulaient entre les arbustes et les fleurs? Maintenant leur cours est arrêté par d'informes amas de voûtes écroulées, de dômes abattus, de fondemens arrachés, de socles et de chapiteaux roulés pêle-mêle avec les urnes, les trépieds, les autels, et les membres mutilés des dieux. Et qui le croirait? l'Ilissus, le Céphise, le Pénée, et tant d'autres fleuves inutilement cherchés, ne promènent plus qu'un limon infect dans les vallons de l'Attique et de Tempé. Ces riantes prairies, ces campagnes fertiles, cette terre favorisée du ciel, où les arts trouvaient à peine de la place pour leurs chefs-d'œuvre toujours renaissans, depuis long-temps privées de l'ame qui respirait en elles, ressemblent au cadavre, qui, après avoir perdu la vie, perd successivement jusqu'aux traits et aux formes qui l'avaient

autrefois distingué. La Grèce est le pays qui atteste le moins que ce fut autrefois la Grèce; le voyageur qu'une curiosité audacieuse a conduit loin de sa patrie vers ces rivages désolés n'y retrouve pas même la nature; et pour unique fruit de tant de fatigues et de dangers, il ne remporte qu'une grande leçon : c'est que, pour les pays comme pour les peuples, la liberté est un principe de vie, et le despotisme un principe de mort.

Mais quel autre Orphée, quelle voix harmonieuse a rappelé sur ces coteaux dépouillés les arbres majestueux qui les couronnaient, et rendu à ces lieux incultes l'ornement de leurs bocages frais, de leurs vertes prairies et de leurs ondoyantes moissons? Quels puissans accords ont de nouveau rassemblé les pierres éparses de ces murs autrefois bâtis par les dieux? Tous les édifices sont relevés sur leurs fondemens, toutes les colonnes sur leurs bases, toutes les statues sur leurs piédestaux; chaque chose a repris sa forme, son lustre et sa place; et, dans cette création récente, le plus aimable des peuples a retrouvé ses cités, ses demeures, ses lois, ses usages, ses intérêts, ses travaux, ses occupations et ses fêtes. C'est vous, monsieur, qui opérez tous ces prodiges : vous parlez, aussitôt la nuit de vingt siècles fait place à une lumière soudaine, et laisse éclore à nos yeux le magnifique spectacle de la Grèce entière au plus haut degré de son antique splendeur. Argos, Thèbes, Corinthe, Sparte, Athènes, et mille autres villes disparues sont repeuplées. Vous nous montrez, vous nous ouvrez les temples, les théâtres, les gymnases, les académies,

les édifices publics, les maisons particulières, les réduits les plus intérieurs. Admis, sous vos auspices, dans leurs assemblées, dans leurs camps, à leurs écoles, à leurs cercles, à leurs repas, nous voilà mêlés dans tous les jeux, spectateurs de toutes les cérémonies, témoins de toutes les délibérations, associés à tous les intérêts, initiés à tous les mystères, confidens de toutes les pensées; et jamais les Grecs n'ont aussi bien connu la Grèce, jamais ils ne se sont si bien connus entre eux que votre Anacharsis nous les a fait connaître.

Dans ces tableaux mouvans, parlans et vivans, tous les objets s'offrent à nous sous tous les aspects. Les hommes et les peuples, toujours en rapport, toujours aux prises les uns avec les autres, nous découvrent à l'envi leurs vices et leurs vertus. L'enthousiasme, la haine et l'impartialité tracent alternativement le portrait de Philippe. Les tristes hymnes des Messéniens accusent l'orgueil de Lacédémone. Les Athéniens laissent entrevoir leur corruption au travers de leurs agrémens. Le suffrage ou le blâme distribué tour à tour par des partisans ou par des rivaux, tous les témoignages favorables ou contraires, soigneusement recueillis, fidèlement cités, sagement appréciés, suspendent et sollicitent des jugemens que vous laissez modestement prononcer à votre lecteur; il tient la balance, mais vous y mettez les poids.

Il vous appartient, monsieur, plus qu'à personne, de converser, avec ces hommes étonnans, de leur

législation, de leur religion, de leurs sciences, de leur morale, de leur histoire, de leur politique. S'agit-il de leurs arts, quel pinceau pouvait mieux retracer l'élégance de leurs chefs-d'œuvre ? Quand vous faites parler leurs orateurs et leurs poëtes, votre style rappelle toute l'harmonie de leur langue. Exposez-vous les dogmes faux ou vrais de leurs philosophes, c'est en donnant à la vérité tous les caractères qui la font triompher; c'est en prêtant à l'erreur tous les prestiges qui excusent ses partisans. Enfin est-il question de la première et de la plus noble passion des Grecs, de leur patriotisme; en nous les offrant pour modèles, vous nous rendez leurs émules. Mais que dis-je ? en fait de patriotisme, les exemples des Grecs nous seraient-ils nécessaires ? Non, non; ce feu sacré, trop long-temps couvert, mais jamais éteint, n'attendait ici qu'un souffle d'en-haut pour tout embraser : la patrie a parlé, ses enfans l'ont entendue : déja un même esprit nous vivifie, un même sentiment nous élève, une même raison nous dirige, un même titre nous enorgueillit, et ce titre, c'est celui de Français. Nous savons, comme les Grecs, qu'il n'est de véritable existence qu'avec la liberté, sans laquelle on n'est point homme, et qu'avec la loi, sans laquelle on n'est point libre. Nous savons, comme eux, qu'au milieu des inégalités nécessaires des dons de la nature et de la fortune, tous les citoyens sont du moins égaux aux yeux de la loi, et que nulle préférence ne vaut cette précieuse égalité, qui seule peut sauver du malheur de haïr ou d'être haï. Nous savons, comme eux,

qu'avant d'être à soi-même on était à son pays, et que tout citoyen lui doit le tribut de son bien, de son courage, de ses talens, de ses veilles, comme l'arbre doit le tribut de son ombre et de ses fruits au lieu où il a pris racine.

Au reste, monsieur, la peinture naïve des Grecs ne fait point tout le mérite de votre ouvrage; et celle de l'auteur qui se voile et se trahit sans cesse y répand un intérêt encore plus attachant. On est toujours tenté de substituer votre nom à celui de ces sages si aimables auxquels vous donnez vos traits sans vous en apercevoir. On sent en vous lisant que leurs maximes sont vos principes, que leurs lumières sont dans votre esprit, que leurs vertus sont dans votre cœur, et que vous vivez avec eux, pour ainsi dire, en communauté de biens, également riche de ce que vous leur empruntez et de ce que vous leur prêtez. C'est vous que l'on retrouve encore mieux que les Grecs dans cet hommage pur qu'à chaque instant vous vous plaisez à rendre à l'amitié. Nulle part on ne reconnaît mieux sa divine inspiration, ses doux accens, son influence pénétrante; c'est l'amitié qui, de sa main fidèle, traça l'image de Phédime [1] avec la délicatesse, avec la pureté de l'ame de Phédime elle-même; c'est elle qui fait reparaître un instant cet Arsame [2] si justement, si généralement pleuré. On voit avec attendrissement le grand homme qui n'est plus survivre, encore mieux à lui-même par l'amitié que par la re-

[1] Madame de Choiseul.

[2] M. de Choiseul.

nommée, et trouver dans le cœur d'un ami vertueux, non un mausolée, mais un temple.

C'est ainsi, monsieur, qu'en réunissant l'exercice et la récompense de vos vertus, vous avez passé pendant long-temps et vous passerez encore la vie la plus douce et la plus utile entre la noble élite des premiers personnages des anciens temps et de ceux de votre siècle. En vain cependant, content d'un sort aussi désirable, auriez-vous tenté de vous dérober entièrement aux regards du public: la société avait aussi ses droits à réclamer, et l'obscurité à laquelle on vous a vu toujours inutilement aspirer aurait fait trop de tort à vos contemporains; ils connaîtraient moins ce caractère simple comme l'enfance, sage comme l'antiquité; cet art précieux et sublime de mêler toujours la grace à la vérité, l'indulgence à la censure, la bienveillance au conseil, et l'amusement à la leçon; de prêter son esprit au lieu de le montrer; de se servir de sa raison pour féconder celle des autres; d'instruire les plus instruits, et de s'instruire encore avec les plus ignorans; de plaire à tous, et de se plaire avec tous; enfin nous ne saurions pas que Platon, Aristote, et surtout Socrate, vivent encore, et qu'en ce moment l'Académie française ne peut porter aucune envie à celle d'Athènes.

ÉLOGE HISTORIQUE
DE M. L'ABBÉ BARTHELEMY,

L'UN DES QUARANTE

DE LA CI-DEVANT ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRONONCÉ A UNE SÉANCE PUBLIQUE DE LA 2e CLASSE DE L'INSTITUT, LE 13 AOUT 1806.

MESSIEURS,

Nous avons vu, en 1789, M. Barthelemy, déja sur le déclin de son âge, et trop tard au gré de nos vœux, paraître pour la première fois au milieu de l'Académie française; et certes il était loin alors de s'attendre à lui survivre; mais aussi, quand il l'a pleurée avec tous les hommes de lettres, et, nous osons le dire, avec tous les hommes de bien, il pouvait encore moins prévoir qu'un jour viendrait où ce même corps dont il avait reçu le dernier soupir lui rendrait les derniers honneurs... Eh! qui m'aurait dit à moi, quand le sort m'a désigné pour recevoir parmi nous un confrère si désiré, que je serais, après un si long intervalle, invité de nouveau par un choix trop flatteur à solenniser sa mémoire? N'est-ce pas ici l'occasion de nous rappeler les uns aux autres ce vers touchant de Virgile, que tant de voix sont prêtes à répéter:

O Mœlibée! un dieu nous a fait ces loisirs.

Maintenant, par où commencer, et comment finir en essayant de faire connaître tout le mérite et tous les mérites d'un homme dont la longue et belle vie présente à la fois un cours d'étude et de morale; d'un homme dont notre France peut s'enorgueillir, et dont le nom suffit pour répondre aux détracteurs de son siècle; d'un homme enfin que la science, suivant l'expression d'un grand poëte, *avait marqué pour sien*, et que l'antiquité recommande à la postérité? On me dira que la renommée s'était d'avance occupée de mon travail, et que je n'ai eu qu'à écrire sous sa dictée; comme si tant de célébrité ne devenait pas en même temps pour l'orateur un écueil de plus! Je dois en quelque sorte exposer ici une image encore présente, et toujours chère à bien des mémoires, et je n'ignore pas combien le sentiment est juge difficile en fait de ressemblance. Ce que je pourrais faire de mieux, ce serait de dire ce que chacun se dit avant moi, ce serait d'exprimer ce que chacun pense; je crois le lire, mais comment le rendre? et mes regards ne tombent en ce moment sur personne près de qui je ne me sente l'infériorité d'un traducteur.

Ajoutez à cela que, pour payer complétement ce tribut si mérité, on se verrait obligé, en suivant M. Barthelemy dans sa longue carrière, de s'y arrêter à chaque pas, car il n'en a point fait d'inutiles: dans tous les traits qui le caractérisent, on ne peut choisir qu'avec embarras, on ne peut laisser qu'avec regret; aussi, en m'acquittant selon mes forces d'une tâche aussi douce que difficile, suis-je loin de penser

que je la remplisse : j'ai connu M. Barthelemy, et je me connais; mais au moins l'admiration et l'amitié me conseilleront; ainsi le portrait de notre confrère, ou plutôt l'esquisse que je vais vous soumettre présentera successivement deux parties, dont la réunion compose tout l'homme : SON ESPRIT ET SON COEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

Les plus nobles cités de cet empire pourraient envier à la petite ville d'Aubagne, modeste voisine de Marseille, l'honneur d'avoir donné le jour à M. Barthelemy. Il y naquit en 1716, dans une maison déja connue par les vertus héréditaires de ceux qui l'habitaient. Il y reçut, au sein de sa famille, ces tendres soins que l'enfance paye de tant de plaisirs, et ces premières leçons qui préparent l'esprit à recevoir toutes les autres. Mais à peine eut-il atteint l'âge de douze ans, que M. Joseph Barthelemy, son père, connaissant les sacrifices que les heureuses dispositions d'un fils commandent à l'amour paternel, le conduisit au collége des oratoriens de Marseille, et l'y déposa comme un diamant qui attend son éclat du travail du lapidaire.

Une raison prématurée, une aptitude singulière à tous les genres d'instruction, et surtout une passion impérieuse pour l'étude, qu'on ne tarda pas à remarquer dans le jeune Barthelemy, lui donnèrent de bonne heure, entre les enfans de son âge, le rang qu'il a conservé depuis entre ses contemporains. Avec

tous ces avantages on devient bientôt à soi-même son meilleur instituteur : cependant, jusqu'à la fin de sa vie, notre illustre confrère aimait à se rappeler ce qu'il croyait devoir à des maîtres en plus d'un genre, qu'il avait surpassés avant de les quitter, et qui, pour la plupart, presque entièrement oubliés du reste du monde, ne conservaient d'autres titres à la célébrité que celle de leur disciple.

Du collége des oratoriens on le conduisit à celui des jésuites : c'était passer dans un camp ennemi. Heureusement encore trop jeune, et déja trop sage pour prendre parti dans de pareilles guerres; condamné, chez ces nouveaux maîtres, à l'ennuyeuse étude d'une philosophie encore barbare, et d'une théologie accusée de trop de subtilité, il regretta beaucoup d'heures précieuses dont il eût aimé dès lors à faire un autre emploi. Le temps qui lui restait, c'est-à-dire, celui de ses récréations et de ses nuits, consacré à l'étude du grec et des langues orientales, lui servit, sans qu'il en eût le projet, à préparer sa gloire; mais sa complexion, encore délicate, souffrit beaucoup d'un genre d'excès bien rare à pareil âge; sa vie même fut en danger, et peu s'en fallut qu'on ne le perdît, éteint pour jamais avant que d'avoir éclairé.

En sortant de chez les jésuites, il est placé au séminaire, où il trouve un peu plus de loisir pour ses occupations favorites, que d'incroyables progrès lui facilitaient de jour en jour; car il paraît que la science est comme une montagne escarpée seulement à son

pied : on s'essouffle d'abord en essayant de la gravir ; quelquefois on s'arrête, souvent même on retombe ; mais on dit que ceux qui ne se rebutent point ne tardent pas à trouver une pente plus douce, et qu'à mesure qu'ils avancent ils gagnent de l'haleine et de la vigueur.

Cependant Barthelemy a déja cessé d'être l'exemple des écoliers ; il ne tardera pas à devenir celui des maîtres. On le voit à Marseille déja connu, déja recherché, et comme secrètement pressenti par les hommes éclairés que cette fille de l'ancienne Grèce comptait alors dans ses murs. Le président de Mazangues, ami des lettres, et M. Cari, versé dans la connaissance des médailles anciennes, s'empressèrent de lui ouvrir, l'un sa bibliothèque, et l'autre son cabinet. Barthelemy puisa dans la première cette érudition, ces principes et ce goût qui devaient un jour le placer parmi les plus grands écrivains, et, dans le cabinet des médailles, initié par le maître lui-même à la science numismatique, il entra dès lors en commerce avec les anciens, et commença du moins à les connaître de vue.

Notre jeune littérateur avait déja fait remarquer, par des essais en plus d'un genre, une imagination vive et en même temps docile, un esprit fin, un goût délicat, un style pur, élégant, léger, harmonieux, également propre à tout ce qui aurait exigé de la force ou de la grace, de la noblesse ou de la gaîté. Ainsi doué par la nature, l'éloquence et la poésie n'avaient point de genres si éloignés, si opposés même entre eux,

qui ne lui promissent des palmes; d'un autre côté, un amour presque effréné pour l'étude, qui la changeait pour lui en volupté; une mémoire aussi vaste que fidèle, où tout se fixait, où tout se classait, où tout se montrait au premier ordre; une logique saine, une sagacité attentive, un esprit hardi dans ses aperçus et sage dans ses réflexions, paraissaient l'appeler à des travaux plus sérieux. Comment choisir dans cette affluence de dons si rares, et qu'il montrait sans les voir? Il a fait mieux que choisir; il s'est laissé aller, et a cédé, comme vaincu par une force irrésistible, à cette curiosité toujours plus insatiable à mesure qu'elle était satisfaite, qui s'entraînait à la recherche des anciens monumens; mais il s'attacha particulièrement à ceux des Grecs, ce peuple instituteur de l'univers, ces lumières à jamais vivantes des nations policées qui les ont suivies. On sait qu'une colonie grecque, autrefois établie en Provence, y a fondé Marseille et les villes qui l'entourent; et l'on eût dit que ce beau sang, qui sans doute coulait dans les veines de Barthelemy, lui parlait en faveur de ses premiers auteurs.

Si les sciences, les arts et les lettres n'avaient jamais cessé d'être en honneur, on n'aurait pas besoin d'antiquaires; l'antiquité elle-même serait toujours là; elle parlerait à tous les yeux; l'instruction irait toujours croissant, et chaque siècle, héritier de ceux qui l'auraient précédé, transmettraient aux siècles qui le suivraient un plus riche patrimoine. Mais rien n'est comme il fut ni comme il sera, et tout ce qu'on admire

est condamné à disparaître : la nature le veut ainsi ; elle a besoin de tout, même de nos chefs-d'œuvre, pour en faire autre chose; les plus cruels fléaux servent à ses desseins impénétrables : il semble qu'elle ordonne aux tremblemens de terre, aux volcans, aux inondations, aux pestes, aux ravages de tout genre, de changer incessamment la face du monde; mais, (qui le croirait?) elle y emploie surtout les hommes, et jamais la faux du temps n'est plus active qu'entre leurs mains; voilà près de mille ans que des barbares s'étudient à briser les derniers fragmens des statues et des colonnes de la Grèce, tandis que le Vésuve, depuis dix-sept cents ans, conserve des villes intactes, et jusqu'à des manuscrits.

Aux grands désastres qui rendent les pays tout à coup méconnaissables succède d'ordinaire une plus funeste apathie; la misère suit la dévastation et produit l'abrutissement, qui se complaît dans l'insouciance : dès lors une ignorance générale étend un voile tous les jours plus vaste, tous les jours plus épais, sur les vestiges des temps meilleurs. Les générations abâtardies, également indifférentes et à la gloire de leurs ancêtres et à la félicité de leurs neveux, laissent tout finir, tout s'effacer, tout s'enfoncer dans le néant; elles y travaillent elles-mêmes, comme si elles craignaient jusqu'au moindre indice qui pourrait les accuser devant les races futures. Hélas! ces tristes lacunes tiennent malheureusement trop de place dans les annales du monde, et les beaux momens sont trop fugitifs! Que de siècles barbares contre un siècle poli! et

combien, pour l'esprit humain, les nuits sont plus longues que les jours!

Ce n'est donc que de loin en loin, et dans les intervalles lucides des nations, qu'on voit paraître des Hérodote, des Varron, des Spanheim et des Barthelemy. Alors les esprits, réveillés de leur longue léthargie, essaient de ramasser les débris de leur ancienne fortune, de relire les titres de leur gloire, de plonger, pour ainsi dire, dans le Léthé, pour ravir quelque proie, sinon à la mort, au moins à l'oubli, cette seconde mort que les grandes ames craignent plus que la première.

On s'est quelquefois permis d'accuser ce genre de travail de porter sur des objets dont peu de personnes peuvent sentir l'importance; on a pensé qu'il entraînait dans des conjectures, des discussions, des recherches, où la réflexion ne s'engage qu'avec inquiétude, où l'on fatigue plus son esprit qu'on ne l'exerce, et sans rien entrevoir au premier aperçu qui promette assez d'avantages ou assez de gloire pour payer tant de veilles. Mais honneur à la science que la futilité seule ose trouver futile! Ma première réponse à ces vagues objections serait de nommer Barthelemy et les savans qui marchent aujourd'hui avec tant d'honneur sur ses traces. J'ajouterai que toute étude est bonne, parce que c'est déja un grand pas de fait vers la vérité que de la chercher. Il y a des vérités partout; heureux qui en trouve! Une vérité isolée peut d'abord paraître inutile; mais il n'y en a point d'indifférentes, et chacune tient à une grande fa-

mille où elle vous introduit. La pensée de l'homme a besoin de chercher et de trouver; le présent est trop étroit pour elle, l'avenir est trop obscur; elle se plaît souvent à errer dans le passé: il est pour elle, ainsi que l'avenir, une région sans limites; on n'y voyage à la vérité que dans la nuit, mais cette nuit n'est pas sans étoiles, mais la région a été habitée, mais on y peut apercevoir quelques traces de ceux qui l'ont parcourue; on peut en reconnaître quelques-unes à la clarté douteuse qui les montre, inventer quelques moyens de les interroger, et vivre en quelque sorte dans d'autres âges, ne fût-ce quelquefois que pour nous dérober à nos contemporains.

Et si de pareilles recherches étaient si peu intéressantes, pourquoi n'auraient-elles jamais été plus en honneur que dans les siècles les plus instruits? Il en arrive apparemment des trésors de la pensée comme des autres; l'on en devient plus avide à mesure qu'on est plus riche; et c'est quand l'intelligence a la vue plus perçante, quand l'imagination se sent de plus grandes ailes, que toutes deux s'engagent avec le plus d'audace dans ces romanesques aventures. Aussi voyez l'activité toujours croissante des esprits qui s'y dévouent; voyez comme, de tous les points du globe, ces éclaireurs de l'antiquité s'avertissent de ce qu'ils ont aperçu, se font part de ce qu'ils ont recueilli; voyez l'ordre et l'assortissement qu'ils sont parvenus à mettre entre toutes les pièces de cet immense butin; voyez comme, de proche en proche, une découverte reflète sur une autre un jour qui l'éclaircit, et qui

de là, se répandant au loin alentour, assure la marche de l'archéologue, en prêtant à chaque instant une vraisemblance de plus à ses conjectures. A quel point M. Barthelemy ne l'a-t-il point portée cette espèce de divination qui consulte tout, qui entend tout, qui supplée à tout ! Il ne lui faut qu'une partie pour concevoir un ensemble, qu'un point pour reconnaître une lettre, que cette lettre pour rappeler un mot, que ce mot souvent pour recomposer plusieurs lignes, et que ces lignes quelquefois pour faire revivre des faits et des vérités auxquels il ne restait que cette chance improbable pour reparaître dans la mémoire des hommes.

Méditez sur ces merveilles qui en facilitent, qui en présagent de plus étonnantes encore, et vous serez tentés de croire que, pour ces êtres extraordinaires, le temps rebrousse chemin, et que le passé se rapproche d'eux à chaque pas qu'ils font vers l'avenir.

Cependant ces vastes excursions de la pensée exigent de grands préparatifs et d'immenses provisions; et si nous en jugeons par M. Barthelemy, ainsi que par ses successeurs, à combien de sciences, à combien d'arts ne faut-il pas avoir été initié pour mériter d'être compté seulement dans les derniers rangs de ce corps d'élite! Tous les historiens, depuis les plus fameux jusqu'aux plus ignorés, on doit les avoir lus, médités, comparés, et mis, pour ainsi dire, aux prises les uns avec les autres; encore doit-on rendre graces au hasard si, à force d'observer ce qui échappe le plus à l'attention des autres lecteurs, on est par-

venu à tirer quelque lumière de beaucoup de fumée, quelques vérités de beaucoup de mensonges, et surtout quelque intérêt de beaucoup d'ennui !

Notre observateur avancerait peu dans ses recherches, si à toutes ces lectures il ne joignait la connaissance des médailles anciennes, qu'on peut regarder comme les sceaux de l'histoire; car on est fondé à penser qu'au moment où elles ont été frappées, les faits qu'elles annoncent étaient récens, et les portraits qu'elles présentent ressemblans; et, à tout prendre, on doit plus croire encore aux médailles qu'aux livres, parce qu'il paraît plus aisé de mentir sur le papier que sur le bronze. Cette étude, convenons-en, offre une double difficulté, en ce qu'elle est à la fois immense et minutieuse: mais aussi combien d'attraits elle a pour l'esprit ! et, sans parler des lumières qu'elle donne, comment pourrait-on voir indifféremment tous ces nobles personnages dont tant de siècles nous séparent, et qui tous ambitionnaient les regards de la postérité?

L'antiquaire, en lisant l'histoire, cherchera sur la géographie actuelle de chacune des contrées où son esprit s'arrête l'ancienne géographie de cette contrée, ou, pour mieux dire, cette collection de cartes géographiques que les siècles y ont vu faire place les unes aux autres; soumises, comme tout le reste, à cette immuable loi de changement qui déplace tout ce qui peut être déplacé, et qui, en cela même, est si bien servie par l'instabilité des hommes.

Pour voyager avec fruit, il faut entendre la langue

de ceux qu'on se propose de visiter. L'amateur des anciens se sera donc, à l'exemple de notre confrère, attaché particulièrement à l'étude des langues mortes; mais ce serait peu pour lui d'en posséder le vocabulaire, la grammaire, et même les élégances; il faut encore qu'il étudie l'histoire de ces langues, qu'il les suive dans leurs phases, qu'il sache distinguer les dialectes, les locutions, les caractères, les orthographes, les formules qui ont appartenu à telle ou telle division, ou à telle ou telle époque des pays qu'il observe, et qu'il reconnaisse, pour ainsi dire, les provinces à leur accent, et les siècles à leur écriture.

Les religions successives de ces peuples évanouis, leurs liaisons politiques ou commerciales, leurs législations, leurs mœurs, leurs usages, leurs costumes, et jusqu'à leur mode (car l'empire de la mode est, je crois, aussi ancien et aussi vaste que le monde); tous ces objets, dis-je, fixeront l'attention de l'antiquaire; sans quoi l'antiquité n'aurait laissé après elle que des énigmes dont elle aurait gardé les mots.

Que dirons-nous maintenant de l'architecture, ce faisceau de tous les arts, cette science qui se compose de tant d'autres, et qui varie aussi dans ses principes ainsi que dans ses formes, suivant les temps et les lieux? Ce ne sont point des dessins corrects, des profils, des élévations, des perspectives, des plans en relief, qui sont présentés à l'antiquaire : c'est par des vestiges douteux, des ruines informes, des débris de débris, que souvent il lui faut juger des plus magnifiques édifices; c'est au milieu des bouleverse-

mens qui les ont dispersés ; c'est sous les atterrissemens qui les couvrent qu'il en recherchera les mesures, l'ordonnance, la disposition, la décoration et la première beauté ; c'est de la poudre de la destruction, c'est des ténèbres de l'ignorance que son génie fera renaître aux yeux de la pensée ces monumens dont nos plus grands artistes s'effraient à force de les admirer ; chefs-d'œuvre énormes et finis qui sembleraient attester des arts plus avancés alors qu'on ne les a vus depuis, des conceptions plus vastes, des calculs plus hardis, des procédés plus sûrs, enfin, que sais-je, des bras plus forts, et en même temps des mains plus délicates. Mais ne nous décourageons point, nous autres Français surtout, à la vue de ces triomphes des anciens, celui qui nous a fait effacer leurs exploits saura aussi nous faire surpasser leurs travaux.

Hé bien, ce rassemblement, aussi effrayant qu'incomplet, des élémens dont se compose le véritable mérite d'un antiquaire, est une faible esquisse de l'érudition, des connaissances et des travaux de M. Barthelemy. Si l'on veut lire attentivement et ses Mémoires à l'académie des inscriptions, et ses dissertations insérées dans le journal des savans, et plusieurs observations ajoutées à divers ouvrages de ses confrères, et ce qui reste d'une correspondance soutenue pendant plus de cinquante ans avec tous les hommes de l'Europe les plus versés dans ce genre d'étude, on verra que chaque page, chaque ligne de ces écrits, ont nécessité la lecture, l'analyse, la confrontation de plusieurs volumes. Passons maintenant à toutes

les langues vivantes et mortes qu'il a dû se rendre familières; joignons-y ces idiomes qu'il ne savait pas même avoir jamais existé, et dont il ne restait de vestiges que sur quelques éclats de pierres brisées. Ces caractères, étrangers à toute autre écriture, étaient devenus le sujet d'un défi entre tous les savans de l'Europe, qui jusque là n'avaient pas même osé hasarder une conjecture, lorsqu'au grand étonnement du monde lettré, M. Barthélemy en présente à la fois l'alphabet et l'explication. C'est ainsi qu'un autre de nos confrères, dont je ménage la modestie, frappé de quelques débris d'ossemens qui ne pouvaient appartenir à aucune classe connue du règne animal, a su les rapprocher, les assortir les uns aux autres, et que, jeune encore, il est parvenu à reconstruire onze espèces disparues de notre globe, rétablissant, pour ainsi dire, de sa main, sur le tableau de la création, ce que le temps avait essayé d'en effacer.

Je me rappelle encore avec admiration ces renseignemens précis, ces détails presque minutieux que M. Barthelemy avait su recueillir sur l'ancienne géographie, l'ancienne topographie, et même les anciens aspects de ces contrées fameuses où il n'avait jamais porté ses pas, mais où sa rêverie se plaisait. De pareilles connaissances feraient honneur à qui les rassemblerait sur le pays qu'il habite, et pourraient même faire soupçonner notre savant d'avoir moins besoin de guide autour d'Athènes ou de Lacédémone que dans les environs de Paris.

Plus d'une fois en Italie, dans des terrains où les

regards de ses compagnons auraient à peine aperçu des traces de ruines sous les herbes et les broussailles qui les couvraient, on l'a vu s'arrêter tout à coup, et reconnaître, comme par ressouvenir, des camps, des temples, des cirques, des hippodromes, des édifices publics ou particuliers; en sorte que conversant intérieurement avec les illustres mânes qui semblent toujours errer autour de la capitale du vieux monde, on l'eût pris pour un citoyen de l'ancienne Rome voyageant dans la moderne.

Parlerai-je de ce tact exercé en peinture, en sculpture, en gravure; de cet œil de lynx qui portait la lumière sur tout ce qu'il observait? Un trait jusques alors inaperçu par tous les connaisseurs, un reste de signe effacé pour tout autre, lui indiquait le sujet, l'époque, la raison d'un monument, et jusqu'au nom de l'artiste; vous eussiez dit que le génie invisible de l'antiquité, à l'exemple du démon de Socrate, le suivait partout, et n'avait point de secrets pour lui.

Voilà certes une longue liste de titres, sinon à notre reconnaissance, au moins à notre admiration : il me serait aisé d'y ajouter sans doute; mais, en y ajoutant, je serais toujours sûr d'en oublier; et, pour en donner la preuve, je n'ai point encore parlé d'environ quatre cent mille médailles [1], qui toutes

[1] A toutes ces médailles il faut en ajouter une que M. Barthelemy ne connaissait pas; c'est la sienne : on peut se la procurer à l'hôtel de la Monnaie, et sans doute elle fera autant de plaisir à ceux qui la verront qu'elle fait d'honneur à l'artiste qui l'a gravée, M. Dumarest, membre de l'Institut.

ont passé par ses mains, toutes examinées de l'œil de la science, toutes pesées au poids du sanctuaire, toutes appréciées suivant le triple tarif de l'authenticité, de l'importance et de la rareté.... Quatre cent mille médailles ! Il semble voir le contrôle et les signalemens de l'armée de Darius ou de cette vaste multitude d'ennemis qui des confins de l'Europe accouraient naguère à notre perte, et que notre armée, portée sur des ailes d'aigle, a moissonnés au lieu de les compter.

Tant de travaux, et ceux dont il sont le résultat, ne semblent-ils pas exiger les siècles d'un patriarche du premier âge du monde, au lieu des années d'un de nos contemporains ? Que M. Barthelemy paraît jeune en comparaison de ce qu'il a fait ! Il prouvait du moins une grande vérité, encore plus évidemment démontrée par de récens prodiges, c'est que l'emploi des momens les multiplie, c'est que l'activité trouve plus que des jours dans des heures, c'est que ceux qui ont mesuré la vitesse de la lumière n'ont point encore calculé tout le chemin que peut faire l'esprit dans un temps donné.

On serait tenté de croire que les hommes qui amassent le plus de matériaux ne sont pas ceux qui les mettent le mieux en œuvre. Et en effet, ce n'est point dans les travaux des carrières de Paros qu'on aurait espéré trouver un Praxitèle; mais Anacharsis fera changer d'opinion.

Sans doute il n'est personne ici qui n'ait lu, qui n'ait relu avec transport ce livre dont chaque page

nous instruit, dont chaque ligne nous intéresse; ce livre où notre admiration, continuellement excitée, hésite entre la conception et l'exécution, l'ensemble et les détails, le dessin et le coloris. Jamais peut-être le savoir et le talent, jamais l'exactitude et la grace ne s'étaient montrés dans un aussi aimable accord, et n'avaient produit un aussi heureux effet. Que de choses, ou qu'on ne savait pas, ou qu'on n'avait pas encore si bien sues, qui se tiennent, qui se lient, qui témoignent les unes pour les autres, qui s'éclaircissent réciproquement, et qui s'entr'aident à plaire! Un rayon de soleil a dardé sur l'ancienne Grèce, il a dissipé soudain le nuage ténébreux qui la couvrait, et vous invite à la parcourir. Quel délice de revoir dans leur ancienne fraîcheur et les ombrages du Tégète, et les bords du Pénée, et les vallées de l'Hémus, et l'Attique, et l'Élide, et l'Argolide, et la Messénie, et l'Achaïe, et tant de contrées autrefois superbes, autrefois délicieuses, qui, sous le sceptre de l'ignorance, le plus horrible des fléaux, ont perdu leurs ornemens, ont perdu leurs charmes, mais sur qui luira toujours au loin la gloire de leurs immortels habitans, comme pour annoncer au monde que l'esprit survit à la matière! On aimerait à se promener: que dis-je! on se promène à son aise dans ces belles habitations des Grecs avec un interprète, ou plutôt un ami toujours prêt à satisfaire votre curiosité. A chaque station, vous observerez ensemble d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres intérêts, d'autres préjugés. Athéniens, Spartiates, Thébains, Corinthiens,

Macédoniens, Sybarites, passeront en revue sous vos yeux; temples, théâtres, lycées, bibliothèques, archives, gymnases, ports, arsenaux, vous seront ouverts; vous assisterez à toutes les solennités des Grecs, à leurs fêtes, à leurs spectacles, à leurs jeux, à leurs courses, à leurs combats. Admis dans l'intérieur des maisons qu'il vous plaira de choisir, chacun vous prendra bientôt pour confident; et ne vous en étonnez pas, car presque partout on se cache plus du voisin que de l'inconnu. Les personnages de tout rang, de toute profession, commerçans ou guerriers, prêtres ou magistrats, répondront à vos moindres questions; pas un artiste qui ne brigue votre suffrage; pas un peintre, pas un sculpteur qui ne vous appellent dans leurs ateliers. Vous verrez Polyclète divinisant le marbre, et Pamphile corrigeant les premiers traits de crayon du jeune Apelle. Désirez-vous aussi connaître ceux qui ont excellé dans les travaux de l'esprit, là, comme ailleurs, les auteurs ne demanderont pas mieux que de vous lire leurs ouvrages; ils se persuadent tous que les applaudissemens de l'étranger portent d'avance leurs noms au delà des bornes de leur patrie, et ce sont pour eux des arrhes de célébrité. Vous rencontrerez tantôt un rhéteur, tantôt un grammairien, un critique ou un rapsode, et vous ne pourrez pas leur refuser votre attention; plus loin, vous entendrez des sophistes, des gymnosophistes, des hiérophantes exposer chacun leur système, attaquer ceux de leurs rivaux, et se livrer entre eux des combats philosophiques, où chacun frappe si bien

et se défend si mal, qu'il ne reste personne debout.

Mais vous préférez sans doute l'honorable familiarité des vrais philosophes, des héros et des sages. Réjouissez-vous; Platon, Xénophon, Épaminondas, Phocion, vous recevront dans leurs saintes demeures, et vous prouveront, à mesure que vous les connaîtrez mieux, tout ce qu'un homme peut laisser d'intervalle entre lui et le reste du genre humain. L'illusion est complète; vous êtes chez les Grecs, vous les voyez, non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils étaient; vous les reconnaissez à leur esprit, à leur grâce, à leur instruction, à leur politesse, à toutes leurs manières, et presqu'à leur accent; car, même en vous parlant votre langage, ils conservent toujours l'harmonie du leur.

Tel est le prestige dont on ne peut se défendre en lisant ce chef-d'œuvre : ce n'est point un roman, car tout est vrai; ce n'est point un poëme, car tout est sage; ce n'est point une histoire, car tout se montre à la fois; c'est un tableau peint avec les choses mêmes, une mosaïque d'un nouveau genre, où le sujet a fourni de quoi éterniser son image. Disons mieux; on rêve la Grèce : un songe nous la montre; songe bienfaisant que le ciel nous envoyait dans des temps d'agitations et d'alarmes où nous en avions trop besoin. En effet, nous nous en souvenons tous, quand cet ouvrage, si long-temps attendu, parut enfin, une fermentation secrète agitait déja cet empire : le volcan ne lançait point encore ses flammes, le sol ne tremblait point encore; mais des mugissemens sou-

terrains imprimaient partout la terreur et nous annonçaient une grande catastrophe..... Anacharsis paraît; et chacun de nous, pour un moment du moins, distrait de ses craintes, de ses projets, de ses affaires, de ses querelles même, a pu se croire transporté loin de son pays et de son temps. Le voyageur scythe, attirant et fixant sur lui tous les regards, établissait en quelque sorte un armistice au milieu de nos guerres intestines. Tous les partis, réunis, sans s'en apercevoir, par un égal enthousiasme, avaient comme abandonné la France pour se reposer en Grèce; on voulait aussi avoir vécu, ne fût-ce qu'un jour, dans l'heureuse Arcadie.

SECONDE PARTIE.

Ce ne serait point assez pour moi ni pour vous, messieurs, que j'eusse essayé de peindre M. Barthelemy comme la postérité le verra; j'aimerais encore à vous le présenter comme ses amis l'ont connu, c'est-à-dire, au moins aussi aimable dans son commerce qu'étonnant dans ses travaux, et prêtant autant de charmes à la vertu que de graces à la science: heureusement que ces deux bienfaitrices de l'homme ne peuvent être rivales! Qui sait même si, pour atteindre chacune à leur plus haut période, si, pour remplir toute leur tâche, elles n'ont pas quelque besoin l'une de l'autre? car, sans la pureté du cœur, la science resterait en arrière, retenue ou détournée par de fausses considérations et de méprisables inté-

rèts ; et en même temps, sans cette clarté plus vive que tous les genres d'instruction répandent dans tout l'esprit, la vertu risquerait souvent de s'égarer, ou du moins d'hésiter dans sa marche, faute de pouvoir discerner le mieux d'avec le bien. M. Barthelemy a constamment prouvé ce que l'une peut pour l'autre : il doit à la vertu de n'avoir pas eu d'autre passion que la science; il doit à la science d'avoir mieux connu la vertu ; et, sous ce dernier rapport, sa vie entière paraîtrait une longue suite d'efforts au dessus du commun des hommes, si la douceur de son caractère, l'aménité de ses mœurs, la touchante simplicité de ses manières, n'avaient répandu sur toutes ses actions un air de facilité qui en cachait le mérite. Heureux celui que la nature a d'avance incliné vers les devoirs qui l'attendent, et qui, dans la route de la perfection, n'aura qu'à suivre ses penchans, au lieu d'être obligé, comme tant d'autres, de les surmonter ! doublement heureux, si de sages parens se sont empressés à profiter de ces premières données pour tracer, avant qu'il s'en aperçoive, une direction invariable à tout son avenir ? semblable à un lit creusé pour y recevoir un fleuve tranquille, qui, de sa source à son embouchure, serpentera toujours entre des fleurs et des vergers, ne dépassant jamais ses rives, et roulant doucement de l'or dans ses eaux.

Mon imagination trouve je ne sais quel plaisir mélancolique à se représenter un homme en deuil [1],

[1] Cette petite anecdote est rapportée par M. Barthelemy lui-même.

conduisant tristement un enfant de quatre ans par la main, et s'arrêtant avec lui dans un endroit solitaire où il n'aura que cet innocent témoin des pleurs qu'il a besoin de répandre : hélas ! il vient de voir moissonner dans sa fleur une compagne aimable et vertueuse qui du moins lui a laissé ce tendre gage ; et il essaie d'expliquer à son fils quel bien c'eût été pour lui qu'une mère, et quel malheur c'est de l'avoir perdue. De pareils discours passent de beaucoup la portée de la faible créature qui les écoute, mais l'accent les explique. Et qui pourrait se représenter tout ce que le nom de mère fait germer de pensées dans une imagination enfantine ? et puis, quel est l'enfant qui ne comprend pas les larmes ? Celui-ci s'accoutume de bonne heure à aimer encore, à aimer toujours cette mère que la tombe lui cache ; et ses yeux ont appris des yeux de son père à la pleurer ; moment décisif, et qui, souvent renouvelé, doit influer sur toute la vie. Cette leçon pieuse reçue par ce tendre enfant avant l'âge d'en comprendre d'autres, ce culte incompréhensible qu'il rend en bégayant à un être qu'il ne verra plus, ont développé les plus précieuses facultés de son ame. Disciple de la douleur de son père, le voilà, dès sa première aurore, initié aux mystères, aux peines, aux douceurs de la sensibilité ; il sait plaindre, il saura aimer, et cet enfant.... sera M. Barthelemy.

De cette petite scène solitaire des environs d'Aubagne ma pensée se transporte à un exercice public d'un collége de Marseille, où les personnes les plus

distinguées de la ville se trouvaient rassemblées. J'y vois un jeune écolier retiré dans un coin de la salle, n'osant porter les yeux sur personne, et se dérobant aux regards qui paraissent le chercher : appelé à haute voix par ses supérieurs, il obéit avec peine, et voudrait encore se cacher derrière ses compagnons, comme s'il s'attendait à des réprimandes publiques ; ce sont des applaudissemens qu'il fuit. Il est question d'une description de tempête en vers latins : l'auteur de la pièce a quatorze ans ; elle a charmé tout le collége : on en parle dans toute la ville ; et pendant que les maîtres en sont fiers, l'écolier rougit : cet écolier c'est M. Barthelemy.

Je me suis peut-être arrêté avec trop de complaisance à considérer l'homme dans l'enfant ; mais j'aimais à voir germer et croître ces deux qualités primitives qui ont le plus distingué celui dont je parle, et qui, portées l'une et l'autre au même degré, ont toujours fait (qu'on me passe l'expression) les deux moitiés de son caractère ; la sensibilité, dont la chaleur douce prépare toutes les vertus ; et la modestie, qui, en leur servant comme d'enveloppe, les préserve de toute altération. Elles se sont tellement approprié cet homme rare, elles l'ont rendu tellement étranger à lui-même, qu'elles auraient pu défier la fortune de le séduire, et la gloire de l'enivrer.

Jetons néanmoins encore un dernier coup d'œil sur son jeune âge pour l'observer dans une des circonstances les plus embarrassantes de la vie humaine, celle où l'homme, à l'entrée de la carrière virile, doit

se décider sur l'adoption d'un état, choisir la bannière sous laquelle il veut marcher, et se marquer à lui-même sa place dans une société qu'il n'a fait qu'entrevoir ; moment critique où le calcul des pères et mères a peut-être encore plus de danger que l'inexpérience des jeunes gens. La place de M. Barthelemy paraissait marquée dans le clergé, ses parens l'y avaient destiné ; c'était le but où ses études avaient tendu ; et même, si dans Marseille il a quitté les oratoriens auxquels il est resté toute sa vie attaché, pour les jésuites qu'il n'a jamais aimés, c'est que l'évêque de cette ville, M. de Belzunce, n'avait consenti à lui conférer les ordres qu'à cette condition ; partialité peut-être condamnable ; mais, après la peste de Marseille, qui oserait accuser l'immortel Belzunce, ce héros consolateur, dont l'humanité audacieuse ne devait trouver d'émules que dans les murs de Jaffa.

M. Barthelemy était entré dans le clergé par obéissance pour ses parens ; mais, lorsqu'il fut question des fonctions du ministère ecclésiastique, il crut devoir ne prendre conseil que de lui-même, et malgré les perspectives les plus séduisantes, malgré les dispositions, les qualités et les mœurs les plus assorties à cet état, il n'osa point s'engager plus avant, *quoique pénétré* (ce sont ses paroles) *des sentimens de la religion ;* et il ajoute: *Peut-être même parce que j'en étais pénétré.* — Remercions-le tous d'avoir donné cet utile exemple de délicatesse, et de s'être voué tout entier à la belle profession de savant. Anacharsis nous a prouvé que c'était là sa véritable vocation.

Il vint à Paris, et par un de ces hasards qui décident les destinées, il est d'abord adressé à M. de Boze, garde du cabinet des antiquités. La froideur glaciale de l'un, l'embarras presque invincible de l'autre, firent bientôt place à la plus étroite union ; et bientôt le savant M. de Boze, en demandant M. Barthelemy pour adjoint, montra qu'il n'était pas moins connaisseur en hommes qu'en médailles.

Peu d'années après, M. Burette laisse une place vacante à l'Académie des belles-lettres; les deux concurrens sont M. Le Beau et M. Barthelemy. Puisse cette académie n'avoir jamais à prononcer entre de moins dignes émules ! M. Le Beau devait l'emporter, parce qu'il était alors peu connu; mais il connaissait M. Barthelemy, et il se retira cette fois pour le laisser passer. La même académie avait pour secrétaire perpétuel M. de Bougainville, le frère d'un Nestor de nos jours, plus sage, plus brave, plus savant, et malheureusement moins grand parleur que celui d'Homère : cet utile académicien pensait depuis quelque temps à se démettre de sa place. Il demande au ministre d'y nommer M. Barthelemy, son ami intime. Le ministre y consent, M. Barthelemy refuse, et obtient de l'un et de l'autre de lui préférer M. Le Beau..... Quelle école que cette académie !

Les savans ne sont immortels qu'après leur mort : on les voit tomber, ainsi que le reste des hommes; mais ceux-ci comme des feuilles séchées, ceux-là comme des fruits mûrs. La place de M. de Boze est vacante, et sans doute beaucoup de gens n'avaient

pas attendu cette époque pour la désirer; mais dix ans d'un travail assidu consacrés à la disposition et à l'accroissement de cet immense dépôt, et les soins d'une piété vraiment filiale prodigués pendant ces dix années au respectable M. de Boze, donnaient un double titre à M. Barthelemy; le cabinet devenait pour lui en quelque sorte une conquête et un patrimoine. Louis XV lui-même l'avait senti, et, au premier bruit de la mort de M. de Boze, il avait nommé son successeur, non sur le rapport du ministre, mais, comme il convient pour de tels hommes, sur celui de toute l'Europe. Voilà M. Barthelemy grand-prêtre de ce temple dont il était déja l'oracle, et devenu, pour ainsi dire, le trésorier de l'antiquité. Jamais avare ne fut aussi occupé de conserver et d'augmenter son trésor, preuve que ce trésor ne lui appartenait pas, et cependant, jusqu'à lui, jamais l'approche n'en avait été aussi facile; M. Barthelemy savait trop ce qu'on gagne au commerce des anciens pour ne pas y admettre quiconque aurait voulu s'y associer : la vraie science n'a que des idées libérales. Il avait donc établi que, pour voir le cabinet des médailles, il suffirait de l'en prévenir, et personne n'a été refusé; mais alors il regardait comme un devoir sacré d'en faire lui-même les honneurs; et, ce qui le fait encore mieux connaître, il ne montra jamais de regret à une dépense de temps que la plupart des curieux ne pouvaient pas évaluer; car le prix du temps varie suivant les personnes; et dans le même sablier qui marque à tous les yeux la fuite des heures, c'est moins que du sable

qui se perd pour un oisif; pour un homme studieux c'est plus que de l'or.

L'histoire d'un homme comme M. Barthelemy ne peut rien offrir qui ne doive intéresser; mais il ne faut pas s'attendre à y rencontrer beaucoup de faits remarquables par eux-mêmes. L'ami de la science et de la sagesse ne travaille qu'à tranquilliser sa vie : à moins que d'être bien mal, il se trouve toujours à peu près bien, et demande surtout au sort d'être envers lui avare d'événemens. Il survient cependant quelquefois telles circonstances où les plus tranquilles se trouvent engagés sans avoir pu les prévoir; et c'est alors que se montre l'ame de ceux dont on ne connaissait que l'esprit.

Une grande partie de cette assemblée a pu entendre parler d'une parodie assez maligne de la belle scène de Cinna; elle avait été arrangée dans la gaîté d'un souper, où quelques gens aimables s'étaient amusés, comme il arrive quelquefois, aux dépens de quelques gens estimables. Dans le nombre de ces derniers il se trouvait un homme assez puissant à la cour, contre qui les traits les plus piquans étaient particulièrement dirigés. L'injure invite à la vengeance : mais sur qui se venger? On suppose que le coupable doit être un homme de lettres; or, M. Marmontel, rédacteur du Mercure, était de la partie. On le soupçonne, mais à tort; on l'interroge, il nie; on le somme de déclarer l'auteur, il s'y refuse; et, en conséquence, on lui retire le Mercure, qui alors faisait les délices de la France. C'était punir le public de la fermeté

d'un honnête homme, et c'était faire plus de tort au Mercure qu'à son rédacteur, car Marmontel du moins s'en est relevé. On demandera quel rapport entre cette affaire et notre savant. Le voici. On cherchait un écrivain qui pût consoler tous les amateurs du Mercure d'être privé de Marmontel, et l'on croyait avec raison l'avoir trouvé dans M. Barthelemy. Celui-ci refuse d'abord, hésite après, accepte enfin. Mais, dira-t-on encore, pourquoi accepter? Ne nous pressons pas de confondre M. Barthelemy avec le commun des hommes: il accepte en effet cette place, dont le produit, dans ce temps-là, s'élevait au dessus des vœux ordinaires d'un homme de lettres; mais c'est d'abord pour qu'un autre n'y soit pas nommé; c'est ensuite pour se procurer par là un accès auprès de la personne offensée, pour acquérir le droit de parler en faveur de l'honnête homme puni, et tâcher d'obtenir la grace de lui remettre son bien. Jamais droit aussi clair n'eut un aussi digne défenseur. Mais ce n'est ni le premier ni le dernier exemple d'une bonne cause perdue par un bon avocat. Barthelemy, obligé de renoncer à sa noble entreprise, renonce en même temps au Mercure. On exige qu'il y conserve au moins une pension, et il obtient de la partager entre des hommes de mérite qui ont long-temps ignoré d'où partait le bienfait. Observons, messieurs, qu'à cette époque Marmontel n'était point l'ami de l'auteur de la parodie; ajoutons que l'abbé Barthelemy n'avait eu jusque là aucune liaison particulière avec Marmontel ;et glorifions-nous de les avoir eus tous les deux pour confrères.

Il faudra néanmoins, pour bien juger du cœur de M. Barthelemy, toujours en revenir à ses ouvrages; c'est là que l'homme paraît ce qu'il est. Il y a dans le choix des sujets, dans le point de vue sous lequel on les présente, et jusque dans le style et dans le ton, quelque chose plus aisé à sentir qu'à définir, mais qui ne trompe jamais. Les lecteurs en ce point sont souvent plus fins que les auteurs. Toujours quelque gêne, quelque embarras démasque l'hypocrite, ou du moins montre son masque, et c'est assez. Mais suivez Anacharsis chez les Grecs, voyez de quelles couleurs il sait peindre les vertus et les vices! quel attrait il sent pour les bons! quelle répugnance pour les méchans! et en cela même il trahit encore la bonté de son caractère: car, après avoir montré comme il aime franchement les premiers, on voit seulement qu'il haïrait les autres, s'il pouvait haïr.

Une chose assez remarquable, c'est que M. Barthelemy avait conçu de bonne heure le projet de peindre les Romains aussi bien que les Grecs, et qu'il nous reste même de lui une ébauche précieuse d'un voyage d'Italie. Ce pays, qu'il avait vu de ses yeux, lui offrait sans doute plus de facilité que des contrées qu'il ne connaissait que par les yeux des autres. Pourquoi s'en est-il tenu à écrire sur les Grecs? Si je l'ai bien démêlé, c'est uniquement son cœur qui a décidé son choix. La Grèce avait plus d'un titre à sa prédilection: il y trouvait tous les talens, tous les arts, toutes les sciences à leur source; il y observait des mœurs plus aimables, une société plus douce, une civilisation

plus amie du reste du globe : il y voyait des peintres, des sculpteurs, des architectes, des poètes, des historiens, des orateurs, des philosophes, des généraux, dont les Romains n'étaient que les disciples. Il comptait chez les Grecs, entre des limites beaucoup plus rapprochées, dans une période beaucoup plus courte, sur une population beaucoup moindre, infiniment plus de chefs-d'œuvre et de grands hommes en tous genres que de l'autre côté ; enfin les premiers lui paraissaient faits pour éclairer le monde, et les autres seulement pour le conquérir.

Un ouvrage moins connu pourrait encore mieux faire juger de son caractère : c'est un plan d'institution, ou, pour mieux dire, un petit traité de morale écrit pour le jeune d'Auriac, neveu du sage Malesherbes. La morale y est présentée sous la forme la plus attrayante, c'est-à-dire, comme une production spontanée du cœur humain, comme un enchaînement de corollaires de toutes nos affections naturelles, comme l'émanation d'une sensibilité d'abord aveugle, bientôt éclairée, qui souffre du mal d'autrui, qui craint de nuire, qui s'attriste d'affliger, qui a autant besoin de faire du bien que d'en éprouver ; qui s'alimente de sentimens délicats et de nobles jouissances, et qui, de la tendresse filiale, ce premier-né des amours, s'étend de proche en proche à la passion d'être utile au genre humain. Le style, proportionné à l'âge du lecteur, n'en a pour cela ni moins d'élégance ni moins de charmes ; c'est Orphée qui chante à demi-voix.

Cette belle ame se montrait encore tout entière lors de sa réception à l'académie française. Depuis long-temps cette académie l'enviait à celle des belles-lettres, et l'on eût dit qu'elle se trouvait incomplète tant qu'elle ne pouvait le compter parmi les siens. Il paraît enfin cet illustre vieillard annoncé par la joie de ses confrères, par les applaudissemens des amis des lettres, par les acclamations de la plus imposante assemblée! Il paraît! mais toujours semblable à cet écolier dont j'ai parlé plus haut, qui, environ soixante ans auparavant, se cachait derrière les bancs de ses condisciples pour se dérober aux premiers rayons de sa gloire. Oh! comme alors son embarras contrastait avec notre triomphe! et comme son remercîment, dicté par une amitié éloquente, portait en même temps l'empreinte d'une modestie à l'épreuve de toute admiration!

Suivons-le maintenant dans le commerce habituel, dans les devoirs, dans les délassemens de la société, dans ses rapports avec les gens qui lui ressemblent le moins, et il va nous inspirer, s'il est possible, encore plus d'intérêt. Alors il oubliera ce qu'il sait, et du plus instruit des hommes il deviendra le meilleur homme du monde, ne mesurant les autres ni à leur rang, ni à leur importance, ni même à leur savoir, mais les jugeant d'après leur ame, ou plutôt d'après la sienne; partout même obligeance, même franchise, même gaîté, même soin de plaire, même crainte d'offenser: tantôt une confiance amicale, tantôt des attentions flatteuses, souvent même une

plaisanterie fine, mais dont les traits presque imperceptibles portent toujours avec eux de quoi guérir leurs blessures. Il permettait au premier venu de lire dans sa pensée, et toute sa dissimulation se bornait à cacher deux choses : son mérite et son ennui. Il regardait la conversation comme un jeu de société ; mais il avait la délicatesse, bien rare pour un homme aussi riche, de ne pas mettre à ce jeu-là plus que les autres ; en sorte que tout le monde pouvait se croire en état de faire sa partie, et que personne ne l'a jamais quitté mécontent de lui ni de soi. Tout son extérieur peignait son ame ; il semble voir encore ces traits qui portaient à la fois l'empreinte de la modération, de la douceur et de la gaîté, et cette physionomie expressive et tranquille, toute attention quand il vous écoutait, toute bienveillance quand il vous parlait. Chacun se rappelle cette haute stature qui paraissait courbée par la complaisance et la modestie long-temps avant que d'avoir cédé au poids des années, symbole de cet esprit transcendant et flexible qui se baissait de lui-même au niveau de tous les esprits. Sa démarche, s'il vous en souvient, était ordinairement lente et incertaine, à moins qu'il ne fût aiguillonné par l'espérance de quelque bien à faire. Si vous l'approchiez sans qu'il en fût prévenu, son air distrait et pensif s'éclaircissait tout à coup, et semblait vous remercier de l'interrompre. Ses manières n'étaient celles de personne autre. Ceux qui le voyaient pour la première fois auraient pu s'amuser un moment d'une sorte de

gaucherie, qui pourtant n'était point sans grâce; mais ceux qui le connaissaient y voyaient l'urbanité des Grecs mêlée à la politesse française. Enfin plus d'un indice découvrait à son insu autre chose que le peu qu'il voulait montrer, et laissait entrevoir un sage sous les dehors d'un homme ordinaire.

Ne nous étonnons pas que cette humeur facile, cette heureuse disposition à se mettre en harmonie avec tous les esprits et tous les caractères, aient servi comme de talisman au bon M. Barthelemy, et l'aient constamment garanti des orages qui troublent si souvent la tranquillité dont les hommes de lettres auraient tant de besoin. On eût dit qu'il répandait autour de lui la paix de son ame. Il n'a jamais su ce que c'était qu'un ennemi; et comment haïr un homme qui n'aurait jamais pu rendre haine pour haine? douce récompense que la bonté cependant n'obtient pas toujours! Il a conjuré (et ce n'est pas son moindre prodige), il a conjuré l'envie, et le démon de la critique même a laissé son mérite impuni.

Une vie utile et tranquille, l'étude, la bonne conscience, la bienveillance publique, en voilà sans doute assez pour n'être pas malheureux; mais tant de vertus méritaient encore un prix plus flatteur: l'amitié s'en est chargée; c'est elle qui a complété le bonheur de M. Barthelemy, et le choix de ses amis achève son éloge. J'en nommerai quelques-uns, selon que ma faible mémoire me les présentera. Je commence par M. de Bougainville, secrétaire perpétuel de l'académie des sciences, qui, aux connaissances et aux talens les

plus distingués, joignait les principes les plus sévères, mais que son rigorisme ne rendait pas insensible aux charmes de l'aménité; M. de Fonsemagne, ce parfait modèle du bon goût et du bon ton, celui de tous les sages qui a le plus sacrifié aux Grâces, et qu'elles ont le plus favorisé; cet immortel M. de Malesherbes, la lumière, l'honneur et les délices de son temps, M. de Malesherbes qu'on ne peut assez louer ni assez pleurer; M. le président de Cotte, qui, plus et mieux que personne, a su jusqu'à la fin lire dans l'esprit et le cœur d'un ami dont il aime toujours à s'honorer, et que la destinée se plaît à conserver pour nous faire aimer les hommes d'alors.

J'ai trop tardé peut-être à parler de M. de Choiseul, qui jusqu'à la fin de sa vie, et même après sa mort, a occupé une si grande place dans les affections de M. Barthelemy. M. de Choiseul a eu beaucoup d'amis et beaucoup d'ennemis; peut-être que les uns et les autres lui font honneur; espérons que les avis contraires dont se compose d'abord la réputation d'un homme qui a joué un si grand rôle seront débattus par une postérité absolument sans passion, qui saura le mettre à sa vraie place; mais, en attendant, on ne doit pas oublier qu'au milieu des succès, des honneurs, des affaires, des intrigues, M. de Choiseul, jeune encore, et qu'on aurait cru fait pour l'être toujours, attacha ses regards sur un homme qui ne les cherchait point, et qu'à travers le nuage brillant qui l'environnait il a été frappé du sublime de la simplicité. On doit savoir gré au pouvoir de faire le premier pas

vers le mérite. Leur amitié ne s'est jamais démentie, parce que l'un et l'autre y ont fourni chaque jour un nouvel aliment. M. de Choiseul, le plus Français des hommes, cachait autant de vraie capacité sous sa grâce que M. Barthelemy, le plus aimable des Grecs, cachait de grâce toujours nouvelle sous sa profonde érudition. J'ose me donner ici pour témoin entre eux, que le premier, malgré sa toute puissance, ne prit jamais le ton d'un protecteur, et que le second, en gardant scrupuleusement toutes les mesures prescrites par la hiérarchie sociale, n'eut jamais l'attitude d'un protégé, mais qu'il montra constamment l'indépendance de l'homme de lettres dans son jour le plus clair et le plus doux. En effet, qui ne désire rien ne dépend de personne; et M. Barthelemy donnait aux autres amis du ministre un exemple que tous n'ont point suivi, celui de ne lui rien demander. Tous deux se portaient, se devaient entre eux une égale considération; à cela près, que bien souvent le respect dont jouit l'homme en place lui est retiré avec sa place, au lieu que la dignité d'homme de lettres est inamovible. M. de Choiseul n'eut point occasion de remarquer cette différence, et les hommages qu'il reçut dans son exil justifièrent ceux qu'on lui avait rendus pendant sa faveur.

M. Barthelemy alla plus loin, et ne voulut point conserver sa place de secrétaire des Suisses quand M. de Choiseul eut donné sa démission de la charge de colonel-général. Partagé dès lors entre son cabinet et Chanteloup, il continuait, d'un côté, à passer des

heures délicieuses entre les plus beaux génies des temps anciens, et pouvait, de l'autre, comparer cette élite avec celle de son temps, rassemblée en foule autour du plus aimable et du plus heureux des exilés. C'est là qu'il apprit à connaître plus particulièrement le charme de la société intime de madame de Grammont, digne sœur de son noble frère, et qui, également douée du caractère qui subjugue et de l'esprit qui plaît, aurait trouvé aussi peu de rivaux de son courage que de rivales de ses agrémens.

Il aimait surtout à contempler toutes les perfections de l'esprit et du cœur réunies dans une autre personne incomparable que les plus aimables Athéniennes eussent enviées, que les dames romaines les plus sévères eussent honorées. Madame de Choiseul avait à peine dix-huit ans lorsqu'il la connut; mais, déja digne de recevoir et capable de décerner le prix du vrai mérite, elle conçut bientôt la plus tendre estime pour le plus estimable des hommes; et, fidèle toute sa vie à ses sentimens comme à ses devoirs, le modèle des épouses le fut aussi des amis.

Envions donc le bonheur de ce digne homme jusqu'à l'époque où la mort lui enleva M. de Choiseul; alors ses larmes, mêlées à celles d'une épouse et d'une sœur également éplorées, les rendirent moins amères; et il éprouva que l'office de consolateur est doux même pour un affligé: ajoutez que, dans ces tristes momens, la douleur de M. Barthelemy se complut à elle-même en traçant ce beau portrait d'Arsame et de Phédime, où il était impossible à la prévention même

de ne pas reconnaître M. et Mme de Choiseul; monument préférable à tous les chefs-d'œuvre des arts imitateurs, et fait pour fixer les jugemens de l'avenir: c'est le génie qui peint comme l'amitié voit; l'un et l'autre peuvent quelquefois embellir, mais ne fardent jamais.

Ils sont arrivés trop tôt ces jours d'égarement et de tumulte, où, semblable à un maniaque acharné à briser tout ce qu'il y a de plus précieux, la France, déchaînée contre elle-même, paraissait avoir résolu de n'épargner ni grandeurs, ni talens, ni vertus! M. Barthelemy, comme les autres, perd à la fois ses revenus, ses places, ses pensions. Il aurait pu vivre sur ses épargnes, si sa générosité lui en avait laissé. Voilà donc qu'il connaît l'adversité; mais que peut l'adversité contre un tel homme? Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat. On va plus loin; des forcenés l'arrachent à son humble retraite et l'entraînent en prison. A l'arrivée de ce nouveau captif, tous les infortunés qui attendaient leur arrêt dans ce vestibule du temple de la mort oublient qu'ils y sont, et ne s'étonnent que d'y voir M. Barthelemy; triomphe d'un nouveau genre, mais qui ne dura guère. Bientôt, semblable à l'ange de l'amitié descendu du haut des cieux dans ce lieu d'horreur, M. de Choiseul accourt et annonce à son ami qu'il est libre. Jusqu'aux satellites mêmes, chargés de ces absurdes forfaits, comme frappés d'une lumière imprévue, et pareils aux lions qui lèchent les pieds de Daniel, passent de l'offense à l'excuse,

de l'insulte à l'hommage. A peine M. Barthelemy est-il ramené dans ses foyers, qu'en réparation du sacrilége, la direction en chef de la bibliothèque nationale lui est offerte par le ministre Paré avec une politesse qu'on eût applaudie même dans d'autres temps. M. Barthelemy refuse, content de chercher ses distractions dans l'étude, et son repos dans l'obscurité.

Hélas! cette même philosophie qui offre à l'homme tant de ressources contre son propre malheur est bien loin de s'affermir de même contre le malheur des autres. L'ame de notre confrère, ébranlée par toutes les secousses de la France, ne peut supporter l'aspect de cette terre souillée de carnage, et ses yeux n'ont point assez de larmes pour les pertes successives de tant d'amis si chers, de tant d'illustres personnages que leur innocence, que leur richesse, que leur vertu menaient tous les jours à l'échafaud. C'est en vain qu'il cherche des diversions dans le travail; son corps, plus faible que son esprit, succombe par degrés à la fatigue de la tristesse, et va mourir des maux de sa patrie.

Ce n'est pas qu'avant sa fin il n'ait pu entrevoir pour la France une première aurore des jours moins malheureux : l'orage n'était plus dans toute sa violence; la pluie de sang avait cessé au dedans, la guerre avait pris au dehors un aspect moins farouche; si l'on n'était pas las de combattre, on l'était de haïr; on recommençait à voir dans ses ennemis des hommes, et bientôt les traités de Bâle prouvèrent

que nous pouvions avoir des amis. L'abbé Barthelemy vivait encore quand cette première bonne nouvelle vint ranimer l'espoir des hommes de bien ; et ce qui la rendait encore plus consolante, c'est qu'on la devait à son neveu, son élève sans doute. C'est lui qui, joignant à ses talens politiques la modération, la sagesse, l'aménité de son oncle, ramenait alors à la France l'estime de tous les peuples, en leur prouvant mieux que personne qu'il y avait toujours des Français. Hélas ! ils ne l'étaient point encore assez, et celui qui les avait si bien servis, rejeté par eux au delà de l'Océan, devait acquérir un nouveau droit à leur estime par le calme qu'il opposerait à leur ingratitude.

Mais les jours de cet homme regrettable sont écoulés, il ne lui reste plus que des heures ; celles-là même ne seront pas oisives : ses regards, pour qui tout va disparaître, s'arrêtent une dernière fois sur une page d'Horace, peut-être à ces paroles qui convenaient si bien au moment : « Je ne mourrai pas tout entier ; » et le livre tombe de ses mains défaillantes.....

C'est dans ces momens de silence et de mystère où le corps fait un dernier et vain effort pour arrêter l'ame prête à rompre ses liens ; c'est alors, dit-on, que la pensée tout à coup ranimée, et semblable au dernier éclair d'une lampe tarie, inonde la mémoire d'une lumière plus vive, et présente à l'homme le tableau soudain de sa vie entière. Ah ! s'il est ainsi, puisse M. Barthelemy avoir une fois contem-

plé toute la sienne! et sans doute, à la vue des travaux et des exemples qu'il laissait après lui, à la vue de cette longue suite d'années si pleines, et dont pas un moment n'a été perdu pour le bien, il avait plus de droit que personne de dire en mourant: J'AI VÉCU.

FIN DES DISCOURS ACADÉMIQUES.

PETITS VOYAGES.

LETTRES
ÉCRITES PAR L'AUTEUR A SA MÈRE,
PENDANT
SON VOYAGE EN SUISSE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du 4 octobre.

Le mauvais temps et les bonnes façons nous ont retenus deux jours à Bruyères. Nous voici à Colmar, d'où nous partons, faute d'y trouver madame du Comte, qui fait actuellement ses vendanges. Nous avons voulu nous donner pour peintres ; mais mon habit bleu a donné des soupçons à beaucoup d'officiers du régiment de Penthièvre, avec qui j'ai soupé à table d'hôte ; au reste, je me suis fort amusé. J'y ai trouvé un autre Saint-Robert, qui m'a fait des récits de guerre aussi ornés que ceux de Donnereau, par exemple : « J'ai vu, mordieu, la cavalerie du roi qui battait les ennemis du roi partout où ils se montraient. Mordieu, à Guastalla leur front nous dépassait, et par un à droite et un à gauche nous les avons enveloppés sans tant de manœuvres, mordieu, et nous sommes entrés dedans comme dans du beurre. Ils

avaient ce jour-là du canon, mordieu, et ils nous en fouettaient tout au travers du nez; c'étaient des boulets comme à l'ordinaire, qui étaient suivis de quatre petites balles grosses comme des œufs, mordieu, et qui faisaient un r, r, r, ravage épouvantable, sacredieu. »

Mesdames de Cambise et de Cucé, qui ont une jolie voix, pourront mettre ces paroles sur l'air, mais le visage de l'auteur manquera toujours. Je serai demain à Bâle, d'où je vous écrirai. Adressez-moi vos lettres, si vous m'écrivez, chez M. de Voltaire, sous le nom de Charles, en le faisant prier de me les garder jusqu'à mon passage. J'ai pris le parti de réformer mon cocher et mon postillon, et deux chevaux, dont l'un, nommé vulgairement *la grise*, sera vendu à quelque prix que ce soit; et l'autre, appelé par mes gens *le grand entier*, et par moi *l'évêque de Toul*, sera donné pour quinze louis. Je vous prierai de vouloir bien charger l'abbé Porquet de cette exécution-là; qu'il veuille bien écrire à M. Rollin pour avoir l'argent nécessaire, et qu'il dise à mon piqueur de faire hacher de la paille pour ceux qui resteront, et surtout pour le grand maigre, surnommé *la lanterne*, à cause de sa transparence; et que le susdit abbé Porquet soit toujours bien persuadé qu'il n'a jamais eu d'élève aussi soumis que moi. Adieu, ma très belle maman; je me réjouis de parler de vous à M. de Voltaire, et de lui dire tout ce que j'en pense : car je parie qu'il n'avait pas assez d'esprit pour sentir tout votre mérite.

Il faut que l'habit du cocher reste, et qu'on l'en dédommage par une petite gratification prise sur la vente du premier cheval; pour celui du postillon, comme il est en loques, il peut partir.

LETTRE II.

Du 9 octobre.

Me voici chez le chevalier de Beauteville, qui m'a reçu comme un Suisse qui descendrait du ciel à cheval sur un rayon. Il est en vérité charmant. Je suis arrivé au moment de son entrée et des députations des treize cantons qui viennent le reconnaître. Il va y avoir une diète pour différentes affaires, dont le succès est très incertain; les dénoûmens prévus ôtent de l'intérêt. La ville de Soleure devient le rendez-vous de toute la Suisse; les femmes y sont charmantes; je serais même tenté de les croire coquettes, si les femmes pouvaient l'être.

Ce peuple-ci me représente le peuple gaulois; il en a la stature, la force, le courage, la fierté, la douceur et la liberté. Il n'y a pas plus d'hommes à proportion qu'en Lorraine. Le pays en lui-même est moins bon, mais la terre y est cultivée par des mains libres. Les hommes sèment pour eux, et ne recueillent pas pour d'autres. Les chevaux ne voient pas les quatre cinquièmes de leur avoine mangés par les rois. Les rois n'en sont pas plus gras, et les chevaux ici le sont

bien davantage. Les paysans sont grands et forts, les paysannes sont fortes et belles. Je remarque que partout où il y a de grands hommes il y a de belles femmes; soit que les climats les produisent, soit qu'elles viennent les chercher, ce qui ne serait pas décent. Cette nation-ci ne s'amuse guère, mais elle s'occupe beaucoup. On y est fort laborieux, parce que le travail est un plaisir pour qui est sûr d'en retirer le fruit; il y a autant de plaisir de labourer que de moissonner. Les lois des Suisses sont austères; mais ils ont le plaisir de les faire eux-mêmes; et celui qu'on pend pour y avoir manqué a le plaisir de se voir obéir par le bourreau.

Adieu, madame. Je me porte bien; je suis enchanté de M. Belpré. C'était un garde du roi Stanislas, qui se mêle de peinture, et qui remporta cinquante louis d'or de Genève. L'ambassadeur le traite à merveille. Faites souvenir le roi que dans le pays le plus libre il y a à cette heure le plus fidèle de ses sujets; et vous, chantez de ma part : *Aimez-moi comme je vous aime.*

LETTRE III.

Du 26 octobre.

Me voici dans le charmant pays de Vaud; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de Savoie, et de l'autre par de superbes vignobles, dont on fait à cette heure la

vendange. Les raisins sont énormes et excellens; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura; en sorte que d'un même coup-d'œil je vois des vendangeurs les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève. Il semble que l'Océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes ses beautés. Le mont Jura est couvert de villes et de villages dont la vigne couvre les toits, et dont le lac mouille les murs; enfin tout ce que je vois me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vevay: on ne m'y connaît que comme peintre, et j'y suis traité partout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés, j'y suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi, et j'y reçois des politesses que j'aurais tout au plus à attendre de la Lorraine. L'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux; il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci tout ce que la parenté serait pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendrait sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme

qu'on m'avait indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage; son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre; j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même; le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand : personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devais au delà des politesses que je vous ai faites; mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous, je hasarderais de vous en faire présent, e ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix

que vous voudrez bien y mettre; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays, qui n'est pas riche, et du peintre, qui est plus reconnaissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent, me disant : Monsieur, c'est en tâtonnant que je cherche à satisfaire ma dette, et en même temps il me remit trente-six francs.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre. Permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange je donne à madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues; j'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes, et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions et leurs douze livres, que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connaît; c'est M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui était à Metz, sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il était ici, j'ai été le chercher, et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde même dans sa famille.

Il a un vieux père et une vieille mère de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs, dont l'une a quarante ans, et l'autre vingt; la cadette est belle comme un ange; je la peins à cette

heure, et elle n'est occupée qu'à chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom; et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans qu'on n'en trouverait dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes, il ne s'en trouve pas quatre de laides, et pas une de catin. O le bon et le mauvais pays!

Adieu, madame; voilà une assez longue lettre; si j'y ajoutais ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi, contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres, où je voudrais bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaîté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend.

LETTRE IV.

Oh! pour le coup, me voilà dans les Alpes jusqu'au cou. Il y a des endroits ici où un enrhumé peut cracher à son choix dans l'Océan ou dans la Méditerranée. Où est Pampan? c'est ici qu'il ferait beau le voir grossir les deux mers de sa pituite, au lieu d'en inonder votre chambre. Où est l'abbé Porquet, que je le

place, lui et sa perruque, sur le sommet chauve des Alpes, et que sa calotte devienne pour la première fois le point le plus élevé de la terre.

Pardonnez-moi mon transport, madame; les grandes choses amènent les grandes idées, et les grandes idées les grands mots. J'ai resté long-temps à Vevay; c'est une ville charmante, où il y a une compagnie très agréable. Malgré tout ce que j'avais entendu dire de la sagesse, et même de l'austérité des mœurs de ce pays-là, j'ai vu que La Fontaine avait raison de dire que la femme est toujours femme. Non-seulement la femme y est femme, mais elle y est belle.

Je suis à cette heure dans le Valais, frontière d'Italie. C'est le pays le plus indépendant de toute la Suisse; c'est le seul où les femmes aient constamment conservé leur ancien habillement. Ce sont de petits corsets assez bien faits, des mouchoirs croisés assez singulièrement, de petits béguins de dentelle, et de petits chapeaux par dessus, avec des nœuds de ruban. Je suis occupé d'avoir des vulnéraires de ce pays-ci pour le roi; ils sont infiniment supérieurs à ceux du reste de la Suisse. J'ai dîné et soupé avec le grand et célèbre Haller; nous avons eu pendant et après le repas une conversation de cinq heures de suite, en présence de dix ou douze personnes du pays, qui étaient très étonnées d'entendre raisonner un Français; mais, malgré l'attention et l'applaudissement de tout le monde, j'ai vu que, pour parvenir à une certaine supériorité, les livres valent mieux que les chevaux. Dans peu de jours je verrai Voltaire, dont

Haller n'est pas assez jaloux; et, par échelons, après avoir été d'Haller à Voltaire, j'irai de Voltaire à vous. Mettez-moi toujours aux pieds du roi, et dites-lui que la vue des peuples libres ne me portera jamais à la révolte.

Adieu, maman; je vous aime partout où je suis, partout où vous êtes.

LETTRE V.

Du 10 décembre.

Il faut ou que vous n'ayez pas reçu mes lettres par la négligence de mon palefrenier, qui a oublié de les affranchir, ou que vous vous souciez bien peu du sang de votre sang, de la chair de votre chair, des os de vos os.

Je suis ici dans l'île de Circé, sans être ni aussi fin, ni aussi brave, ni aussi sage, ni aussi cochon qu'Ulysse et ses compagnons. Lausanne est connu dans toute l'Europe par ses bons pastels et la bonne compagnie : je vis dans une société que Voltaire a pris soin de former, et je cause un moment avec les écoliers avant d'aller écouter le maître. Il n'y a pas de jour où je ne reçoive des vers et où je n'en rende; pas un où je ne fasse un portrait et une connaissance; pas un où je ne prenne une tasse de chocolat le matin, suivie de trois gros repas; enfin je m'amuse au point de vous souhaiter à ma place.

Voici quelques-uns de mes impromptus

Une fois j'envoyai à une dame de *Gentil* un portrait du diable avec des cornes et une queue; elle me demanda à quel propos :

Ce n'est point sans raison, marquise trop aimable,
Que j'envoyai chez vous le diable et son portrait:
Je ne sais s'il vous tenterait;
Mais vous, vous tenteriez le diable.

Une autre fois deux autres femmes revenaient du prêche et me demandaient ce que j'avais fait pendant ce temps-là :

Ce matin, comme de vrais anges,
Vous étiez toutes au saint lieu :
Et moi je chantais vos louanges
Quand vous chantiez celles de Dieu.

Je vais après-demain à Ferney, où Voltaire m'attend; il m'a écrit une lettre charmante : je me réjouis de vous parler de lui. Vous avez mieux pris votre temps que moi pour le voir, mais on boit le vin de Tokai jusqu'à la lie. Surtout assurez bien le roi que je ne reviendrai point déiste.

Adieu, maman; je vous aime comme on admire le roi dans ma romance pour sa fête.

J'oublie de vous dire quatre bouts-rimés que j'ai remplis dans l'ordre suivant :

Quand je n'aurais ni bras ni jambe,
J'affronterais pour vous la balle et le boulet :
Ranimé par vos yeux, je me croirais ingambe,
Et je pourrais encor mériter un soufflet.

Adieu encore une fois; je vous écrirai de Ferney des choses plus intéressantes.

LETTRE VI.

De Ferney.

Enfin me voici chez le roi de Garbe, car jusqu'à présent j'ai voyagé comme la fiancée. Ce n'est qu'en le voyant que je me suis reproché le temps que j'ai passé sans le voir : il m'a reçu comme votre fils, et il m'a fait une partie des amitiés qu'il voudrait vous faire. Il se souvient de vous comme s'il venait de vous voir, et il vous aime comme s'il vous voyait. Vous ne pouvez pas vous faire d'idée de la dépense et du bien qu'il fait. Il est le roi et le père du pays qu'il habite; il fait le bonheur de ce qui l'entoure, et il est aussi bon père de famille que bon poëte. Si on le partageait en deux, et que je visse d'un côté l'homme que j'ai lu, et de l'autre celui que j'entends, je ne sais auquel je courrais. Ses imprimeurs auront beau faire, il sera toujours la meilleure édition de ses livres.

Il y a ici madame *Denis* et madame *Dupuis*, née *Corneille*. Toutes deux me paraissent aimer leur oncle. La première est bonne de la bonté qu'on aime : la seconde est remarquable par ses grands yeux noirs et un teint brun. Elle me paraît tenir plus de la corneille que du *Corneille*.

Au reste, la maison est charmante, la situation

superbe, la chère délicate, mon appartement délicieux; il ne lui manque que d'être à côté du vôtre; car j'ai beau vous fuir, je vous aime, et j'aurai beau revenir à vous, je vous aimerai toujours.

Voltaire m'a beaucoup parlé de Pampan, et comme j'aime qu'on en parle. Il a beaucoup recherché dans sa mémoire l'abbé Porquet, qu'il a connu autrefois; mais il n'a jamais pu le retrouver: les petits bijoux sont sujets à se perdre.

Adieu, ma belle, ma bonne, ma chère mère; aimez-moi toujours beaucoup plus que je ne mérite, ce sera encore beaucoup moins que je ne vous aime.

Voici un impromptu que j'ai fait dernièrement.

J'arrivai chez une belle dame, crotté et mouillé; elle me proposa de me faire donner des souliers de son mari.

De votre mari, belle Iris,
Je n'accepte point la chaussure;
Si je lui donne une coiffure,
Je veux la lui donner *gratis*.

LETTRE VII.

Du 24 décembre.

J'ai été hier pour la première fois à Genève. C'est une grande et triste ville, habitée par des gens qui ne manquent pas d'esprit, et encore moins d'argent, et qui ne se servent ni de l'un ni de l'autre. Ce qu'il

y a de très joli à Genève, ce sont les femmes; elles s'ennuient comme des mortes, mais elles mériteraient bien de s'amuser.

Le peuple suisse et le peuple français ressemblent à deux jardiniers, dont l'un cultive des choux, et l'autre des fleurs. Remarquez encore avec moi que moins on est libre, et mieux on aime les femmes. Les Suisses s'en servent moins que les Français, et les Turcs davantage.

Vous dont tout reconnaît l'empire et la beauté,
Sexe charmant, je plains le Suisse qui vous brave :
De quoi peut lui servir sa triste liberté,
Si le ciel vous destine à consoler l'esclave ?

En voilà assez sur les femmes en général; il est temps de revenir à ma mère qui est femme aussi, mais d'un ordre supérieur. Elle est aux femmes ce que les séraphins sont aux anges, et les cardinaux aux capucins.

Nous nous sommes amusés hier, une dame *Cramer*, qui a beaucoup d'esprit, et moi à faire des couplets. En voici un qu'elle a commencé sur le P. *Adam*, jésuite et aumônier de Voltaire, et que j'ai fini :

Il faudrait que père Adam
Voulût être mon amant.
Oui, que la peste me crève,
S'il me veut, je suis son Ève;
Et je serai dès demain
La mère du genre humain.

En voici un que je fis à la dame en même temps que je travaillais à arranger le sien :

Pendant que la chanson s'achève,
Payez-moi le prix qui m'est dû,
Et si jamais vous êtes Ève,
Que je sois le fruit défendu.

Écoutez-en une charmante que Voltaire a faite pour moi à propos de madame *Cramer*.

Mars l'enlève au séminaire,
Tendre Vénus il te sert;
Il écrit avec Voltaire,
Il sait peindre avec Hubert;
Il fait tout ce qu'il veut faire;
Tous les arts sont sous sa loi :
De grace, dis-moi, ma chère,
Ce qu'il sait faire pour toi.

Adieu, madame. Je vous aime comme il faut vous aimer quand on est votre fils, et même quand on ne l'est pas.

LETTRE VIII.

Je vous envoie pour vos étrennes un petit dessin d'un Voltaire pendant qu'il perd une partie aux échecs. Cela n'a ni force ni correction, parce que je l'ai fait à la hâte, à la lumière et au travers de grimaces qu'il fait toujours quand on veut le peindre; mais le caractère de la figure est saisi, et c'est l'essentiel. Il vaut mieux qu'un dessin soit bien commencé que bien fini, parce qu'on commence par l'ensemble et qu'on finit par les détails.

Je continue à m'amuser ici : je suis toujours fort aimé, quoique j'y sois toujours. Vous ne sauriez vous figurer combien l'intérieur de cet homme-ci est aimable : il serait le meilleur vieillard du monde, s'il n'était pas le premier des hommes : il n'a que le défaut d'être fort renfermé; et sans cela il ne serait point aussi répandu. Il est venu hier chez lui un Anglais qui ne peut se lasser de l'entendre parler anglais, et réciter tous les poëmes de *Dryden* comme Pampan récite la *Jeanne*. Cet homme-là est trop grand pour être contenu dans les limites de son pays; c'est un présent que la nature a fait à toute la terre. Il a le don des langues et des *in-folio;* car on ne sait pas comment il a eu le temps d'apprendre les unes et de lire les autres.

J'ai peint ici une jolie petite femme de Genève, minaudière, avec un grand succès; et comme on la croyait fort difficile, tout le monde est à mes genoux pour des portraits, mais je suis fort las de ne pas vous voir au milieu des différens plaisirs que j'ai ici pour céder aux instances qu'on me fait : j'ai beau m'amuser, vous me manquez partout; il me semble presque que tous mes plaisirs ont besoin de vous.

Adieu, madame la marquise. Il est deux heures, je meurs de sommeil, et je crois même que je vous endors par ma lettre.

LETTRE IX.

Vous jouez un peu le personnage *ggio muto* dans notre correspondance; je dirais à quelque autre qu'elle n'en est pas moins aimable : mais vous ne gagnez rien à vous faire prier; vous avez une avarice d'esprit qui n'est point pardonnable avec vos richesses. Je vois qu'il faudra bientôt que je retourne à Lunéville, pour vous aider à m'écrire. Enfin j'ai rompu le vœu que j'avais fait de ne point faire des vers chez Voltaire : il m'en a fait de si jolis, que cela est devenu pour moi une affaire de reconnaissance. Les dieux ont récompensé la pureté de mes intentions, et, pour la première fois de ma vie, j'ai fait quelques vers de suite sans être mécontent de moi. Voilà ses vers :

Croyez qu'un vieillard cacochyme,
Chargé de soixante et dix ans,
Doit mettre, s'il a quelque sens,
Son corps et son ame au régime.
Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux fous du bel âge;
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le sage.
Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même et St.-Aulaire
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire :
Mais ces exemples sont trompeurs;
Et quand les derniers jours d'automne
Laissent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs

Et l'éclat que le printemps donne;
Les bergères et les pasteurs
N'en forment point une couronne.
La Parque, de ses vilains doigts,
Marquait d'un sept suivi d'un trois
La tête froide et peu pensante
De Fleuri qui donna des lois
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.
Régner est un amusement
Pour un vieillard triste et pesant,
De toute autre chose incapable;
Mais vieux poëte, vieil amant,
Vieux chanteur est insupportable.
C'est à vous, ô jeune Boufflers
A vous dont notre Suisse admire
Les crayons, la prose et les vers,
Et les petits contes pour rire;
C'est à vous de chanter Thémire
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

Et voici ma réponse :

Je fus dans mon printemps guidé par la folie,
Dupe de mes désirs, et bourreau de mes sens;
Mais s'il en était encor temps,
Je voudrais bien changer de vie :
Soyez mon directeur, donnez-moi vos avis,
Convertissez-moi, je vous prie,
Vous en avez tant pervertis!
Sur mes fautes je suis sincère,
Et j'aime presque autant les dire que les faire.
Je demande grace aux amours;
Vingt beautés à la fois trahies,
Et toutes assez bien servies,

En beaux momens, hélas! ont changé mes beaux jours!
J'aimais alors toutes les femmes;
Toujours brûlé de feux nouveaux,
Je prétendais d'Hercule égaler les travaux,
Et sans cesse auprès de ces dames
Être l'heureux rival de cent heureux rivaux.
Je regrette aujourd'hui mes petits madrigaux;
Je regrette les airs que j'ai faits pour mes belles :
Je regrette vingt bons chevaux
Qu'en courant par monts et par vaux
J'ai, comme moi, crevés pour elles;
Et je regrette encor plus
Les utiles momens qu'en courant j'ai perdus.
Les neuf Muses ne suivent guère
Ceux qui suivent l'Amour ; dans le métier galant,
Le corps est long-temps vieux, l'esprit long-temps enfant.
Mon esprit et mon corps, chacun pour son affaire,
Viennent chez vous, sans compliment,
L'esprit pour se former, le corps pour se refaire;
Je viens dans ce château voir mon oncle et mon père.
Jadis les chevaliers errans,
Sur terre après avoir long-temps cherché fortune,
Allaient chercher dans la lune
Un petit flacon de bon sens :
Mais je vous en demande une bouteille entière;
Car Dieu mit en dépôt chez vous
L'esprit dont il priva tous les sots de la terre,
Et toute la raison qui manque à tous les fous.

Souvenez-vous de moi, madame, auprès de vous et auprès du roi; dites-lui de ma part sur la nouvelle année :

De tout temps unanimement,
Sire, on vous la souhaite bonne;
Et, pour répondre au compliment,
Votre majesté nous la donne.

Et vous, ma chère maman, comme vous valez mieux que tout ce qui m'amuse ici, pour briser tous mes liens, mandez-moi que vous êtes malade et que vous avez besoin de moi; ce sera une raison pour tout brusquer et pour revoler à vous; mais n'allez pas vous y prendre grossièrement, parce que je serai obligé de montrer votre lettre.

LETTRE

ÉCRITE DES PARAGES D'AFRIQUE

A MADAME DE***,

En pleine mer, ce 20 avril 1787.

Mon cher patron me pardonnera sans peine de lui avoir adressé de préférence les détails de ma triste navigation dans les mers d'Afrique, et d'avoir réservé pour son aimable compagnie le récit du peu de choses agréables que j'ai pu rencontrer au milieu de tant d'ennui.

De tout ce que j'ai jamais vu dans mes voyages par terre et par mer le cap de Serre-Lionne est ce qui m'a le plus frappé par sa beauté ; ce n'est point à beaucoup près une beauté soignée ; mais son air agreste, et même un peu farouche, la rend mille fois plus piquante. Je ne vous parlerai pas d'un fleuve de quatre ou cinq lieues de large, bordé d'un côté par des plaines et des forêts immenses qui s'ouvrent pour faire place à cent rivières et à mille ruisseaux empressés de se rendre à la cour de leur monarque; mais je voudrais pouvoir tourner vos regards vers l'autre bord, et vous faire admirer un groupe de montagnes en amphithéâtre, couvertes de toutes les productions de l'Afrique, se masquant, se découvrant à demi, tantôt entassées sur une même base de roches, tantôt sé-

parées par des baies, des ruisseaux, des torrens et des lacs, mais conservant dans leur variété une liaison, un ensemble et une harmonie que vous sentiriez mieux que personne, et que vous y auriez mis vous-même, si vous aviez été chargée de diriger l'ouvrage. Le premier aspect m'a saisi, et mon admiration augmentait à mesure que j'approchais : je côtoyais à cinquante pas de distance une rive élevée en terrasse, couverte de cabanes riantes, au dessus desquelles des palmiers dispersés sans ordre, mais non pas sans agrément, se remontraient encore dans les eaux; derrière cette terrasse s'élèvent des coteaux plus irréguliers, tout couverts de bananiers, de citronniers, de papayers, de goyaviers, et d'une multitude d'autres végétaux inconnus en Europe; au delà de ces coteaux on voit les sommets d'une chaîne de collines vertes, dont les contours variés se dessinent sur la couleur plus rembrunie des hautes montagnes qui semblent se tenir derrière elles, comme des mères imposantes qui observent une jeune famille : une d'entre ces dernières s'élève au dessus de toutes les autres, et sa cime dégarnie ressemble à un trône où je crois que personne ne s'est encore assis. Toute cette belle architecture est fondée sur des piles de rochers d'où coulent de toutes parts les plus belles et les meilleures eaux du monde : les unes s'élancent jusque dans la mer en cascades abondantes, et les chaloupes s'approchent sans danger pour les recevoir au passage; d'autres coulent en rivières; d'autres s'étendent en nappes sur des rochers qu'elles ont aplatis; d'autres enfin (et ce

sont celles que j'aime le mieux) coulent doucement entre des arbres toujours verts, et m'ont souvent rafraîchi dans mes courses.

Tant de charmans objets ont ranimé mes esprits abattus par de longues contrariétés; je maudissais la nature de ne m'avoir point donné d'ailes pour m'élancer sur ce trône extraordinaire qui frappait toujours ma vue; il me semblait qu'un voyageur assez libre, assez hardi, assez heureux pour atteindre à cette hauteur, n'en voudrait jamais descendre; qu'il y trouverait une zone tempérée au milieu de la zone torride; qu'il y respirerait un air dégagé de toutes les vapeurs malignes; qu'il y jouirait d'un soleil à la fois plus clair et moins ardent; qu'il s'y nourrirait de tous les végétaux empressés de croître à ses pieds, et qu'il s'y abreuverait de cette eau vraiment pure, dont la source, comme le dit le Dante, est dans la volonté du Créateur. Il ne faudrait parler là ni d'intérêt ni d'ambition; si cependant on avait celle d'être réformateur, il y aurait de quoi la satisfaire; car l'intérieur du pays est, dit-on, peuplé d'anthropophages, et l'on pourrait être tenté d'y faire une mission pour engager ces bonnes gens à changer de morale et de régime.

Les productions du sol m'ont encore plus étonné que le paysage, et les chênes de Dodone sont des arbustes en comparaison des arbres de Serre-Lionne. Je n'étais pas doué comme Adam de la faculté de donner à chacun son nom; aussi je les ignore tous; mais tous sont d'un bois plus ou moins précieux; tous résistent à la cognée de manière à décourager le

bûcheron ; presque tous ont de larges feuilles vernissées ; tous sont plus ou moins chargés de fleurs, de fruits, de graines, proportionnés à leur taille ; et j'en ai rapporté des cosses de trois pieds de long, courbées en lames de sabre, avec des fèves grosses comme des dames de trictrac. La plupart de ces titans du règne végétal sont enchaînés par d'énormes lianes ; j'en ai observé d'aussi grosses que moi, qui, dans leurs différens replis, peuvent avoir au moins trois ou quatre cents toises de long ; les unes paraissent des dragons entortillés au pied de l'arbre des Hespérides ; les autres s'attachent aux grosses branches, forment toutes sortes de nœuds, et retombent de cent pieds de haut presque jusqu'à terre en longs festons, soutenus des deux bouts par les cimes de deux arbres amis, dont ils semblent être le lien commun. Toutes ces beautés étaient autant d'obstacles à ma marche ; les intervalles sont si étroits, si embarrassés d'arbrisseaux, de pins et de plantes (entre autres, d'ananas superbes), que je ne pouvais me promener que précédé de haches, comme un dictateur, encore mes licteurs et moi étions-nous souvent contraints de revenir tout écorchés sur nos pas. C'est particulièrement dans la variété des fleurs, des fruits, des graines, des herbes, et même des plantes rampantes, que la nature s'est plu à montrer sa magnificence : si j'avais été botaniste, j'y serais encore ; là rien n'est indifférent ; tout y a une odeur, une saveur, une vertu ou une malignité particulière ; tout est délicieux, salutaire ou funeste ; il semble, à cette profusion d'espèces di-

verses, et même contraires, à cette surabondance de sève, inconnue partout ailleurs, et plus encore à la chaleur humide et active du sol, que la terre y soit dans le feu de la composition, et qu'elle ne puisse mettre ni ordre ni choix dans ce qu'elle enfante. A la vue de tant de baumes et de poisons, j'étais tenté de proposer au ministre d'envoyer ici un détachement d'apothicaires; ils y seraient mieux placés et plus utiles que des soldats. C'est vraiment un meurtre qu'une aussi belle et une aussi bonne terre ne soit pas livrée à une culture savante, qui distinguerait et protégerait les espèces utiles, et qui s'opposerait aux progrès du reste; il y faudrait, comme je le disais d'abord, des hommes actifs, intelligens et désintéressés, qui sussent aimer la nature, saisir son esprit, sentir ses besoins, et la diriger vers sa perfection; mais au lieu de cela, il n'y a que des nègres qui ne songent à rien, ou des blancs qui ne songent qu'aux nègres.

J'aurais voulu, ne fût-ce qu'à votre intention, porter plus loin mes connaissances; mais le temps et les moyens me manquaient, et même quelquefois les forces. Il fallait entrer dans des bras de rivières qui ne portaient que de petites pirogues, et remonter à la rame entre des mangliers dont les branches chargées d'huîtres retombaient de tout côté dans la vase, et même s'entrelaçaient d'un bord à l'autre. D'ailleurs cette manière de gravir, la hache à la main, entre des bois armés d'épines, ou plutôt d'épées, est si fatigante, et le climat si contraire à la fatigue, que je pouvais à peine donner une heure par jour à mes chères

montagnes ; je m'en suis donc séparé, leur disant, selon toute apparence, un éternel adieu, et tournant mes pensées vers la montagne du Pecq, vers la terrasse de Saint-Germain, vers le château, les jardins, et surtout le maître et la maîtresse du V....

LETTRE ÉCRITE DE
MALAPANE.
Eh bien! acceptez donc l'offrande de l'estime et de l'amitié.
Marillier inv.
Dupréel sculp.

LETTRE

ÉCRITE DE MALAPANE,

EN HAUTE-SILÉSIE.

Kœnysboulde et Malapane, ce 26 et 27.

Tu te plains de moi, je me plains de toi ; nous voilà donc quitte à quitte : quand je pourrai, je reprendrai bien vite entre tes draps, entre tes bras, mon gîte ; et l'Amour, qu'Hymen tiendra par la main, ne prendra plus la fuite.

Tu vois bien, à l'arrangement des lignes, que ma première idée n'était point de faire des vers; et tu vois, à l'arrangement des mots, que cela s'est tourné en une chanson sur l'air : *Ton cœur et le mien s'accorderont bien.*

Il faut à présent te parler de tous mes ennuis, et de quelques momens agréables qui me les ont fait trouver moins insupportables que je ne m'y serais attendu.

Imagine-toi qu'en sortant de Breslau j'ai été chez M. de St..., second gendre de notre bon ministre.

Je suis arrivé dans une grande maison nouvellement achetée, à demi-meublée, mais comblée de monde. La petite baronne voulait fêter le jour de naissance de son mari, et avait prié tous les environs à un grand dîner, suivi d'un grand bal interrompu

par un grand souper. Moi qui danse comme tu sais, j'ai vu que ce n'était pas là mon fait, et j'ai voulu m'en aller tout de suite à Oppeln, petite ville capitale de la Haute-Silésie, où le ministre m'avait adressé à un bailli qui devait me fournir toute sorte de renseignemens au sujet des colonies de la Haute-Silésie. Point du tout; on m'arrête de force, et je reste jusqu'à quatre grandes heures du matin, immobile au milieu des walses comme un rocher au milieu des vagues; enfin, tout étourdi de tout ce mouvement, et fatigué comme si j'avais dansé depuis le premier coup d'archet jusqu'au dernier, je vais chercher un lit pour me reposer des plaisirs des autres. Après trois ou quatre heures de sommeil, je remonte à cheval sans me donner le temps de déjeuner, et je prends la route d'Oppeln, où je croyais ne pouvoir jamais me rendre assez vite. J'arrive mourant de faim chez monsieur le bailli, avec la lettre ministérielle à la main : monsieur le bailli était à la chasse et devait revenir à midi. Point du tout, à quatre heures il revient à peine avec les compagnons et les victimes de ses plaisirs, deux messieurs et quatre lièvres; il lit avec assez d'indifférence apparente la lettre du comte, et me dit que je puis rester dans sa maison. Je voudrais, lui dis-je, aller demain visiter les colonies. « Il sera temps après demain, dit-il; j'ai demain la pêche d'un grand étang à laquelle je vous invite. — Mais, lui dis-je, donnez-moi au lieu de cela un guide, afin que je fasse mes affaires. — Point de guide, point d'affaires : la pêche sera superbe; il faut que vous la voyiez. — Allons, je suis en votre

pouvoir, ainsi je cède; mais au moins promettez-moi de m'expédier après demain. — Oh! après demain sans faute, à l'heure qu'il vous plaira. » Je reste; il tombe une pluie à verse; ainsi point de pêche, car on aurait pu pêcher des hommes aussi-bien que des poissons, attendu que l'élément était devenu commun aux deux genres. Cependant, comme il faut s'amuser quand on ne peut pas s'occuper, on me dit qu'on va faire une partie chez *son excellence* (la ville n'avait assurément pas l'air de pouvoir contenir *une excellence*). « Qui donc? demandai-je humblement à ces messieurs. — Le général Manstein, » me répond-on. Me voilà enchanté en pensant que je vais voir le *vertueux* Manstein, des mémoires de Dumouriez, que je vais trouver un homme parlant français, et dont la conversation doit être, pour moi surtout, du plus grand intérêt. Je prie donc quelqu'un de l'honorable compagnie qui y allait avant les autres de faire mes très humbles complimens au général, et de lui demander pour moi la permission de lui rendre mes devoirs. Dans l'intervalle on se rasseoit, et l'on se met à fumer des pipes énormes : on me demande si j'aime à fumer; je dis que je n'ai jamais fumé; on me plaint, car la pipe, dit-on, est l'amie de l'homme : quoi qu'on fasse, elle vous tient compagnie; elle vous occupe dans vos ennuis et ne vous distrait point dans vos affaires; sans vous empêcher absolument de parler, elle vous invite au silence, et vous laisse à vos réflexions, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir:* à cheval je fume, et je ne pense point à la longueur du chemin, parce qu'un

demi-mille de plus n'est qu'une pipe de plus : à mon bureau j'écris sans que ma pipe m'embarrasse, et je fume sans que ma plume me gêne, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir;* d'ailleurs, quelque part qu'on arrive, si la chambre est sale, la fumée de la pipe vous empêche de le voir ; si elle est puante, la fumée de la pipe vous empêche de le sentir, *et puis l'on crache, et cela fait toujours plaisir.* Enfin nous allons chez le général ; je trouve un bon vieux militaire ne sachant pas un mot de français, mais l'honnêteté et la bonhomie étaient écrites sur son visage dans toutes les langues, puisqu'elles l'étaient pour tous les yeux. Il ne prend pas trop garde à votre serviteur, dont on avait arrangé le nom à la diable, et continue à fumer silencieusement. On arrange une partie d'hombre assez chère, dont tu penses bien que je ne me mêle pas ; car je ne sais pas l'ombre de l'hombre ; et puis de la petite tabagie où nous étions nous passons par un mauvais petit escalier à une assez bonne chambre, où nous soupons très suffisamment, mais très frugalement ; on retourne ensuite jouer, fumer et se taire, et puis l'on va se coucher après avoir promis de revenir dîner le lendemain.

L'impossibilité de se mettre en campagne à cause du déluge dont le ciel semblait donner la seconde représentation à la Haute-Silésie m'oblige à être de la partie. Même traitement que la veille, même indifférence, même chère, même fumée, même jeu, même silence, mêmes complimens ; et puis l'on se quitte pour se retrouver le soir ; on retourne en effet :

mais, comme on ne m'avait rien dit, je ne retourne point, et je reste avec la femme et les enfans de mon hôte. Arrive une ordonnance du général, qui me prie très instamment de venir : j'obéis; le général me fait des reproches de mes façons avec lui, et paraît prendre un tant soit peu plus garde à moi que la veille. Quelques questions au sujet de la France, de la révolution, des malheurs des émigrés, du nouvel établissement en Prusse méridionale, auxquelles je réponds dans des termes sans doute barbares, mais d'une manière qui a l'air de les intéresser, me donnent un petit degré de considération de plus; mais qu'est-ce que cela, quand d'ailleurs on ne chasse, ne joue ni ne fume?

Le lendemain, c'était avant-hier, je monte à cheval, et je vais avec l'écrivain du bailli visiter une colonie à un mille et demi, et après m'être bien fait rendre compte de tout par un homme très intelligent, un jeune maître d'école, que je prendrais, si je le pouvais, pour le mien, je reviens dîner chez le bailli; le général y arrive; je vois beaucoup de pourparlers entre lui et diverses personnes de la compagnie, et particulièrement avec le bailli.

Enfin, au bout de quelque temps, le général m'appelle dans une chambre à part : « Tenez, dit-il, mon cher ami, il faut que je vous avoue que, dans les premiers momens, je ne vous ai pas connu; mais je me suis fort informé de vous; vous êtes un galant homme, vous descendez d'un grand militaire, et vous avez perdu une très grande fortune; vous pa-

raissez même être actuellement dans le malheur et dans le besoin; faites ce que je ferais à votre place, acceptez les offres et les secours d'un ami: en disant ces mots, il tire un paquet d'or qu'il veut me faire prendre. Tu penses bien comme je remercie et comme je refuse. Je lui dis, les larmes aux yeux: « Non, mon cher général, je vous jure que si j'étais dans le besoin, j'aimerais mieux recevoir d'un digne homme comme vous que de tout autre, et que, si je pouvais y retomber, je m'adresserais à vous. — Complimens que tout cela, dit-il. — Ah! général, vous entendez à ma voix, et vous voyez à mes yeux que c'est le sentiment qui parle. — Eh bien! acceptez donc, dit-il, l'offrande de l'estime et de l'amitié. — Je reçois, lui dis-je, avec une tendre reconnaissance l'assurance de cette estime et de cette amitié; mais l'hospitalité que je reçois dans les états du roi de Prusse ne me laisse rien à désirer pour le présent ni à craindre pour l'avenir. » Là dessus nous nous sommes embrassés comme deux frères, et il est passé dans l'autre chambre, où je l'ai suivi, après avoir laissé à mes yeux et à mon visage le temps de dérougir. Le dîner a été plus gai qu'à l'ordinaire; il m'a paru qu'on me faisait meilleure mine; et, après dîner, pour donner au général une marque d'amitié, et brûler mon encens, pour ainsi dire, sur l'autel de la reconnaissance: Devine ce que j'ai fait; non tu ne le devineras pas: j'ai fumé une pipe, la première et la dernière de ma vie.

Hier j'ai pris mon chemin par la Pologne, et le temps paraît d'accord avec mes projets. J'ai vu en

passant un superbe établissement des marchands de fer de Breslau pour la fabrication et le dépôt de tous les objets possibles de taillanderie, ce qui nous sera de la plus grande utilité. Je suis à présent à Malapane, où j'ai été recommandé par le comte de R..., neveu, bras droit et successeur désigné du comte d'Kt...; je suis logé et défrayé par la chambre des mines, et je vois des établissemens dignes de l'Angleterre, des fourneaux de toute espèce, et des ouvrages de fonte qui s'étendent depuis le caillou extrait de la mine jusqu'au bas-relief le plus délicat et le plus soigné: ils viennent de couler un pont en fer qui sera placé à Berlin presque en face du comte de N...; il y en a un beaucoup plus considérable placé depuis quelques années dans ce pays-ci; mais je n'ai pas le temps de l'aller voir. On compte en Angleterre en faire un presque aussi large que le Pont-Royal, et d'une seule arche. L'homme est vraiment en quelque sorte roi des choses; mais, par malheur, il ne l'est pas de lui-même. C'est à cause de cela que mon projet est de me démettre de mon autorité sur ma personne, et de la confier à une petite reine de ma connaissance qui en disposera suivant son plaisir.

Adieu, ma bonne petite femme; si tu peux me lire, tu seras plus habile que moi, car c'est à qui sera le plus mauvais de la plume, de l'encre ou du papier; n'importe, aucun des trois ne se refusera à te faire savoir que je t'aime et que je t'embrasse de tout mon cœur.

FRAGMENT

D'UNE RELATION

D'UN VOYAGE DE PLAISIR

DANS LA POMÉRANIE SUÉDOISE.

Me voici arrivé clopin clopant dans cette ville fameuse par tant d'événemens dont je ne te parlerai pas plus que si tu les savais par cœur; mais ce que tu apprendras avec peine, c'est que nos deux belles Suédoises nous ont trompés; que la foire, qui, à les entendre, devait durer tout ce mois, est finie d'hier, et que voilà nos spéculations renversées et nos espérances évaporées.

J'étais à peine entré dans la ville, et je raisonnais encore avec le sergent de la garde, lorsque je vois venir un chariot attelé de deux superbes chevaux, et portant deux hommes dont un me regardait beaucoup. Pendant que je regardais beaucoup les chevaux, et que j'enviais seulement une de leurs jambes pour ma jument boiteuse, tout à coup le chariot s'arrête, l'homme saute à bas et vient à moi avec un empressement vraiment touchant: c'était un excellent domestique que le comte de Leuven avait prêté à la comtesse de G... pour la servir pendant son voyage avec la princesse de Suède, qu'elle avait renvoyé à Stralsund, après l'avoir gardé quelque temps à Reins-

Je ne suis point marquis, je suis apothicaire.

Marillier inv. *Delignon sculp.*

berg, et qui en était parti pleurant à chaudes larmes de quitter son excellente dame. Il me salue avec la joie peinte dans les yeux : charmé de voir quelqu'un qui venait de voir les deux comtesses, et croyant pour ainsi dire apercevoir leur image dans mes prunelles, il me demande de leurs nouvelles et de celles de presque tout Reinsberg, à commencer par le prince, à qui tu feras bien de le dire; sûrement il y sera sensible, car toute amitié vaut son prix, surtout celle qui, sans intérêt, franchit un si grand intervalle; et puis le bon serviteur me quitte en me disant que, dès que sa courte promenade sera finie, il se réjouit d'annoncer ma venue à son maître.

Je continue ma marche jusqu'à mon auberge, et je me mets aussitôt en devoir de changer de tout, à commencer par la chemise. J'en étais là, et l'une était déja ôtée, et l'autre n'était pas encore passée, que ma porte s'ouvre avec un fracas épouvantable, et qu'un grand et bel homme, avec un bel habit et une belle écharpe, entre dans ma chambre à ma grande confusion : c'était le général Paulet, qui, frappé de mon nom qu'on venait de lui montrer sur le rapport des portes, n'avait pas voulu attendre ma visite. Assurément, jamais dans une première entrevue on ne s'est montré aussi à découvert que je l'ai fait; la conversation n'a pas été longue, ni ma toilette non plus; et au bout de dix minutes j'étais déja en chemin pour aller rendre cette visite que j'étais si honteux d'avoir reçue dans un costume si étrange. Le général, me voyant de sa fenêtre diriger mes pas vers sa maison,

est venu à ma rencontre, et m'a dit que je trouverais sa femme dans l'affliction, parce qu'elle venait de perdre son fils aîné, âgé de vingt-deux ans, sujet de la plus grande espérance, et déja d'un grand mérite, qui, pour se perfectionner dans son métier d'artilleur, par une étude profonde des mathématiques, était allé faire un cours de calcul infinitésimal à l'université de Gottingen, et qui, à force d'application, était tombé dans la phthisie, dont il est mort : il y avait à peine huit jours que ces pauvres gens en avaient la nouvelle. Madame Paulet m'a paru dans un état affreux; tous ses efforts pour me cacher une partie de sa désolation ne servaient qu'à la mieux montrer; le rouge qu'elle venait de mettre était déja sillonné par de nouvelles larmes dont ses yeux semblaient être à la fois épuisés et inépuisables. Embarrassé et touché de ce spectacle, après avoir payé le tribut de compassion que l'inconnu même doit à l'affligé, je lui ai parlé de ce qui lui restait, un jeune fils de dix-huit ans (qui au moment où j'en parle entre dans ma chambre : c'est assurément une des belles figures et un des plus aimables jeunes hommes que j'aie jamais vus; l'habit suédois, et surtout l'uniforme d'aide-de-camp du roi qu'il a porté dans la dernière guerre, semblent faits exprès pour relever son éclat et sa taille). Il a deux sœurs, dont l'une, jolie comme un petit ange, et digne amie de notre aimable Aurore, était chez sa mère, et l'autre à Stockholm, dame de la reine. Je remontrais donc à cette pauvre dame que ce qui lui restait ferait encore la jalousie

de bien des mères; mais rien ne sait moins calculer que la douleur : la mort d'un fils éperdument aimé n'est point une perte, c'est une plaie pour laquelle il n'y a d'autre baume que le temps.

De chez M. Paulet j'ai été chez l'oncle de notre brave et bon ami; j'ai trouvé un homme d'environ soixante-cinq ans, fort maigre, et paraissant relever de maladie : je ne saurais te donner mieux l'idée de sa figure que par celle de M. de Saint-Germain, non le rose-croix, mais le ministre, auquel il ressemble et par la taille, et par le visage, et par les manières, et par le son de la voix; il m'a reçu très poliment, même assez gracieusement, mais cependant point d'une manière aussi affectueuse que je m'y attendais, d'après la lettre dont j'étais porteur; il est vrai qu'il ne l'avait pas lue (il est vrai aussi que depuis qu'il l'a lue il ne s'est pas fort attendri, puisqu'il n'a point envoyé chez moi ce matin, qu'il est midi, et que je vais dîner à table d'hôte); au reste, il m'a paru avoir des façons très nobles; et sa tendresse pour ses nièces me console de sa froideur pour moi.

Je lui ai demandé à voir sa maison; il m'en a montré une partie, et celle qui m'intéressait le plus, car c'était l'appartement de notre comtesse, qui couche dans un lit très élégant, et surtout très appétissant, de beau damas cramoisi : je sais bien que cette couleur-là n'est plus en faveur; mais ce qui est passé de mode à Paris pourrait bien n'y être pas encore arrivé à Stralsund; du reste il y a dans les recoins les plus secrets de l'appartement toutes les recherches de déli-

catesse en tout genre que Périclès aurait pu faire mettre dans l'appartement d'Aspasie et ses dépendances. Mais si l'attirail de la chambre à coucher est un peu mondain, on peut dire en revanche que l'ornement est tout en Jésus-Christ; car il consiste dans deux tableaux, dont l'un est une copie de la sainte Famille, de Raphaël, et l'autre un Christ qui a pu autrefois être original, mais qui, à force d'être repeint de tous côtés, ressemble à de la dentelle d'Angleterre raccommodée avec du fil à torchon; du reste, la maison est farcie de tableaux tels que tu te les figures : une grande salle, entre autres, est pleine de rois, de reines, de princes et de princesses de Suède, à commencer par Gustave Vasa jusqu'au roi actuel : la seule chose qui m'ait frappé, c'est que dans toute la collection il n'y a presque pas un homme qui n'ait eu quelque mérite; et j'en étais presque jaloux, en pensant que dans un autre pays pareil nombre de rois pris au hasard n'aurait pas soutenu la concurrence.

Je sors de mon pauvre dîner avec de tristes marchands qui n'avaient en tête que leurs paquets et leur tournée, et dont il n'y avait pas un mot à tirer pour la conversation, comme s'ils avaient emballé leur esprit avec leurs marchandises. En voyant leur préoccupation, leur tristesses, leur sobriété, leur silence, je pensais que rien n'est plus contre notre intérêt que de vouer notre vie à l'intérêt; on manque perpétuellement de tout ce qu'on amasse, et l'on se passe de tout ce qu'on se promet; on s'abonne à être mal nourri, mal vêtu, mal logé, pour être un jour en état

de faire une excellente chère, d'être bien habillé et d'habiter une belle maison; on se passe de domestiques afin d'avoir un jour de quoi en payer davantage; enfin on sacrifie toujours le présent à l'avenir, jusqu'à ce que le présent passe et que l'avenir ne vienne point. Voilà pourtant la vie de la plupart des marchands, ou, pour mieux dire, de la plupart des hommes, qui, trompés par la prévoyance même, se livrent à l'intrigue, aux affaires, au travail, à des privations de tout genre, et reculent toujours l'instant de jouir: il faudrait à ces messieurs un Cinéas qui leur dît comme à Pyrrhus: Eh, seigneur! qui vous empêche de commencer dès aujourd'hui?

Mais revenons à notre comte de L.....; il m'a paru qu'il était justement embarrassé de ne parler que français, et moi, de mon côté, je l'étais de lui proposer de lui parler allemand, car c'eût été lui faire entendre que je ne l'entendais pas. Dès que le mot le plus connu, le plus courant lui manque, il y supplée par un mot allemand, ou même suédois, auquel on ne s'attend point du tout. Il vous dira, par exemple: C'est un très honnête *mann*, pour dire honnête homme. En me faisant entrer dans la salle où sont les portraits dont je t'ai parlé, il me dit: Vous allez voir tous les..... de la Suède, il voulait dire les *rois;* mais il y a suppléé par le mot équivalent en suédois, que tu demanderas à la comtesse, moi je n'ai pas le courage de le prononcer. Ce qui m'a le plus diverti, c'est qu'en me montrant le portrait de la reine Christine, il l'a honorée du titre de

grand..... c'est-à-dire de grand roi, en trois lettres.

J'ai trouvé chez lui ce bon comte de Brahe, qui vient de partir ce matin pour aller voir ses terres dans l'île de Rugen; il emmène avec lui sa belle femme, que j'ai rencontrée peu après dans la rue, et à qui son mari m'a présenté, comme ayant une lettre à lui remettre de la part de notre comtesse; de là j'ai passé chez le général d'Arnfeld, gouverneur de la Poméranie, chez qui je n'ai pas été reçu, et qui a ce matin envoyé son fils chez moi pour m'en faire des excuses de la manière la plus flatteuse, en me disant que si ses domestiques avaient pu lui prononcer mon nom, toutes les portes m'auraient été ouvertes; il vient de me faire prier à dîner pour dimanche.

M. Paulet, de son côté, m'a invité pour demain; et je compte partir lundi; en sorte que, selon toute apparence, je n'aurai pas mangé chez M. de L....., sur qui pourtant j'avais fondé tout l'espoir de ma cuisine : au reste, j'ai remarqué depuis long-temps que la chose la plus vraisemblable est précisément celle qui n'arrive pas. Mais crois-tu que je sois venu à Stralsund seulement pour t'écrire? non, par ma foi : je vais me promener dans la ville, et voir si je trouve quelque chose digne de t'être raconté. Eh bien! ma fille, je n'ai rien vu qu'on ne voie partout; le port m'a paru mesquin, le commerce languissant, le peuple misérable, les troupes médiocrement bien tenues, et plus médiocrement exercées; du reste, la ville est malpropre, mal bâtie, point de promenades au-dedans ni au-dehors, point de ces jolis jardins, de ces jolis

pavillons dont les villes de commerce sont ordinairement entourées, parce que les négocians, las de ne chercher que du profit dans l'intérieur de leur cité, veulent trouver quelquefois du plaisir hors des murs.

La faute est d'autant plus sotte ici, et d'autant plus impardonnable, que la variété et la bonté du terrain des environs fourniraient aux plus charmantes positions et aux plus admirables jardins. Pendant que je me traînais tout pensif entre ces vilaines maisons, sur les pavés raboteux de ces rues tortueuses, une réflexion profonde s'est emparée de mon esprit et m'a suivi dans toute ma promenade. Je cherchais à m'expliquer à moi-même ce qui a pu porter les hommes à quitter l'abri des bois, l'air pur des montagnes, le charme éternellement attaché aux belles prairies, aux plaines fertiles, aux clairs ruisseaux, aux frais bocages, à la paisible compagnie des utiles troupeaux, pour venir respirer un air malsain sous des toits rapprochés, où, dans l'espace de quelques arpens de terre, on rassemble la population d'une vaste contrée; la plupart y vivent péniblement, toujours inquiets de manquer de la plus simple nourriture que la campagne leur offrirait plus abondante et plus savoureuse; la plupart se condamnent aux plus vils et aux plus pénibles travaux pour un salaire modique, et souvent incertain, au lieu des travaux champêtres, qui sont toujours nobles, toujours agréables, toujours sains, et toujours payés, ne fût-ce que par la nature. Je crois savoir à peu près ce qu'on peut dire en faveur des villes; que sans elles les sciences, les arts seraient

encore dans leur enfance; que pendant qu'une partie des hommes cultive la terre, il est à propos qu'une autre partie cultive un domaine encore plus vaste, encore plus fertile, et dont il y a tous les jours de nouvelles productions à attendre, l'*esprit humain.*

Je demanderais d'abord à quoi tout cela est bon. A commencer par les sciences, elles ont fait plus de fous que de sages; elles ont plus égaré qu'éclairé; elles sont bien vite sorties du cercle de l'utilité, craignant sans doute de s'avilir, et se sont perdues dans des idéalités qui ne sont d'aucun profit; enfin, pour le malheur du monde, elles ont établi l'inégalité des conditions dans les esprits, inégalité aussi nuisible, aussi odieuse pour le moins que dans les fortunes.

Il en est à peu près de même des arts, quoiqu'ils paraissent avoir quelque chose de plus conforme à nos besoins que les sciences. Je les distingue en deux classes : les arts libéraux, c'est-à-dire, inutiles; et l'industrie, ou les arts utiles. Je ne sais trop si le rassemblement des hommes en grandes masses, ou pour mieux dire, en gros tas, comme ils sont dans les villes, est absolument nécessaire à la perfection des arts prétendus *libéraux*, et qu'on pourrait tout aussi bien appeler *intéressés;* ce que je sais, c'est que les arts par eux-mêmes n'étant point nécessaires (puisqu'on se portait fort bien avant leur invention), leur dernier degré de perfection l'est encore moins; ce que je sais encore mieux, c'est que la plupart de ces arts, originairement enseignés par la nature, peuvent être étudiés sous sa direction et sous ses aus-

pices dans les habitations champêtres, et qu'ils peuvent, suivant les divers talens naturels dont tous les hommes sont plus ou moins doués, y être portés à un degré de perfection plus que suffisant pour délasser des travaux fatigans, et pour remplir avec délice les intervalles des occupations de la campagne.

Examinons maintenant si les villes sont absolument nécessaires aux progrès et à la conservation des arts utiles : je vois fort peu de ces arts, à commencer par le premier et le principe de tous, la mécanique, qui ne puisse être aussi en honneur à la campagne qu'à la ville.

Je crois facilement que dans les villes on a souvent trouvé divers perfectionnemens dont les campagnes ont ensuite profité; mais presque toutes les inventions sont originaires des champs : la nature était là pour les suggérer; son génie bienfaiteur est toujours prêt à inspirer les hommes qui vivent sous sa loi, et à leur indiquer le moyen à côté du besoin. Qui est-ce qui a opposé la première digue aux débordemens? qui est-ce qui a le premier pompé les eaux d'un terrain trop humide pour les distribuer dans des terrains desséchés? qui est-ce qui a construit la première charrue, le premier moulin, le premier chariot, la première maison? ce sont des hommes, de simples hommes de la campagne; toutes ces idées si simples, mais si grandes, ont pour ainsi dire germé avec les plantes, et sont comme des efflorescences et des fruits nés de la végétation de l'esprit humain. Je sais que plusieurs travaux devenus nécessaires demandent de grands

rassemblemens ; mais je sais en même temps que les plus nécessaires de ces travaux, ceux des forges, par exemple, et ceux des mines, ne peuvent être en activité qu'à la campagne; et si différens ouvrages dépendans de ces premiers arts sont un peu plus finis, un peu plus recherchés dans les villes que dans les campagnes, accusons-en le long aveuglement des hommes, qui, entrevoyant la fortune dans les villes et ne voyant que la nature dans les champs, ont, lorsqu'ils l'ont pu, quitté l'une pour l'autre, semblables aux libertins qui laissent là une aimable et modeste épouse pour une courtisane mieux parée; en sorte que, de tout temps et en tout temps, tout ce qui montre à la campagne quelque talent, quelque génie particulier, se croit déplacé parmi ses compagnons rustiques, et va, comme je le disais tout à l'heure, chercher fortune à la ville. Faut-il s'étonner à présent si, d'après ces institutions et ces coutumes absurdes, les campagnes, incessamment dégarnies des hommes industrieux qui contribueraient le plus à leur éclat et à leur prospérité, le cèdent en fait d'industrie aux villes, qui profitent de leurs pertes? Mais l'homme a beau faire, la nature prend toujours le dessus, et se venge intérieurement de ceux qui l'ont méconnue. En général, la vie des villes, même les plus agréables, est beaucoup moins heureuse, pour les gens même à qui tout semble rire, que celle des campagnes ; le plaisir fuit ceux qui le poursuivent; les fêtes, les repas, les jeux, les spectacles, imaginés comme autant de remèdes contre l'ennui, perdent bientôt

leur vertu et manquent leur effet; les égards, les usages, les procédés imposent un joug impossible à secouer; la gêne se mêle de toutes les parties, et cet ennui contre lequel on s'était ligué se trouve au milieu de vous sans que vous puissiez ni le fuir ni le chasser; heureux encore si on en restait là, et si toutes les passions attisées, électrisées par tant de contacts, ne s'emparaient pas de l'ame de ces pauvres diables, et ne les tyrannisaient pas jusqu'à leurs derniers momens!

L'orgueil, la cupidité, l'envie, la bassesse, la fourberie, tout cela travaille plus fort à mesure qu'il y a plus d'hommes ensemble; en sorte que si messieurs les citadins y pensaient bien, ils trouveraient qu'ils ont précisément choisi le moyen d'être malheureux, qu'ils ont laissé l'or pour le clinquant, et abandonné l'Elysée pour le Tartare. Ils verraient que ces bons campagnards qu'ils méprisent, et dont l'ignorance ou la gaucherie est le sujet de leurs fades plaisanteries, tiennent le bon bout, que la nature est pour ces bonnes gens-là, et qu'elle leur donne au moins la liberté, la santé, la force et la paix; ils verraient que si les mains des campagnards sont moins propres, au moins leur sang est pur; ils reconnaîtraient que si la ville offre quelquefois des plaisirs plus recherchés, on trouve à la campagne des mœurs plus irréprochables, et qu'à la longue les mœurs valent bien les plaisirs; ils compareraient un plat bourgeois à un bon métayer; ils compareraient leurs belles fanées à ces belles faneuses qui se reposent de leurs travaux

par la danse et par le chant ; ils compareraient leurs enfans pâles et malingres, qu'ils ont tant de peine à élever, aux enfans des campagnards, à ces roses mouvantes qui acquièrent bientôt la force des chênes à l'ombre desquels elles fleurissent ; ils s'apercevraient que la gaîté même après laquelle ils soupirent n'existe réellement qu'à la campagne, et qu'ils n'en ont que l'image ; ils conviendraient enfin qu'à la campagne on s'amuse de tout, tandis qu'à la ville on ne se divertit qu'aux dépens d'autrui, et que si l'on y rit quelquefois, c'est de moquerie, tandis qu'à la campagne c'est de joie.

Qu'en penses-tu, ma fille, de cette sortie, ou, pour mieux dire, de ce bombardement général contre toutes les villes ? Tu crois peut-être que cela vient de ce que, pour me désennuyer, j'aurai lu quelques pages de Rousseau ; que c'est son éloquence qui échauffe ma bile, et que je fais comme les petits chiens qui ne manquent pas d'aboyer quand leur maître élève la voix. Point du tout, mon enfant, c'est parce qu'un petit chien (puisque petit chien y a) bien tondu, bien peigné, en me voyant passer dans la rue avec ma redingote boutonnée et mon chapeau enfoncé à la Jacques Rosbiff, s'est mis à japper de toutes ses forces comme s'il avait vu passer un gros loup, et qu'il m'a poursuivi en faisant toujours le même carillon pendant deux ou trois rues : j'avais beau m'examiner, je ne trouvais pas ce qui lui déplaisait dans ma personne ; mais ne pouvant point le ramener par la raison, et n'osant point lui porter un coup de pied,

qui aurait pu être trop sensible à sa maîtresse (car il avait l'air d'un chien de dame), je prenais le parti de la modération et du mépris affecté; cependant ne voilà-t-il pas que le petit misérable, redoublant de glapissemens, ameute contre moi tous les chiens de la rue, qui, dociles à ses instigations, se mettent à répéter tout ce qu'il me dit, et je me vois pour le coup chassé dans toutes les règles comme un autre Actéon, excepté que, par pure décence, je ne pressais point mon allure. Ce n'est point tout : les polissons, accourant à la voix des chiens, viennent augmenter mon cortége et servir de piqueurs à la meute; car plus ils voyaient les chiens animés, plus ils les animaient encore, suivant la nature et l'habitude de tous les polissons.

J'essayais en vain d'entrer en négociation avec ces messieurs tant à deux qu'à quatre pates; mais mon allemand, inintelligible pour eux comme le leur pour moi, ne faisait qu'augmenter la confusion. Cependant je gardais toujours mon sang-froid, et au lieu de cet Achille qui te faisait frémir à Solinguen par ces grands coups qui renversaient des bataillons de petits écoliers, tu aurais vu la grave retraite d'Ajax, que le divin Homère compare si majestueusement à un âne assailli à coups de pierre par de petits vauriens, et qui n'en marche point un petit pas plus vite. Hélas! ce pauvre âne que tu honores de tes bontés allait bientôt subir le sort du peccata du combat du taureau, lorsque par hasard nous arrivons tous à une porte où il n'était pas permis à toute espèce de monde

de passer. La sentinelle, apparemment un peu moins estomaquée de ma figure que toutes les personnes de ma suite, veut bien faire une exception en ma faveur, et la canaille, tant au propre qu'au figuré, est obligée d'abandonner sa proie. Après cela ai-je tort d'être indigné contre les villes, et de tourner toutes mes affections du côté de la campagne, où les enfans, et même les chiens, savent distinguer un honnête homme d'une bête fauve?

J'ai dîné chez le général Paulet avec la mort dans le cœur, de l'effort que ces dignes gens faisaient contre leurs chagrins pour me faire une réception plus agréable. Il paraît qu'il avait été admis dans la grande intimité de son feu roi pendant la guerre contre la Russie; il en est résulté pour moi une conversation infiniment intéressante sur divers détails de cette expédition extraordinaire, où le royaume et le roi ont été à deux doigts de leur perte; où tous les pactes entre le monarque et la monarchie ont été violés; où le plus pauvre des États de l'Europe a fait une dépense digne de Louis XIV; et où des peuples libres et peu nombreux ont sacrifié l'élite de leur jeunesse à une cause sinon injuste, au moins inconnue. Rien ne montre mieux l'empire de l'illusion sur les hommes que de voir des gens bien assurés que leur nom ne sortira pas de l'enceinte de leur paroisse, croire aussi à la gloire, et lui sacrifier leur intérêt et leur vie. On m'a conté à ce sujet une assez singulière façon de rallier les troupes suédoises dans des momens de désordre et de découragement; on leur dit : Eh

bien! soldats, si vous ne marchez point, nous allons l'écrire à vos femmes; et alors la crainte d'être remplacés dans leur absence ou mal reçus à leur retour leur donne un courage de lion, et leur fait affronter tous les dangers auxquels il plaît à leur prudent monarque de les exposer. Quelques soldats d'un même village avaient, dans je ne sais quelle occasion, montré de la faiblesse, et revenaient ensuite tranquillement chez eux; ils trouvèrent leurs maisons fermées, et des écrevisses à leurs portes.

Quant au feu roi de Suède, je ne sais si c'étaient ces motifs-là qui agissaient aussi puissamment sur lui; mais il a poussé le courage jusqu'à la folie, et a conservé sa présence d'esprit, et même sa gaîté, dans les momens les plus désespérés.

Tous les ordres étaient écrits de sa main; et j'en ai vu plusieurs qui, malgré la complication des choses et des circonstances, m'ont paru de la plus grande clarté; mais en même temps la distraction et l'insouciance n'ont jamais été portées aussi loin. Il lui est, par exemple, arrivé de se trouver sur une petite île, lui quatrième, au milieu de mille prisonniers dont la plupart avaient conservé leurs sabres. Jamais guerre, considérée en elle-même, n'a été aussi extraordinaire; vaisseaux de guerre, frégates, galères, chaloupes canonnières, brûlots, infanterie, cavalerie, artillerie de campagne et de siége, tout cela marchait à la fois, et pour ainsi dire pêle-mêle, dans des mers hérissées d'îles et de rescifs, et dans des terres tailladées par des canaux, des fossés, des ravins et des bras de mer;

tantôt les vaisseaux étaient arrêtés par les glaces ; tantôt les glaces menaçaient d'effondrer sous les pieds des hommes ; mais la guerre a cela de commun avec la folie, à qui elle ressemble en tant d'autres points, c'est qu'elle découvre dans l'homme des forces inconnues au sang-froid et au calcul : est-on brave, elle fait trouver au cacochyme des nerfs de lion; est-on poltron, elle fait trouver au paralytique des jambes de cerf: c'est là aussi où l'on voit encore mieux qu'au jeu les plus grands coups du sort. Une flotte enfermée par trois flottes, obligée de défiler vaisseau à vaisseau, et de passer ainsi en revue devant toute une ligne ennemie, échappe à une perte certaine et totale, soit par son audace, soit par la faute de ceux à qui elle avait affaire; non seulement elle échappe, mais elle livre ensuite un superbe combat, et met l'ennemi en déroute. Le duc actuellement régnant veut compléter la victoire, et, profitant d'un moment favorable, il fait lâcher un brûlot qui doit porter l'incendie et la désolation dans l'escadre en retraite; le brûlot part, le capitaine et l'équipage mettent le feu à la mèche, et se retirent suivant la règle dans un petit canot; à peine le brûlot est-il abandonné à lui-même, que le vent tourne et le renvoie avec impétuosité vers la flotte suédoise, au milieu de laquelle il saute et met le feu à sept vaisseaux de guerre qui sautent misérablement et couvrent la mer de morts et de débris : voilà comme ce qui devait manquer réussit, et comme ce qui devait réussir manque! et puis fiez-vous au calcul.

Mais il me semble, ma pauvre enfant, que voilà plus de guerre que ton humeur pacifique n'en demande ; et cependant, avant de quitter le champ de bataille, il faut que je te dise que mon ardeur militaire me retient ici un jour de plus que je n'avais compté, et cela pour voir un exercice d'artillerie préparé et différé depuis plus de dix jours à cause du mauvais temps, et qui, par l'ennui et l'impatience des officiers, doit, quelque temps qu'il fasse, avoir lieu demain à cinq cents pas de la ville. J'avais effectivement remarqué à mon passage une tour et quelques fortifications en avant, qui m'avaient d'abord frappé par leur grand air de nouveauté et leur plus grand air d'inutilité ; mais bientôt après, des batteries de divers calibres dirigées en face de la tour à sept ou huit cents pas de distance, et dix ou douze tentes de canonniers avec quelques hangars de travailleurs et quelques forges de campagne, m'ont appris, en les voyant, que la tour n'était qu'un point de mire, et qu'il était sans doute question d'un simulacre d'attaque. Effectivement la pauvre tour qui n'est que de bois, et qui est encore dans tout l'éclat de la jeunesse et de la peinture, n'a pas deux jours à vivre, puisque dès aujourd'hui elle doit être battue à boulets rouges, et les fortifications environnantes doivent sauter par l'effet d'une mine que le major d'Arnfeld, fils du gouverneur général de la Poméranie suédoise, a fait charger il y a deux jours ; mais comme le ciel a dû y mettre au moins autant d'eau que le major de poudre, on croit que la petite cita-

delle pourrait bien échapper au danger qui la menace, comme les personnes menacées d'une grande inflammation, à force de lavage, évitent une mort presque assurée. Nous croyons être bien habiles nous autres pauvres hommes; et ne sommes-nous pas entourés de menaces ignorées, comme cette pauvre tour qui ne voit pas les boulets qu'on amasse, les fours qu'on prépare, les canons qu'on braque en face d'elle? Et ne sommes-nous pas comme ce malheureux petit ravelin qui n'entend point le mineur qui travaille sous ses fondemens? Et ne sommes-nous pas de petits édifices ambulans, les uns mieux, les autres plus mal bâtis, sur lesquels quelqu'un (et je crois que c'est le diable) s'amuse à tirer, tout coup vaille, sans que nous puissions prévoir le coup avant la blessure? Et n'avons-nous pas le plus habile et le plus malin de tous les mineurs (la mort) attaché à notre pauvre architecture dès les premiers instans de notre construction? Il a bien raison le bon vieux père Hésiode, quand il nous dit que les maux et les infirmités sont des ennemis ailés qui voltigent invisiblement autour de l'homme sans défiance.

Je te rendrai compte de l'exercice quand je l'aurai vu; en attendant, il faut que je te parle d'une connaissance que j'ai renouvelée ici avec quelqu'un qui était venu passer trois semaines chez moi: devine où, à Gorée. C'était un des compagnons du bon M. Sparrman, nommé M. Arrénius, actuellement officier d'artillerie très distingué, qui s'est fait connaître dans la guerre de Finlande, où, avec une politesse

encore plus modeste et plus douce, s'il est possible, que celle du comte de Wreigh, il n'a pas laissé de chauffer les Russes d'importance, et qui dans ce moment est envoyé par le duc régent pour lui rendre compte des travaux de Stralsund.

Notre connaissance et notre reconnaissance n'a pas peu contribué à me faire connaître assez avantageusement dans ce pays-ci, et je vois que depuis ce moment-là les officiers m'accordent un supplément de considération. Admires-tu comme le hasard, et même le vent, qui est la respiration du hasard, se charge de toutes les affaires des hommes? car, sans aucun doute, c'est le vent qui est cause que je viens recueillir à Stralsund le fruit de ce que j'ai pu semer en Afrique; c'est pourquoi, dans toutes les positions, dans toutes les circonstances, il n'y a qu'une chose à faire, c'est le bien, et puis se tenir tranquille sans rien espérer ni désespérer de rien.

A propos, chère enfant, je ne t'ai point encore parlé de ma santé; il est vrai que cela ne nous ménerait pas à grand'chose, d'autant plus qu'elle arrivera, j'espère, à Rheinsberg, et, selon toute apparence, plus tôt que ma lettre, et qu'elle se chargera elle-même de te donner de ses nouvelles.

Tu sauras cependant que la dernière promenade m'a sauvé une grande maladie; car ce frisson perpétuel joint à un mal de tête qui à chaque instant exprimait de mes yeux des larmes involontaires, tenait, si je ne me trompe, à une fièvre interne qui s'est dissipée dans la marche, au lieu de couver et de

se développer dans le repos; j'en ai une espèce de preuve dans les petites variations que ma pauvre vieille carcasse a subies depuis quelques jours, et dont me voilà quitte. Un chirurgien aurait dit que j'avais besoin d'être saigné; un apothicaire, que j'avais besoin d'être purgé; un médecin, que j'avais besoin de régime, de repos, de soins, et surtout de ses fréquentes visites; et moi, je dis et je prouve que j'avais besoin de plus d'air, de plus de mouvement, et de moins de nourriture qu'à l'ordinaire; et je réponds, sur ma tête et sur celle de mon cheval, que je reviendrai mieux portant que je ne suis parti, surtout si je te trouve aussi bonne et brave femme que je t'ai laissée.

Adieu, ma chère enfant. Je vais rendre au général son journal, auquel il a joint les lettres originales de son roi, où il n'y a à reprendre que l'écriture. C'est vraiment une lecture très intéressante; mais malheureusement elles ne comprennent que les événemens et les détails relatifs à celui dont le nom est sur l'adresse. Je ne le remettrai pas sans en extraire un trait que j'ai fort approuvé, et qui montre le prix que les hommes peuvent ajouter aux choses. Lorsque le roi nomma le général commandeur de l'ordre de l'épée, il ordonna que la croix de chevalier qu'il quittait pour celle de commandeur fût gardée avec une étiquette pour celui de ses fils qui par la suite la mériterait.

Voilà que je sors de ce fameux exercice; tout a été le mieux du monde, et il n'y a eu que la pauvre tour qui s'en soit mal trouvée : c'est une occasion d'in-

struction pour un militaire et pour un philosophe que j'aurais été bien fâché de manquer. Je n'avais jamais vu tirer à boulets rouges, je n'avais jamais vu sauter de mine, je n'avais jamais vu jeter de pots à feu, je n'avais jamais vu envoyer des bombes à ricochets; j'ai vu tout cela comme j'espère te voir; et c'est un beau et en même temps un hideux spectacle que celui des efforts vraiment diaboliques des hommes pour se rendre les uns les autres encore plus méchans, encore plus malheureux, encore plus périssables qu'ils ne sont; ils ont tant de génie que je crois que, si le ciel avait oublié de mettre un terme à leur existence, ils auraient eux-mêmes inventé la mort : ne dirait-on pas au moins qu'ils en sont amoureux, puisqu'il n'y a sorte d'avance qu'ils ne lui fassent, ni sorte de facilité qu'ils ne cherchent à lui procurer? La preuve en est qu'ils ont imaginé la guerre, la navigation, la médecine et la bonne chère.

A propos de bonne chère, je ne t'ai point encore parlé de mon ami le gouverneur Darnfeld, chez lequel j'ai dîné hier et aujourd'hui, et pour lequel tu me ferais sûrement infidélité, si tu avais le bonheur de le rencontrer. Il a véritablement l'air, dans ces climats septentrionaux, d'un arbre exotique que les frimas auraient respecté pendant soixante-seize hivers; tout, jusqu'à son langage même, annonce un homme du midi; et il serait beaucoup plus aisé à quelqu'un qui le verrait ailleurs, et qui ne saurait pas son nom, de le prendre pour un Provençal, ou même pour un Napolitain, que pour un Suédois; car

c'est au point, que j'ai été frappé de quelque analogie entre son accent et celui de notre chère ambassadrice de Naples. Il a une mémoire où tout le passé est resté gravé, et, ce qui est plus singulier, où le présent se grave encore : cette mémoire de vieillard est renforcée par une imagination de jeune homme, qui le met sur-le-champ au courant de toutes les nouveautés folles et raisonnables, et qui ne le rend étranger qu'à son âge. Son abord est aussi agréable, et ses manières aussi gracieuses dans leur franchise antique et leur singularité toujours nouvelle, que s'il n'avait étudié autre chose pendant sa longue vie que l'art de plaire. Ses rides paraissent moins l'empreinte de son âge que de son esprit ; car on dirait qu'il en change à chaque phrase, et qu'il tient à sa disposition une vingtaine de jeux de physionomie aussi mobiles, aussi prompts que la pensée, et toujours prêts à s'adapter à tout ce qu'il dit ou qu'il entend. Ce n'est point assez des muscles et des plis de son visage ; ses attitudes, ses gestes, les contractions de toutes les phalanges de ses doigts et les inflexions variées de son organe, viennent encore à l'appui. Chaque chose qu'il va dire est précédée d'une grimace indicative et d'un cri préparatoire qui servent comme d'introduction au reste de sa musique; enfin je ne crois pas que jamais M. de Caraccioli ni l'abbé Galliani aient poussé plus loin la pantomime que cet homme, sur le berceau duquel l'étoile du nord a dardé des rayons presque perpendiculaires.

Il aime la France comme un dévot aime le paradis :

il y a fait ses premières armes, et, je crois, ses études; toutes ses pensées y sont continuellement tournées; il déteste tout ce qui s'y fait, mais il le regarde comme le résultat nécessaire de tout ce qui s'y est fait; et il dit, et qui plus est, il prouve que la maladie a commencé à la mort de Henri IV. Il a été dans sa jeunesse fort attaché au maréchal de Saxe, qui l'a initié dans la science de la guerre, et qui lui en a du moins assez appris pour lui faire préférer notre prince à tous les généraux. Personne d'ailleurs n'est plus en état de les apprécier, soit d'après les lectures très réfléchies auxquelles il a toujours donné beaucoup d'heures par jour, soit d'après les observations pour lesquelles sa longue carrière militaire dans différens services a fourni beaucoup de matière. Du reste, il paraît jouir de la vieillesse la plus heureuse : aussi attaché que cher au petit cercle qui l'entoure; très occupé de sa femme, qui, beaucoup plus jeune que lui, lui prodigue les soins de la piété filiale; content, et même fier d'un fils aussi rassis dans sa jeunesse que le père est jeune dans sa vieillesse; vivant avec simplicité, mais en même temps avec élégance et noblesse; facile pour ses subordonnés, amical avec ses égaux, hospitalier envers les étrangers, agréable à tout ce qui l'approche, honoré de tout ce qui le connaît, je ne saurais dire assez de bien de ce bon et galant homme, et j'éprouve un secret plaisir à lui rendre ici toutes ses honnêtetés sans qu'il s'en aperçoive. Quelques pédans voudraient peut-être lui faire un défaut de son extrême vivacité; mais quand la

vivacité est jointe à la bonté, c'est un feu qui chauffe sans brûler. En général, j'ai remarqué qu'on se donnait les airs d'imposer des lois à la vieillesse, qui devrait au contraire en donner à tout le genre humain; car c'est une autorité constituée par la nature; mais, comme elle est sans défense par elle-même, elle s'est laissé détrôner, et cette première révolution a par la suite entraîné toutes les autres. On a inventé avec autant de soin que de bêtise une sorte d'étiquette pour les vieillards, qui abrége encore le peu de jours qui leur reste, en les faisant vivre dans les ennuis et les contradictions; on les séquestre du monde avant qu'ils en sortent, et on ne leur permet pas de vivre jusqu'à la fin de leur vie. Ce qui me paraît le plus absurde dans toutes ces absurdités-là, c'est l'obligation qu'on impose aux pauvres vieillards d'être ce qu'on appelle graves, comme si la gravité n'était pas une imitation de la vieillesse, et comme si ce n'était pas assez d'avoir l'original sans y ajouter encore la copie; pour moi, qui commence à être vieux, j'attends pour être grave que je sois mort.

Me voici sur le retour, non seulement de mon âge, mais de mon voyage, et je viens de retrouver mon dernier gîte dans la froide Lutze; la température, sans être encore à beaucoup près à un degré convenable, est cependant fort adoucie; la preuve en est que je couche dans une chambre sans feu: il est vrai qu'elle est toute tapissée de jupons, et de déshabillés, et de polonaises et de caracos, et de mille pertentailles à l'usage des belles dames; et qu'au

milieu de tout cela je vois un petit berceau qui attend l'enfant de la maison ; mais du reste tout m'a paru changé, et c'est encore la triste dignité qui en est la cause. Ne voilà-t-il pas que mon cher apothicaire, au lieu de cet air amical, et même anodin, avec lequel il m'avait reçu la dernière fois comme un homme, sinon de sa profession, au moins de sa sorte, s'est mis à me faire des révérences jusqu'à terre et des complimens à perdre haleine. Tout a pris une autre face (ces gens-là sont accoutumés à ces reviremens-là); la confiance, fille de l'égalité, et l'égalité, fille de l'incognito, ont disparu : mon apothicaire me poursuit avec le titre de marquis comme avec un lavement, et en se promenant avec moi dans les raboteuses rues de sa bicoque, dès qu'il rencontre quelqu'un, n'importe qui, il ne manque pas de s'arrêter tout court, et de me dire en présence du témoin : Monsieur le marquis, vous devez être fatigué de la route; ou bien : Monsieur le marquis, cette ville n'approche point de Paris ; ou bien : Monsieur le marquis, c'est étonnant de voir un marquis voyager à cheval au lieu d'aller dans une belle voiture à ressorts ; ou bien encore : Ah! si j'avais le bonheur et l'honneur d'être un marquis comme vous (je réponds à moi-même : Tu serais bien avancé!); mais, ajoute-t-il, je ne suis point marquis, je suis apothicaire, et encore mon apothicairerie est-elle de fraîche date (comme beaucoup de marquisats, dis-je encore à part moi); mais il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde, monsieur le marquis. — Hé bien! lui dis-je

impatienté, si vous étiez marquis, qu'est-ce que vous feriez? — Ha dame, dit-il, je passerais fièrement devant presque tout le monde, au lieu qu'étant apothicaire, il me faut... — Eh bien! qu'est-ce qu'il vous faut? — Me tenir très humblement derrière.

Fatigué de cet éternel marquisat qui ne me rapportait pas un sou, et qui, au contraire, devait probablement me coûter quelques gros de plus que du temps de l'heureuse égalité, je rentre dans ma chambre et je m'en prends à M. Karles, à qui je reproche de mon mieux d'avoir manqué au silence que je lui avais recommandé, et d'avoir dit mon titre dans cette maison... Et quel titre? m'a-t-il dit. Je réponds en rougissant et en balbutiant : Celui de marquis. Cet homme n'a cessé de me le répéter à chaque mot qu'il me disait. Ma foi, monsieur, répond le pauvre diable, ce n'est pas ma faute, car je n'en ai pas dit un mot. Comment aurais-je pu dire celui-là? est-ce que je sais seulement ce que c'est qu'un marquis? Je me suis couché là-dessus, j'ai même assez bien dormi, et à sept heures j'ai remonté Bucéphale tripède, qui m'a fait faire quatre milles en quatre heures, et m'a porté jusqu'à Treptaw, où j'ai retrouvé ce bon et digne aubergiste que j'avais d'abord si mal connu, et qui donne à dîner avec de si jolies demoiselles, à si bon marché (*nota benè* que l'expression *à bon marché* tombe sur le dîner et non sur les demoiselles); en ce moment on met le couvert, et l'on me dit que la compagnie doit être augmentée, et sans doute égayée par la gracieuse présence d'un excellent comédien de

Brandebourg, Strelitz, qui me paraît un fort drôle de corps... Je viens de dîner avec lui, et au lieu d'un Molière ou d'un Le Kain, il se trouve que c'est un Marcel, c'est-à-dire le maître à danser de Strelitz. J'avais d'abord envie de le prier de me donner une leçon, mais je veux encore attendre une trentaine d'années. . . . . .

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur le chevalier de Boufflers. pag. j
Épître de Delille au chevalier de Boufflers. vij
Épître du chevalier de Bonnard à M. de Boufflers. x
Réponse de M. de Boufflers. xj

POÉSIES DIVERSES.

Vers sur la paix domestique. 3
Vers faits en Pologne.—A Mme la princesse de Ratziwille. *ibid.*
Épitaphe traduite de l'Anthologie. 4
Question proposée dans un jeu de société. 5
Logogriphe. *ibid.*
Épigramme. 6
Question proposée et résolue dans un jeu de société. *ibid.*
Vers présentés par un petit enfant de quatre ans au prince Henri de Prusse. 7
Vers pour M. de Moulines, de l'académie de Berlin. 8
Épigramme traduite de Martial. *ibid.*
Inscription sur un cénotaphe élevé par une princesse d'Allemagne à un de ses fils. 9
Inscription au-dessus d'un buste de M. Malacoki. *ibid.*
Pour M. de Nivernois. 10
Vers à une dame née sous le solstice d'été. *ibid.*
A madame ***. 11
Vers à madame D***. *ibid.*
Madrigal. 12
Impromptu donné par un enfant au prince Henri pendant l'opéra. *ibid.*
Envoi au roi de Danemarck. 13
Vers à madame de la F***. *ibid.*
Vers de la part d'une dame qui envoyait des cheveux blancs à un de ses amis. 14

Le cœur. pag. 15
Madrigal à madame de C***. 17
Sur un bel-esprit. *ibid.*
Vers à une dame. 18
Vers à madame D***. *ibid.*
Vers à madame D***. 19
Vers sur le singe du feu roi de Pologne. *ibid.*
Madrigal. 20
Quatrain pour le portrait de M. l'abbé ***. *ibid.*
Vers à M. le prince de B***. 21
Vers à madame de ***. *ibid.*
Vers de madame de M*** à madame de R... 22
Épitaphe de M. de Boufflers. 23
A M. A***. *ibid.*
A Brillant, chatte de madame de ***. *ibid.*
Au prince de L***. 24
Au même. *ibid.*
A une dame qui lui avait demandé tous les cachets des lettres qu'il recevait. 25
Bouquet à une dame pour la fête de Sainte-Catherine. *ibid.*
Vers pour le buste du prince Henri. 26
Réponse à M. de Ch***. *ibid.*
Inscription d'un monument élevé en Brandebourg à l'honneur de M. de Malesherbes. 27
Impromptu à madame de L***. 28
Sur M. de La Place, traducteur du Théâtre anglais. *ibid.*
Épigramme. 29
A une très belle dame. *ibid.*
Vers. — Amour et jalousie. *ibid.*
Vers au bas d'un groupe. 30
Vers pour madame de ***. *ibid.*
Inscriptions diverses dans un temple à l'Amitié. *ibid.*
Couplets en envoyant des volans à madame de S***. 34
Pour M. de S... *ibid.*
Couplet de l'auteur, sur sa maison en Pologne. 35
Vers demandés par le prince Henri de Prusse. *ibid.*
Chanson pour la fête du feu roi de Pologne Stanislas. 37
Couplet. 38
Ronde. *ibid.*

Chanson. pag. 39
Couplets pour le prince Henri de Prusse. 40
Chanson. — Les mœurs à la mode. 41
Couplet écrit sur une cocarde de papier attachée au chapeau du baron de Busenval. 42
Chanson. 43
Couplet. 44
Couplet. 45
A madame de C***. *ibid.*
Couplets pour la convalescence de M. Dubreuil. 48
Le bon avis, couplet. 50
Couplets à une dame nommée Françoise. *ibid.*
Couplets. 52
Couplets pour la convalescence de madame la marquise de Mirepoix. 54
Couplet sur un défi de rimer en oncle. 55
Couplets à madame la duchesse douairière d'A***. 56
Couplet sur le même sujet. 58
La femme et le philosophe, chanson. *ibid.*
Couplet. 59
Couplets faits au sujet de mademoiselle de B***. 60
A une dame qui demandait à l'auteur un madrigal ou une satire. 61
Le fils naturel. *ibid.*
Ronde dialoguée. 63
Couplet chanté devant le prince Henri. 65
Chanson à madame de L***. 66
Couplets à une dame mal peignée. 67
Couplets sur le retour de M. de Choiseul à Paris. 68
Couplets à une dame qui faisait le portrait de l'auteur. 69
Pour madame du Deffant. 70
Chanson sur trois dames, amies de l'auteur. 71
Couplets sur M. Deveau. 72
Réponse impromptu à une plaisanterie. 73
A madame de B***. *ibid.*
Chanson. 74
Les trois jours de la vie : hier, aujourd'hui et demain. 75
Chanson pour madame ***. 76
Ronde chantée en Allemagne, chez le prince Henri. 77

Couplets pour madame et mademoiselle de G***. pag. 78
Mon rêve. 79
La Bergère. 80
Les on dit. 81
Le Boudoir. 83

FABLES, TRADUCTIONS, IMITATIONS EN VERS.

Fable imitée de l'italien. — Le Singe et l'Amour. 85
Les deux Pinçons, fable. 87
Le Rat bibliothécaire, fable. 89
Traduction libre de l'ode d'Horace *Otium divos.* 93
Traduction de l'Anthologie. 94
Traduction libre de l'ode d'Horace *Rectiùs vives, Licini.* 95
Traduction de L'Anthologie. 96
Imitation d'Horace. *ibid.*
Imitation d'un morceau de Claudien. 97
Imitation du Dante. 98
Prologue du cinquième chant de Palingène. 99
Traduction de Martial. 101
Traduction de l'Hippolyte de Sénèque. *ibid.*
Traduction d'une stance de l'Arioste. 102
Traduction de Sannazar, *Dùm parit et longas, etc.* *ibid.*
Traduction de Martial. 103
Traduction d'un passage de Sénèque le tragique. *ibid.*
Traduction du miroir de Vénus. 104
Traduction de Sannazar. *ibid.*
Imitation de l'ode d'Horace *Solvitur acris hiems.* 105
Traduction de l'Anthologie. 106
Traduction de l'ode d'Horace *Eheu! fugaces, Posthume, etc.* *ibid.*
Vers de M. de Voltaire sur la pièce intitulée le Cœur. 108

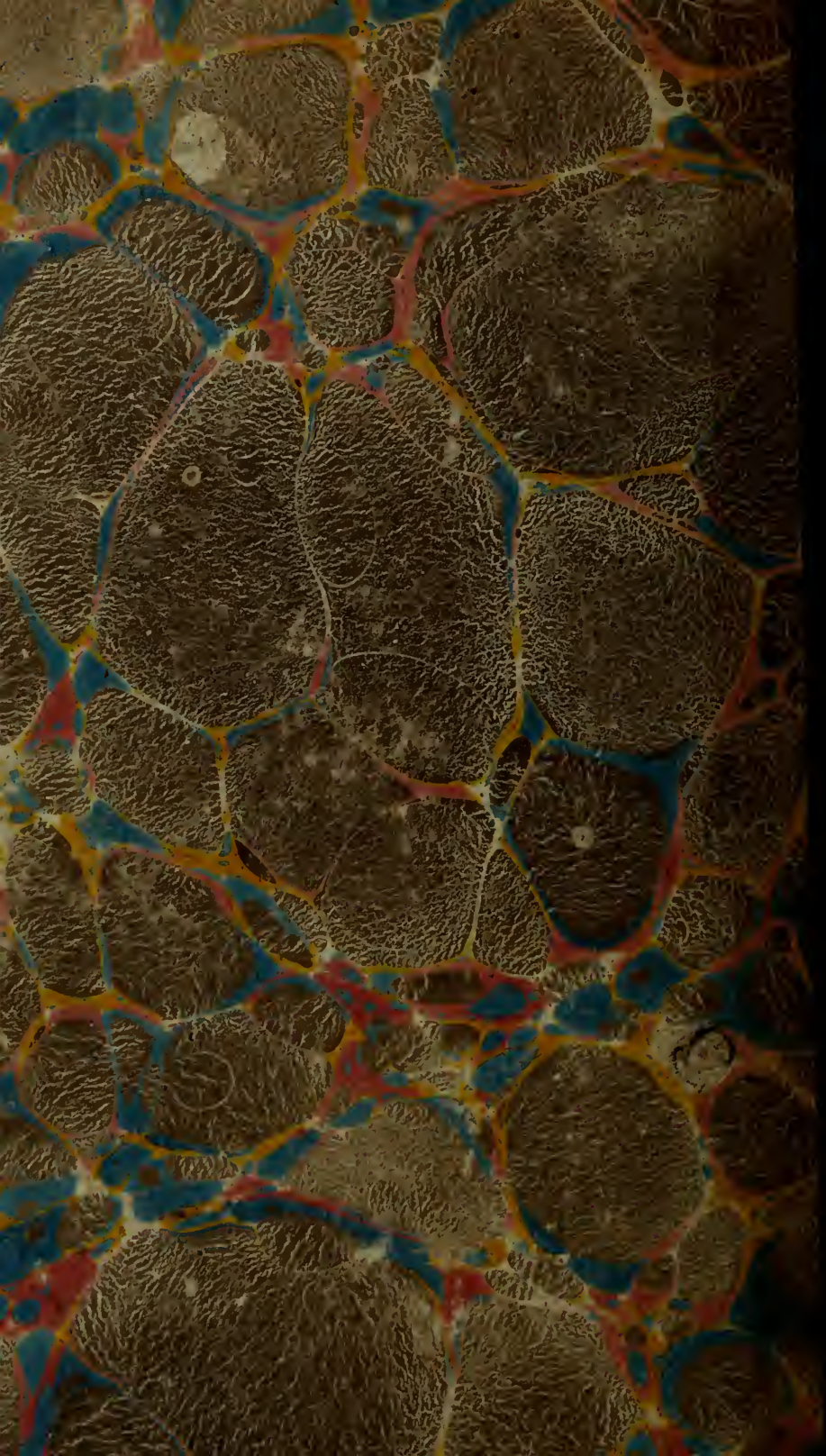
TRADUCTIONS EN PROSE.

Céix et Alcione. 111
Traduction de l'histoire de Biblis. 123
Traduction de différens morceaux de la tragédie d'Hippolyte de Sénèque. 131

DISCOURS ACADÉMIQUES.

Discours de M. de Boufflers lors de sa réception à l'Académie française. pag. 173
Réponse au discours de réception de M. l'abbé Barthelemy à l'Académie française. 200
Éloge historique de M. l'abbé Barthelemy. 213
—— première partie. 215
—— seconde partie. 232

PETITS VOYAGES.

Voyages en Suisse.—Lettres écrites par l'auteur à sa mère. 255
Lettre écrite des parages d'Afrique à madame de ***. 275
Lettre écrite de Malapane. 281
Fragment d'une relation d'un voyage de plaisir dans la Poméranie suédoise. 288

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.